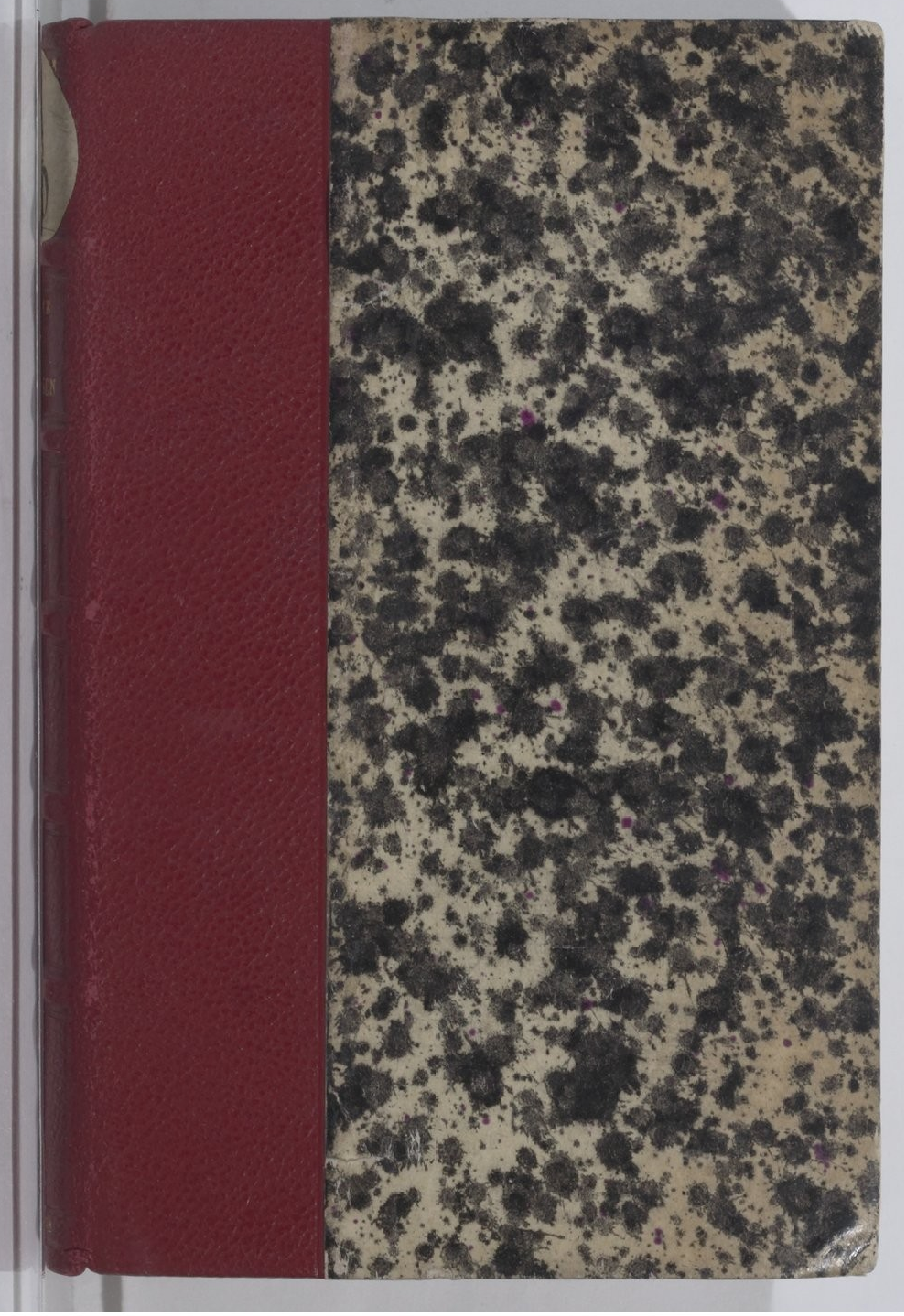
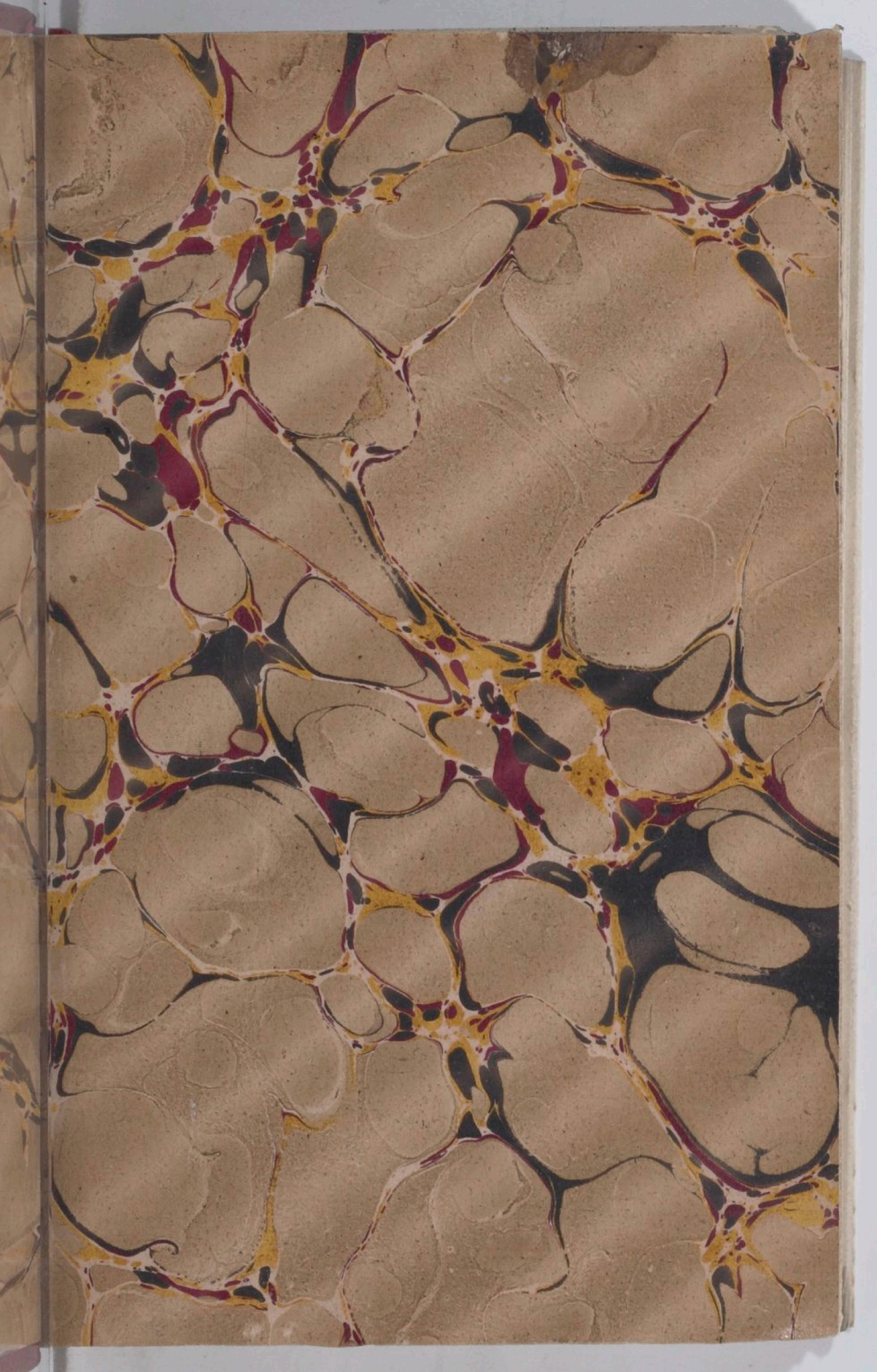
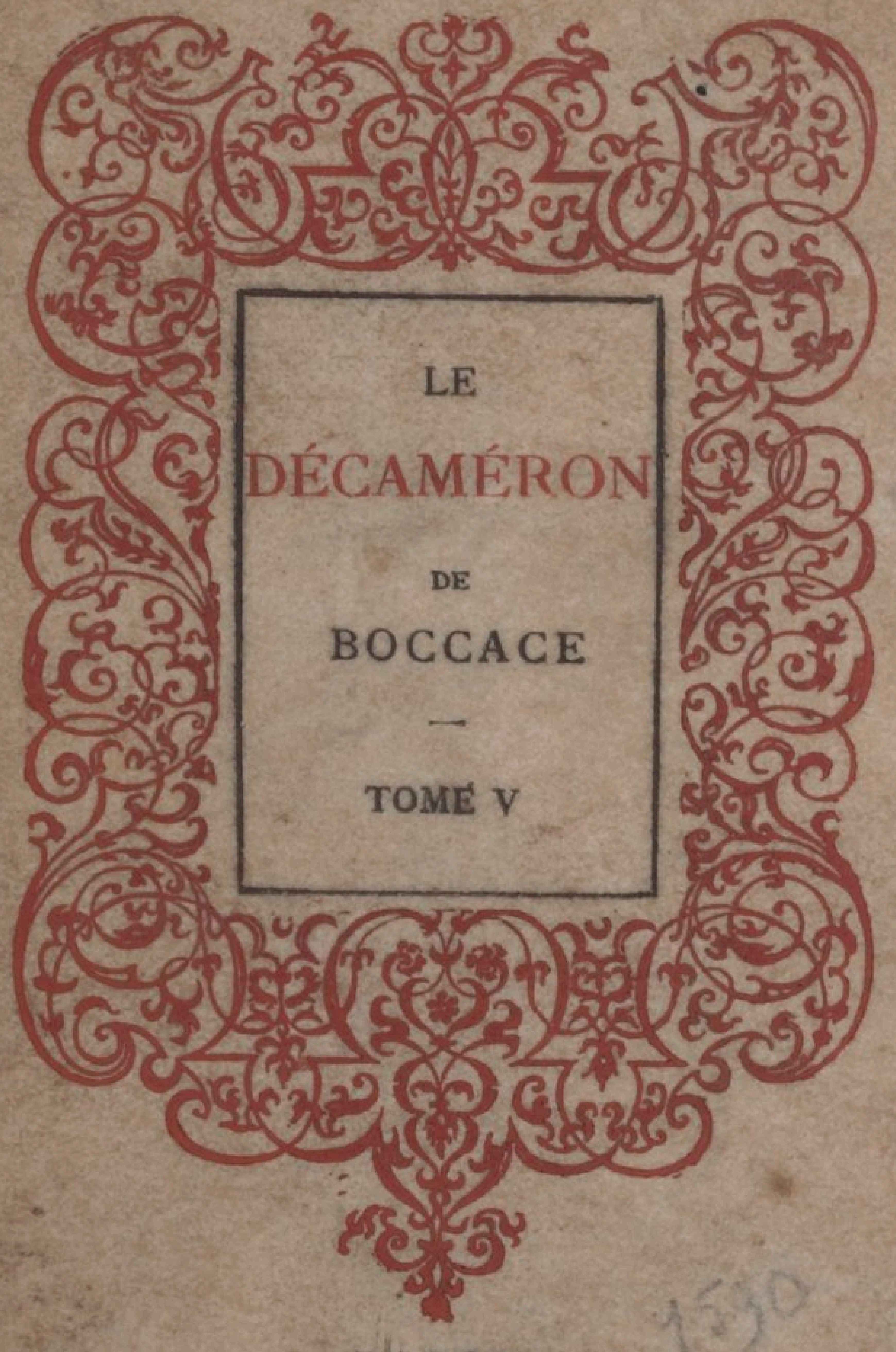
Le Décaméron de Boccace, traduction complète par Antoine Le Maçon... (Publié par Alcide Bonneau.)











LE

DÉCAMÉRON

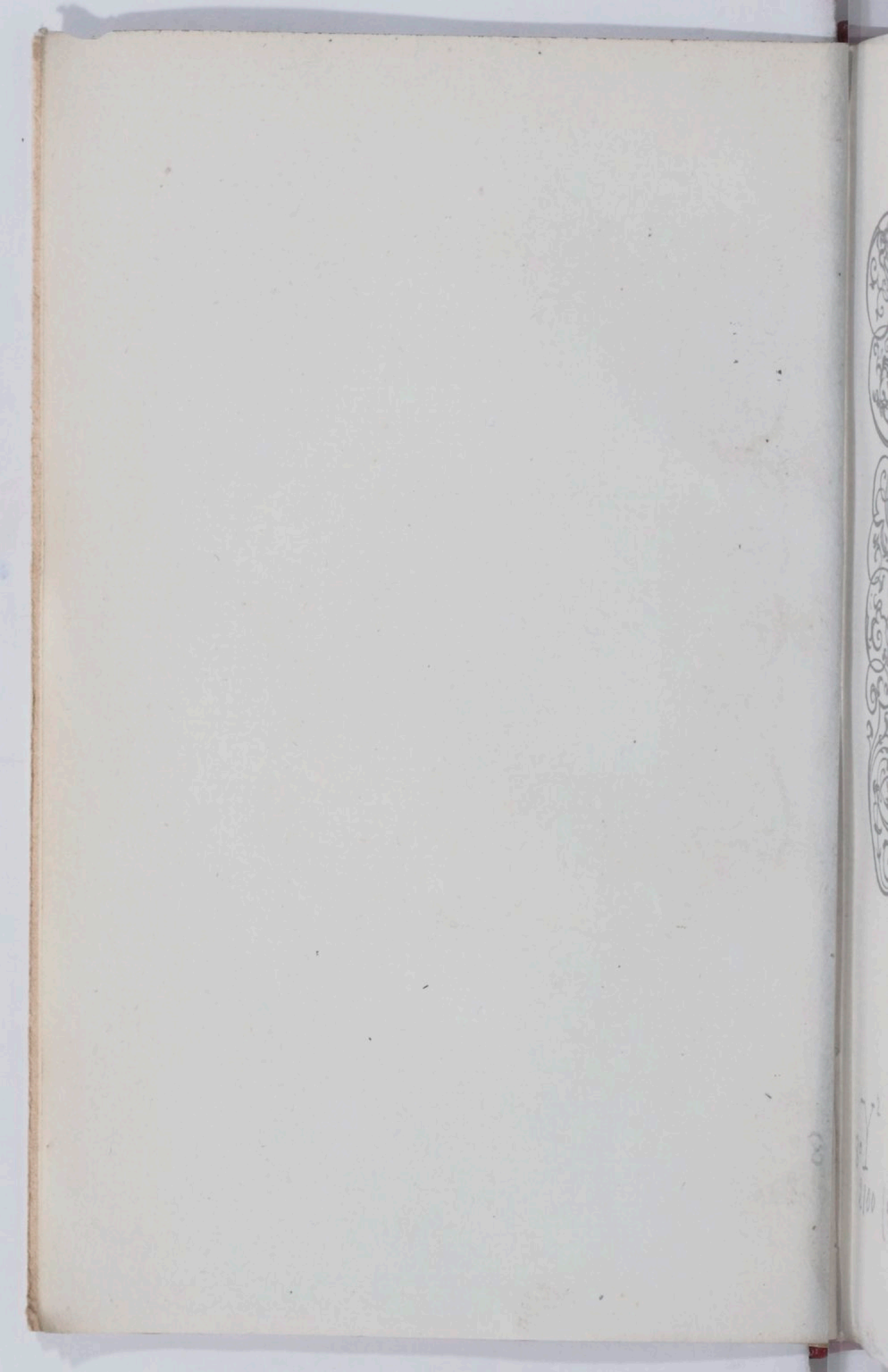
DE

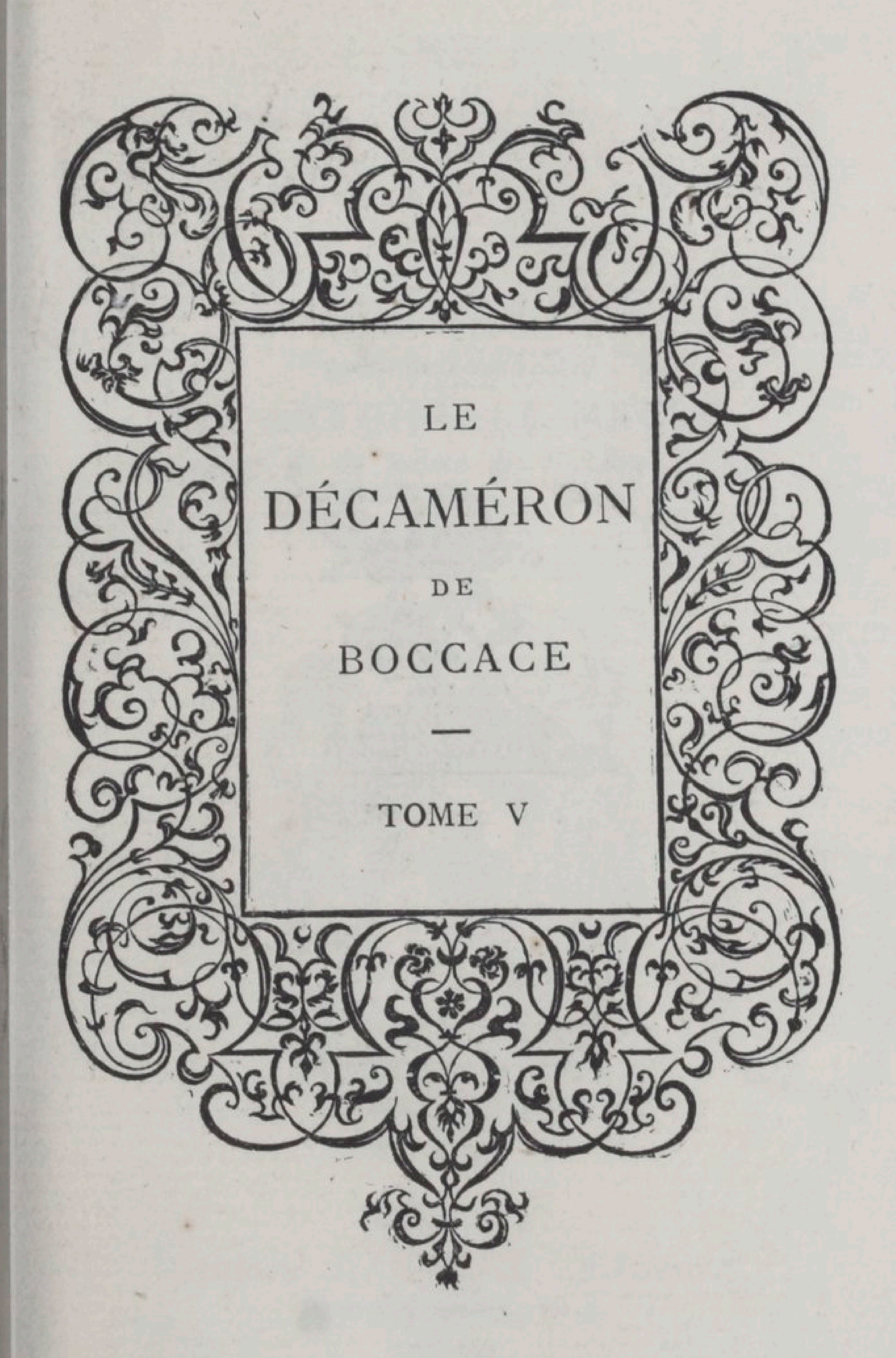
BOCCACE

—

TOME V

PARIS
Isidore LISEUX, *Éditeur*
Rue Bonaparte, nº 2
1879





LE

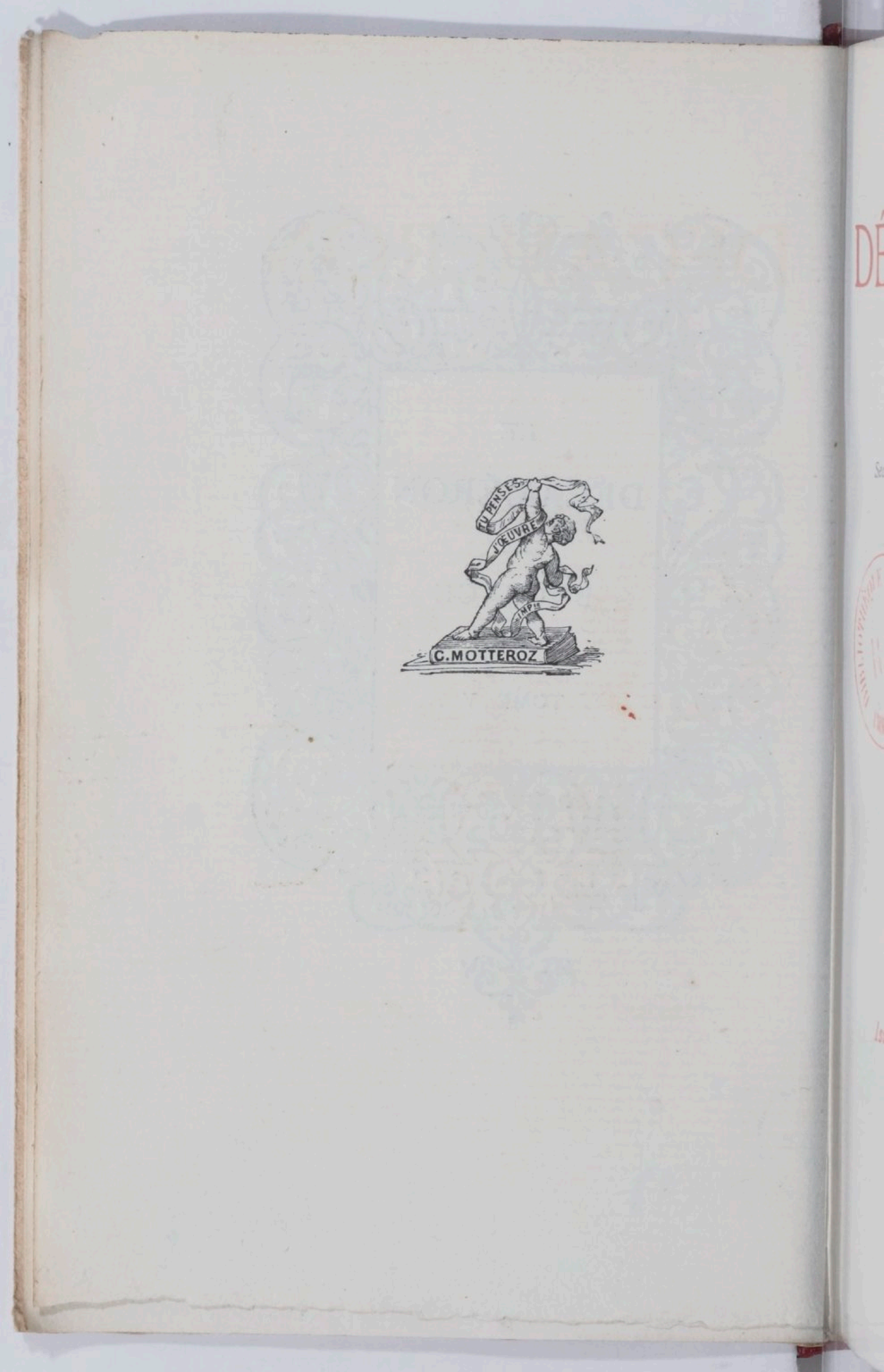
DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

—

TOME V


TU PENSES
J'ŒUVRE
IMPR
C. MOTTEROZ

LE

DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

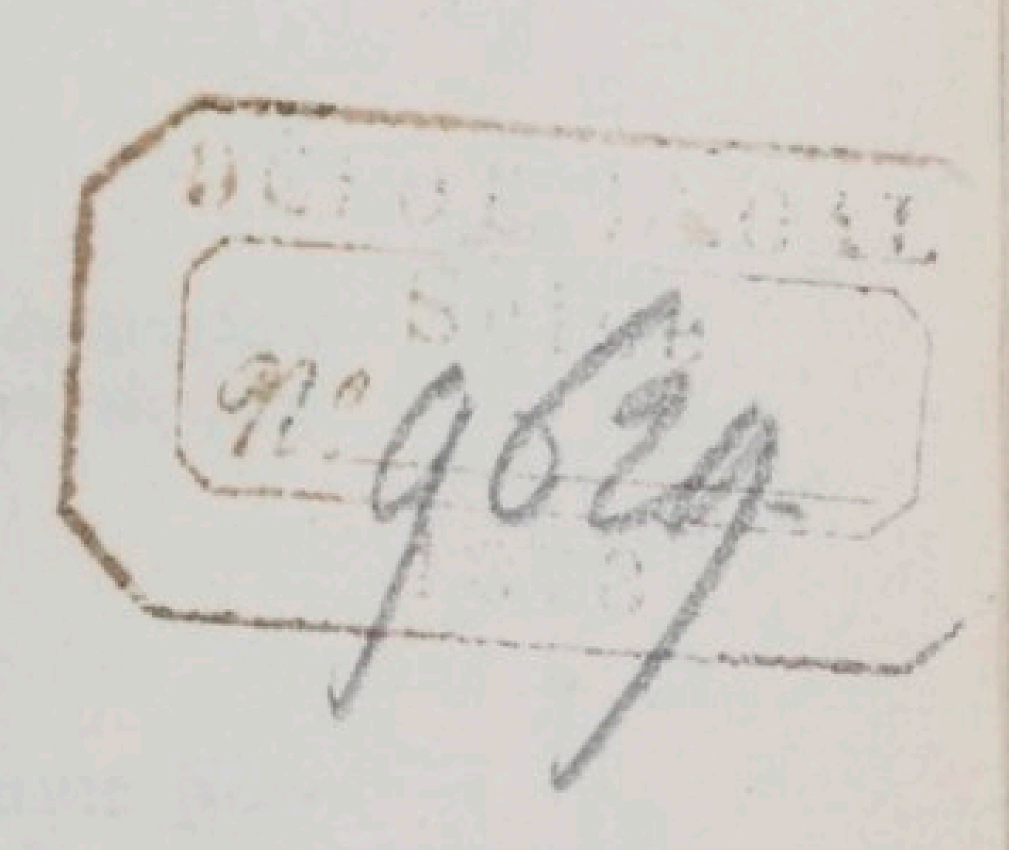
Traduction complète

PAR ANTOINE LE MAÇON

Secrétaire de la Reine de Navarre (1545)

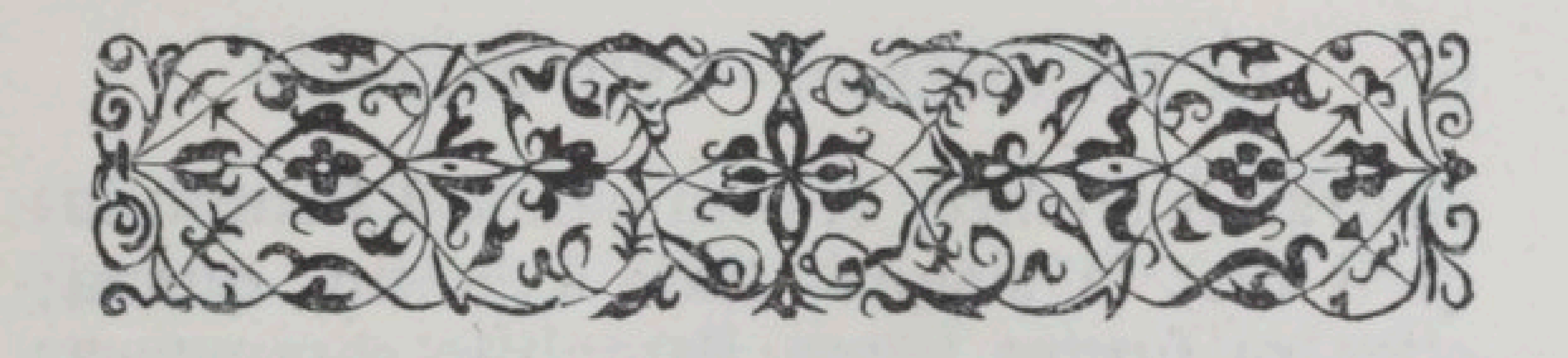
TOME V





PARIS
Isidore LISEUX, Editeur
Rue Bonaparte, n° 2
1879





LA SEPTIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON (Suite)



MA DAME LYDIE,

femme de Nicostrate, aymant Pirrus, fut requise par luy, pour avoir asseurance de son amytié, de trois choses : qu'elle fit toutes trois, et si prit son déduit avec luy en la présence de Nicostrate : luy faisant accroire à la fin que ce qu'il avoit veu n'estoit pas vray.

NOUVELLE IX

Entendant que les gros Seigneurs sont aucunefois plus trompez de leurs femmes que les simples gens mesmes.





LA nouvelle de ma Dame Néiphile avoit tant pleu aux Dames, qu'elles ne se pouvoient tenir ny d'en rire ny d'en parler, combien que le Roy leur eust imposé plu-

sieursfois silence, et commandé à Pamphile qu'il dist la sienne. Mais à la fin, quand elles se furent teues, Pamphile commença ainsi :

Je ne pense point, mes honnestes Dames, qu'il y ayt chose tant mal aysée et douteuse soit-elle, que celuy ou celle qui ayme ferventement n'entreprenne de faire : laquelle chose, combien qu'elle ait esté démonstrée en plusieurs nouvelles, néantmoins je délibère la vous faire congnoistre beaucoup plus en une que je vous vueil dire, où vous orrez parler d'une Dame à laquelle fortune fut plus favorable que la raison ne fut préveue; et par ainsi je ne conseilleray à aucune de vous, de prendre la hardiesse de suyvre la trace de celle dont je vueil parler: par ce que la fortune n'y est pas tousjours disposée, ny tous les hommes du monde aveuglez ou esblouyz d'une mesme sorte.

En Argos, cité très-ancienne d'Achaye et trop plus renommée par le moyen de ses prédécesseurs Roys qu'elle n'est riche, y eut jadis un gentilhomme nommé Nicostrate, à qui (lors qu'il estoit desjà

sur son aage) la fortune donna pour femme une grand Dame non moins hardie que belle, nommée Lydie. Cestuy-cy avoit (comme gentilhomme et riche qu'il estoit) grand train de serviteurs, force chiens et oyseaux, prenant un très-grand plaisir à la chasse, et avoit, entre ses autres serviteurs, un jouvenceau gracieux, propre, beau personnage, et adroit à tout ce que il vouloit faire, nommé Pirrus, lequel Nicostrate aymoit et se fyoit à luy par dessus tous les autres; et d'iceluy mesmes devint ma Dame Lydie si fort amoureuse, qu'elle ne pouvoit penser ne jour ne nuict à autre chose qu'en luy. De laquelle amitié, ou qu'il ne s'en apperceust, ou qu'il ne voulust s'en appercevoir, il ne fit jamais semblant se soucier, dont la Dame portoit un grand ennuy en son entendement; et délibérant du tout de luy faire entendre, elle appella une sienne femme de chambre nommée Lusque, de laquelle elle se fioit grandement, et luy dist: « Lusque, les biens faictz que tu as receuz de moy, te doivent rendre obéissante et fidelle, et pource garde-toy que jamais personne ne sache ce que je te vueil dire à présent, sinon celuy

» à qui je te commanderay le dire.
» Comme tu voys (Lusque), je suis
» jeune, disposte, et en bon point, riche,
» et abondante de toutes les choses que
» femme peut souhaiter, et pour le faire
» court, je ne me puis douloir que d'une
» seulle chose : assavoir que mon mary
» est trop vieil au pris de moy, au
» moyen dequoy je vy peu contente de
» ce à quoy les jeunes femmes prennent
» plus de plaisir ; et toutesfois le dési-
» rant comme les autres, je délibéray en
» moy-mesmes, il y a desjà bonne espace
» de temps, de ne vouloir (puis que la
» fortune m'a si peu esté amye que de
» me donner vieil mary) estre ennemye
» de moy-mesmes, par ne sçavoir trou-
» ver moyen à mes plaisirs et à ma con-
» solation. Et pour les avoir autant
» accompliz en cecy comme je les ay en
» toutes autres choses, j'ay conclu en
» mon entendement de vouloir que
» nostre Pirrus (comme plus digne de
» cela que nul autre) supplie les fautes
» par ses embrassemens : car j'ay tant
» mis mon amytié en luy que je n'ay
» jamais bien, sinon quand je le voy ou
» que je pense en luy. Et si en peu de
» temps je ne me treuve avec luy, je

» croy pour certain que j'en mourray.
» Et par ainsi si tu aymes ma vie, fay-
» luy entendre mon amytié, par tel
» moyen qui te semblera le meilleur, et si
» le prieras de ma part, qu'il luy plaise
» de venir à moy quand tu le iras querir.»

La femme de chambre dist qu'elle le feroit très-volontiers, et le plus tost qu'elle sceut prendre sa commodité, tira Pirrus à part, et luy fit l'ambassade de sa maistresse le mieux qu'elle sceut. Ce que oyant Pirrus, il s'esmerveilla fort, comme celuy qui ne s'estoit jamais apperceu de rien, et douta incontinent que la Dame luy fist dire cecy pour l'esprouver. Parquoy il respondit soudainement et rudement : — « Lusque, je ne puis
» croire que ces parolles viennent de
» ma Dame, et par ainsi regarde ce que
» tu dis. Et quand bien elles viendroient
» d'elle, je ne croy point qu'elle te les
» face dire de bon cueur; et encor'
» qu'elle te les fist dire avec intention
» de les accomplir, mon Seigneur m'a
» plus fait d'honneur que je ne mérite :
» parquoy je ne luy feroye pour mourir
» un tel outrage, et par ainsi garde-toy
» que tu ne m'en parles plus. » Lusque ne s'estonna point pour son rude parler,

et luy dist : — « Pirrus, et de cecy, et de » toute autre chose que ma Dame me » commandera, je te parleray autant » de fois qu'il luy plaira, quelque » plaisir ou ennuy que tu en doives » avoir : mais tu es une beste. » Et toute en colère, ayant eu la responce de Pirrus, s'en retourna à sa maistresse. Laquelle, l'ayant ouye, souhaitta d'estre morte ; et quelque jours apres elle parla de rechef à sa femme de chambre et luy dist : « Lusque, tu sçaiz bien que le chesne » ne tombe pas du premier coup : par » quoy il me semble que tu dois retour- » ner une autre fois à celuy qui en mon » préjudice veult devenir nouvellement » loyal, et choisissant la commodité » monstre-luy entièrement mon ardeur, » et te parforce du tout que la chose » sortisse son effect : par ce que si je le » laissoye ainsi, sans y faire autre chose, » j'en mourroye, et il penseroit qu'on se » seroit mocqué de luy, s'en ensuivant » (au lieu de son amytié que nous cher- » chons) une grande hayne. »

La femme de chambre conforta la Dame, et ayant cherché Pirrus qu'elle trouva joyeux et bien délibéré, luy dist : « Pirrus, je te remonstray (peu de jours

» y a) en quel grand feu est ta mai-
» stresse et la mienne, pour l'amytié
» qu'elle te porte, et ores de rechef, je
» t'en refay certain : t'avisant que où tu
» voudras demourer en l'ostination que
» tu me monstras l'autre jour, que pour
» certain elle vivra peu. Parquoy je te
» prie qu'il te plaise la consoler de ce
» qu'elle désire, et là où, ce nonobstant,
» tu voudrois demourer ferme en ton
» opiniastreté, je te prometz que au lieu
» que je te réputeroye un fort sage jeune
» homme, je t'estimeroye un grand
» lourdaut. Quelle gloire te doit-ce estre,
» qu'une telle Dame si belle et si gen-
» tille t'ayme sur toute autre chose ?
» Après cecy, je te prie, dy-moi combien
» tu te dois congnoistre obligé à fortune,
» considérant qu'elle t'a mis au devant
» une telle chose convenable aux désirs
» de ta jeunesse ? et qui plus est, un tel
» refuge à tes nécessitéz? Quel autre ton
» semblable congnois-tu, qui pour pas-
» ser son temps soit mieux que tu seras
» si tu es sage ? Quel autre trouveras-tu,
» qui soit tel en armes, chevaux, habil-
» lementz, et argent, comme tu seras, si
» tu veux donner ton amour à ceste-cy ?
» Ouvre doncques ton entendement à

» mes parolles, et retourne en toy. Sou-
» vienne-toy que la fortune a accou-
» stumé d'aller une fois (sans plus)
» au devant des personnes, le visage
» joyeux, et le giron ouvert : laquelle qui
» ne la sçait alors recevoir, il ne se doit
» plaindre d'elle, s'il se trouve par après
» pauvre et mendiant, mais de soy-
» mesmes. Et outre tout cecy, il n'est
» point de besoing d'user de telle
» loyauté entre les serviteurs et les sei-
» gneurs, qu'on doit user entre les amys
» et parentz ; ains doivent les serviteurs
» les traitter ainsi (en ce qu'ilz peuvent)
» comme ilz sont traittez d'eux. Espè-
» res-tu que si tu avois belle femme,
» mère, fille, ou sœur, qui pleust à
» nostre maistre, qu'il allast rechercher
» la loyauté que tu luy veux garder de
» sa femme ? Tu es bien sot si tu le
» crois. Asseure-toy que si les persua-
» sions et prières n'y suffisoient, que la
» force (quoy qu'il en deust avenir) se
» y employeroit. Traittons doncques
» eux, et leurs choses, comme ilz trait-
» tent nous, et les nostres. Use du béné-
» fice de la fortune, et garde-toy bien
» de la chasser, va au devant d'elle, et
» quand elle viendra, reçoy-la : car

» pour certain si tu ne le faiz (laissons
» à part la mort, que certainement ma
» Dame en prendra), tu t'en repentiras
» tant de fois, que tu voudrois estre
» mort. »

Pirrus, lequel avoit plusieurs fois repensé aux parolles que Lusque luy avoit dictes, avoit conclu en soy-mesmes, que si elle retournoit plus devant luy, il luy feroit autre responce, et se condescendroit de complaire du tout à la Dame, pourveu qu'il peust estre seulement asseuré qu'elle ne le fist pour l'esprouver, et par ainsi il respondit : —
« Voy-tu bien, Lusque, je congnoy que
» tout ce que tu me dys est véritable :
» mais aussi je congnoy mon Seigneur
» sage et grandement avisé, et pource
» qu'il met tous ses affaires entre mes
» mains, j'ay paour que ma Dame, par
» son conseil et volonté, me face cecy
» pour m'esprouver ; et par ainsi, où il
» plaira à ma Dame faire trois choses
» que je demanderay pour esclarcir mon
» doute, pour certain elle ne me com-
» mandera chose que je ne fasse incon-
» tinent après. Et les trois choses que je
» vueil, sont cestes-cy. La première,
» qu'en la présence de monsieur elle tue

» son bon espervier. La seconde, qu'elle
» m'envoye un touppet de sa barbe. Et
» la troisiesme, une dent de luy-mesmes
» et des meilleures. »

Ces choses semblèrent à Lusque mal aysées, et encores plus à la Dame. Toutesfois amour qui est bon persuadeur et pourveu de tous les conseilz, dont on sçauroit avoir besoing, luy fit entreprendre de le faire; et luy envoya dire par Lusque, qu'elle feroit entièrement et bien tost ce qu'il avoit demandé, et outre tout cela, puis qu'il estimoit son maistre si sage, qu'elle prendroit son plaisir de luy en la présence de sondict maistre, et si luy feroit accroire qu'il ne seroit rien de ce qu'il auroit veu.

Pirrus attendit ce que feroit la gentilfemme. Laquelle peu temps après (ainsi que Nicostrate avoit fait un jour un grand festin, comme il avoit souvent accoustumé à certains gentilzhommes) sortit de sa chambre après que les tables furent levées, et s'en vint en la salle où l'on avoit disné, vestue d'un samyz vert, et fort bien accoustrée, et s'en alla, en la présence de Pirrus et de toute la compagnie, à la perche sur laquelle estoit l'espervier que son mary aymoit tant,

et l'ayant deslié (comme si quasi elle l'eust voulu prendre sur le poing), le prit par les jectz, et en frappa contre la muraille, et le tua. Ce que voyant Nicostrate, il voulut crier contre elle, disant : « Ma femme, que avez-vous fait ? » Elle ne luy respondit rien : mais se tournant vers les gentilzhommes, qui avoient disné avec luy, dist : — « Messieurs, à grand » peine prendroye-je vengeance d'un » Roy qui m'auroit fait desplaisir, si je » n'avoye la hardiesse de la prendre d'un » espervier. Vous devez sçavoir que cest » oyseau m'a longuement privée de tout » le temps qui doit estre employé par les » hommes au plaisir des femmes : par ce » que aussi tost que la poincte du jour » a accoustumé d'apparoistre, mon mary » s'est tousjours levé et monté à cheval, » et avec son espervier au poing, s'en » est allé aux champs pour le voir voler ; » et moy, telle que vous me voyez, je » suis demourée en mon lict toute seulle, » et mal contente : au moyen de quoy » j'ay eu plusieurs fois volonté de faire » ce que je viens présentement de faire, » et autre occasion ne m'en a retenu, » sinon que j'ay voulu attendre de le » faire, en présence d'hommes qui soyent

» justes juges de ma querelle, comme je » croy que vous serez. » Les gentilz-hommes qui l'oyoient, croyans que Nicostrate n'eust esté autrement offencé, sinon ainsi que le portoient les parolles de la Dame, se prindrent à rire, et se tournans vers Nicostrate, qui estoit tout courroucé, luy dirent : — « Vrayement, » ma Dame a bien fait de venger son » injure par la mort de l'espervier. » Et estant desjà la Dame retournée en sa chambre, ilz convertirent, avecques plusieurs parolles tenues sur ce propoz, le courroux de Nicostrate en grande risée. Lors Pirrus, qui avoit veu cecy, dist en soy-mesmes : Ma Dame a donné bon commencement à mes heureuses amours; Dieu vueille qu'elle persévère.

Quand la Dame eut ainsi tué l'espervier, il ne tarda guères après qu'elle estant en sa chambre avec son mary, et se jouantz ensemble, luy faisant caresse, elle commença à se gaudir et railler avec luy, et en ces entrefaites avint par fortune qu'il l'empoigna quelque peu par le poil, qui servit à la Dame de grand occasion, pour donner effect à la seconde chose que Pirrus luy avoit demandé : car elle le print soudainement par un

touppet de sa barbe, qu'elle luy tira si fort en riant, qu'elle l'arracha entièrement de son menton. Dequoy se courrouçant Nicostrate, elle luy dist : — « Ho, » qu'est-ce que vous avez ? pourquoy fai- » tes-vous un tel visage, pour vous avoir » tiré seulement paraventure six petitz » poilz de la barbe? vous ne sentiez pas » maintenant ce que je sentoye, quand » vous m'avez tiré par les cheveux. » Et continuantz ainsi de une parolle en autre leur passetemps, la Dame garda secrettement le toupillon de la barbe qu'elle luy avoit tiré, et l'envoya le jour mesmes à son cher amy.

Mais quand à la troisiesme chose, elle entra en plus grant pensement. Toutesfois, comme celle qui estoit de grant esprit, et à qui amour l'augmentoit tousjours, elle pensa incontinent quel moyen elle devroit tenir pour l'accomplir : qui fut, que ayant Nicostrate deux jeunes pages, que leurs pères luy avoient donnez, à fin qu'ilz apprinssent leur court en sa maison, pour ce qu'ilz estoient gentilzhommes, et l'un desquelz (quand Nicostrate estoit à table) tranchoit devant luy, et l'autre le servoit à boire, elle les fit appeller tous deux, et leur fit

accroire que la bouche leur sentoit mal, si leur commanda que quand ilz serviroient leur maistre, ilz tirassent la teste en arrière le plus qui leur seroit possible, toutesfois qu'ilz n'en dissent jamais rien à personne : lesquelz la croyans commencèrent à faire ce qu'elle leur avoit enseigné. Parquoy elle demanda un jour à son mary : — « Vous estes-
» vous jamais apperceu de ce que ces
» pages font, quand ilz vous servent ?
— Ouy, » dist Nicostrate, « et le leur ay
» voulu demander plusieurs fois. » A quoy elle respondit : — « Ne le faites
» pas : car je le vous diray bien sans eux,
» et vous l'ay celé un temps pour ne vous
» fascher : mais puisque je m'apperçoy
» maintenant que les autres s'en apper-
» çoivent, je ne le vous vueil plus celer.
» C'est qu'il n'avient d'autre chose, si-
» non que la bouche vous put merveil-
» leusement, et ne sçay quelle en est
» l'occasion : car elle ne vous souloit
» point puyr, qui est une villaine chose,
» mesmement à vous qui estes tousjours
» parmi les gentilzhommes : ainsi il fau-
» droit regarder le moyen pour la gué-
» rir. » Lors Nicostrate dist : — « Que
» pourroit-ce bien estre ? aurois-je point

» quelque dent gastée en la bouche ? » A qui la Dame respondit : — « Ouy par- » aventure. » Et l'ayant mené à une fenestre, luy fit ouvrir la bouche, et regardant d'une part et d'autre, luy dist : — « Jésus ! mon amy, comment l'avez- » vous peu tant endurer ? Vous en avez » une de ce costé, laquelle (à ce qu'il me » semble) n'est pas seulement gastée et » corrompue : mais aussi est toute pour- » rie. Et si vous la souffrez longuement » en la bouche, pour vray elle vous » gastera toutes celles qui sont auprès. » Parquoy je vous conseilleroye que » vous la fissiez tirer hors, avant que la » chose allast plus avant. » Lors Nicostrate dist : — « Puisque vous en estes » d'avis, il me plaist très-bien ; qu'on » envoye doncq' querir (sans plus y son- » ger) un barbier qui me la tire. » A qui la Dame dist : — « Jà à Dieu ne plaise » qu'un barbier vienne icy pour cela ; » il me semble qu'elle est en sorte que » sans aucun barbier je la tireray par- » faictement bien, et d'autre part ces » arracheurs de dentz sont si bourreaux » à faire telz offices, que mon cueur ne » sçauroit souffrir de vous voir ou sentir » en quelque sorte que ce soit, entre les

» mains de pièce d'eux. Parquoy j'ayme » mieux le faire moy-mesmes, et de faict » je le feray. Car au moins s'il vous fait » trop de douleur, je vous laisseray in- » continent, ce que le barbier ne feroit » pas. » Et disant cecy elle se fit apporter les ferremens servans à telle affaire, et envoya tout le monde hors de la chambre, fors Lusque qu'elle retint avec soy : puis s'enfermantz dedans, elle fit estendre Nicostrate sur un banc, et luy mit les tenailles en la bouche. Et ayant empoigné l'une de ses dentz, il fut si fort tenu par Lusque, que la Dame (encor' qu'il criast très-fort pour la douleur qu'il sentoit) la luy arracha, laquelle elle cacha, et en print une autre fort gastée, qu'elle avoit en sa main, et la monstra au pauvre douloureux qui estoit à demy mort, en luy disant : — « Regardez ce que vous » avez tenu en vostre bouche desjà si » long temps a. » Et luy le croyant ainsi (combien qu'il eust souffert un très-grand mal, et qu'il s'en plaignist grandement) pensa estre guéry, puis qu'elle estoit dehors, et après estant reconforté d'un costé, et la peine allégée d'autre, il s'en sortit de la chambre.

La Dame, ayant pris ceste dent, l'en-

voya incontinent à son amy, lequel desjà certain de son amour, s'offrist d'estre prest et appareillé à tout ce qu'il luy plairoit commander. Mais elle, désirant de l'asseurer encores d'avantage, et luy estant avis que chacune heure en duroit mille, qu'elle n'estoit avec luy, luy voulut tenir ce qu'elle luy avoit promis, et fit semblant d'estre malade. Parquoy estant visitée un jour après disner de son mary, ne voyant personne avec luy que Pirrus, elle le pria que pour se désennuyer ilz luy aydassent d'aller au jardin : dont Nicostrate la print d'un costé, et Pirrus de l'autre, qui la portèrent et la mirent en un préau au pied d'un beau poyrier; là où ayans esté assis quelque temps, elle qui desjà avoit fait instruire Pirrus de ce qu'il avoit à faire, dist : « Pirrus, j'ay » grand désir d'avoir de ces poyres, » monte dessus, et en jette quelqu'une, » ce qu'il fit soudainement. Et estant dessus commença à jetter des poyres en bas. Et ce pendant qu'il les jettoit, il commença à dire : « Hé, monsieur, qu'est-ce que » vous faites? Et vous, ma Dame, comment n'avez-vous honte de le souffrir » en ma présence? pensez-vous que je » ne voye goutte? vous estiez tout à ceste

» heure si fort malade? comment estes-
» vous si tost guérie que vous faciez
» telles choses? voulans toutesfois les-
» quelles faire, vous avez tant de belles
» chambres; pourquoy n'allez-vous en
» quelqu'une? et il seroit plus honneste
» que de le faire en ma présence. » La Dame, se retournant devers le mary, luy dist : — « Que dit Pirrus? il est entré en
» frenaisie? » Dist alors Pirrus : — « Je ne
» frenaisie point, non. Ne pensez-vous
» pas (ma Dame) que je ne vous voye
» bien? » Nicostrate s'esmerveilloit fort, et dist : — « Véritablement, Pirrus, je croy
» que tu songes. » A qui Pirrus respondit : — « Monsieur, je ne songe point,
» ne vous aussi, certes ne songez pas :
» ains vous demenez si bien, que si ce
» poyrier se demenoit ainsi, il ne demou-
» reroit poyre dessus. » Dist adonc la Dame : — « Que peut estre cecy? seroit-
» il bien possible, qu'il luy semblast que
» nous faisons ce qu'il dit? Si Dieu me
» garde, et j'estoye aussi saine que j'ay
» esté autresfois, je monteroye dessus,
» pour voir quelles merveilles sont celles
» que cestuy-cy dit qu'il voit. » Mais tant que Pirrus fut sur le poyrier, il disoit tousjours, et continuoit ce propos. A

qui Nicostrate dist : — « Descendz en » bas. » Ce qu'il fit; puis Nicostrate luy dist : — « Que dis-tu que tu vois? » Dit Pirrus : — « Je pense que vous me ré- » putez sans entendement, ou pour » homme qui songe. Je vous dy que je » vous ay veu couplé avec ma Dame » vostre femme, puis qu'il le me faut » dire : et après en descendant, je vous » ay veu lever, et vous mettre là où vous » estes maintenant assis. — Par ta foy » (dist Nicostrate), « estois-tu en ceste res- » verie? car nous ne sommes point bou- » gez d'icy, depuis que tu montas sur le » poyrier, autrement que tu vois. » A qui Pirrus dist : — « Pourquoy nous en » débatons-nous ainsi? Vrayement je » vous ay bien veu; vray est que vous » voyant, c'estoit sur le vostre. » Desquelles parolles Nicostrate s'esmerveilloit tousjours de plus en plus, tant qu'il luy dist : — « Je vueil voir si ce poyrier est » enchanté, et s'il est vray qu'on voye » les merveilles que tu dis quand on est » dessus. »

Et de faict, il y monta : mais il n'y fut si tost, que la Dame et Pirrus commencèrent à faire leurs jeux. Ce que voyant Nicostrate, il commença à crier : —

« Meschante femme, qu'est-ce que vous » faites? et toy aussi, Pirrus, de qui tant » je me fioye? » Et disant ainsi, il commença à descendre du poyrier. A quoy la Dame et Pirrus respondirent : — « Nous » sommes assis, » et ainsi qu'il descendoit, ilz s'en retournèrent asseoir au lieu où il les avoit laissez : toutesfois quand il fut descendu, et qu'il les veit au mesme lieu où il les avoit laissez, il commença à les injurier. Auquel Pirrus dist : — « Monsieur, je confesse vrayement à » ceste heure, que comme vous disiez » tantost je voyoye faucement, ce pen- » dant que j'estoye sur le poyrier, et ne » le congnoy à autre chose, sinon à ce » que je voy et congnoy que vous avez » veu faucement : et qu'il soit ainsi je ne » vueil que autre chose vous le face con- » gnoistre, sinon d'avoir esgard et penser, » que si ma Dame vostre femme (qui est » très-honneste et plus sage que nulle » autre) vous vouloit faire outrage en tel » cas, que ce ne seroit devant voz yeux. » Quand est de moy, je ne vueil rien » dire : bien vous asseuré-je, que je me » laisseroye plustost tirer à quatre che- » vaux que de le penser seulement, tant » s'en faut que je le voulusse faire en

» vostre présence. Parquoy il vous faut
» croire pour certain que la faute de
» ceste fauce apparence doit procéder du
» poyrier : par ce que tout le monde ne
» m'eust pas faict descroyre que vous ne
» fussiez icy couché avec ma Dame, si je
» ne vous eusse ouy dire qu'il vous a
» semblé, que je feisse ce que je sçay
» certainement que je n'ay jamais faict
» seulement, mais ne aussi pensé. » La
Dame, d'autre part, se mettant presque
en colère, se leva debout, et commença
à dire : — « Ho, que loué soit Dieu, de
» ce que vous m'avez estimée si sotte que
» de croyre que si je eusse voulu penser
» à telles meschancetez que vous dictes
» que vous voyez, que je vinsse à les
» faire devant voz yeux. Soyez asseuré
» que à toutes les fois qu'il m'en pren-
» droit volonté, je ne voudroye que ce
» fust icy : ains me feroye bien forte de
» sçavoir estre en l'une de nos chambres
» si secrettement, qu'il me sembleroit
» grand chose si vous en sçaviez jamais
» rien. »

Nicostrate, qui croyoit véritablement (comme disoyent l'un et l'autre) qu'ilz ne fussent jamais conduictz devant luy à tel acte, ne voulut plus parler de cela : et

commença à deviser de la nouveauté du cas et du miracle de la veue, qui se changeoit ainsi quand on montoit dessus : mais la Dame, qui faignoit d'estre courroussée de l'opinion que Nicostrate monstroit avoir d'elle, dist : — « Véritable-
» ment, ce poyrier ne fera plus de telles
» hontes (si je puis) ne à moy, ne à autre
» femme, et par ainsi, Pirrus, cours t'en
» querir une coignée, et en le coupant
» venge en un instant et toy et moy :
» combien qu'il seroit beaucoup mieux
» employé d'en donner sur la teste de
» Nicostrate, qui sans aucune considé-
» ration s'est si tost laissé esblouir les
» yeux de l'entendement : car encor' qu'il
» semblast à ceux que vous avez en la
» teste que ce que vous dictes fust vray,
» si ne deviez-vous pour chose du monde,
» au jugement de vostre entendement,
» comprendre ou consentir que il fust
» ainsi. »

Pirrus alla promptement querir une coignée, et coupa le poyrier, lequel aussi tost que la Dame le veit tomber, elle dist en se tournant vers Nicostrate : — « Puis
» que je voy par terre l'ennemy de mon
» honnestεté, mon courroux est passé »,
et pardonna bénignement à Nicostrate

qui l'en prioit bien fort, luy enchargeant qu'il ne luy avinst jamais plus de présumer de celle qui l'aymoit plus que soymesme une semblable chose. Ainsi le misérable mary trompé et mocqué s'en retourna avec sa femme et Pirrus en son palais : auquel plusieursfois depuis Pirrus et la Dame prindrent ensemble plaisir et délectation, avec beaucoup plus de commodité qu'ilz n'eurent souz le poyrier. Dieu nous doint telle fortune.



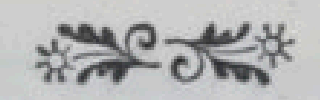


DEUX SENOIS

aymoyent une femme qui estoit commère de l'un d'eux : le compère mourut et revint depuis en esprit à son compaignon suyvant la promesse qu'il luy avoit faite, et luy compta ce qu'on fait par delà.

NOUVELLE X

Par laquelle il reprent couvertement ceux qui n'ont point d'égard à la vraye chose, qui doyt garder de pécher.





L ne restoit plus que le Roy à compter sa nouvelle, lequel, après qu'il veit les Dames rapaisées de la plaincte qu'elles faisoyent du poyrier coupé qui n'en pouvoit mais, commença ainsi :

Il est chose plus que manifeste (mes Dames) que tout Roy qui est juste, doit

observer premier que nul autre, les loix que luy mesmes a faictes; et s'il fait autrement on le doit juger serf, digne de punition, et non Roy. En laquelle faute et répréhension moy, qui suis vostre Roy, seray presqués contrainct de tomber : car je donnay hyer la loy sur nostre forme de deviser, avec intention de ne vouloir pour ce jourd'huy user de mon privilège: ains estant subject comme vous autres à ceste mesme loy, vouloye parler de ce que vous tous avez parlé : mais on n'a pas seulement dict ce que j'avoye imaginé de compter, ains a-lon récité sur celle matière tant d'autres belles choses, et si bien dictes, que je ne sçauroye inventer (quelle recherche que je face en mon entendement) chose venant à propos, qui se puisse parangonner à celles qu'on a desjà dictes : et par ainsi, puis qu'il faut que je pèche en la loy que moy-mesmes ay faite, je me soumetz comme digne de punition à toute amende qui me sera commandée. Et retournant à mon privilège accoustumé, je dy que la nouvelle que ma Dame Élise a comptée du compère et de la commère, et d'autre part la grande sottise des Senois, ont tant de force, mes chères Dames,

que (ne parlant plus des bons tours que les femmes sages font aux mariz qui sont sotz) elles me contraignent à vous compter une petite nouvelle d'eux: laquelle (combien qu'il y ayt beaucoup en elle de ce qu'on ne doit point croyre) si sera-elle néantmoins en partie plaisante à ouyr.

Il y a eu autresfois (mes Dames) deux jeunes bourgeois à Siene, l'un nommé Tingusse Myny, et l'autre Meucio de Ture, qui se tenoient à la porte Salaye, lesquelz (à ce qu'il sembloit) s'entreaymoient fort, et fréquentoient ordinairement l'un avecques l'autre: et allantz (comme les hommes font) aux églises et aux prédications, ilz avoient ouy prescher plusieurs fois de la béatitude et de la misère qui estoit donnée en l'autre monde, selon les mérites, aux ames de ceux qui mouroient: desquelles choses eux désirans sçavoir nouvelles certaines, et ne sçachans trouver meilleur moyen, ilz promeirent l'un à l'autre avecques grand serment, que le premier d'eux qui mourroit, retourneroit (s'il pouvoit) vers celuy qui seroit demouré en vie, et luy diroit des nouvelles de ce qu'il désiroit.

S'estans doncques faict ceste promesse, et fréquentans continuellement ensemble (comme dist est), avint que Tingusse fut compère d'un nommé Ambrois Anselmin, qui demouroit en Camporeggi : lequel avoit eu un filz de sa femme nommée Dame Mitte : et visitant quelque fois Tingusse, avec Meucio son compagnon, la commère qui estoit une belle et désirable femme, luy, compère, devint (nonobstant le compérage) amoureux d'elle; comme aussi fit Meucio, à qui elle plaisoit grandement, l'oyant fort louer par Tingusse : se donnans toutesfois garde l'un de l'autre de ceste amytié, mais non pour une mesme occasion. Car Tingusse ne se gardoit d'en dire rien à Meucio, sinon pour la meschanceté qu'il cuydoit faire d'aymer sa commère, et en eust eu grand honte si quelqu'un l'eust sceu; mais Meucio ne le faisoit pour cecy, ains pource qu'il s'estoit desjà apperceu que Tingusse l'aymoit, dont il pensoit en soy-mesmes : Si je luy descouvre cecy, il prendra jalousie de moy; et ayant la commodité de parler à elle toutes les fois qu'il voudra comme compère, il me mettra tant qu'il pourra en sa malle grace : parquoy je ne au-

ray jamais d'elle chose qui me plaise.
Or aymantz ainsi ces deux jeunes hommes (comme dist est), avint que Tingusse, lequel avoit plus de moyen que son compagnon de pouvoir descouvrir son affection à la femme, sceut tant faire et tant dire, qu'il eut son plaisir d'elle, dont Meucio s'apperceut bien. Et combien qu'il en fust fort fasché, toutesfois espérant venir quelquefois à fin de ce qu'il désiroit, il faisoit semblant de ne s'en appercevoir point, de peur que Tingusse n'eust matière et occasion de luy rompre ou empecher son entreprinse. Et aymants ainsi les deux compagnons l'un plus heureusement que l'autre, il avint que Tingusse, trouvant le retourner bon et doux en la mestairie de sa commère, y bescha et laboura tant qu'il en print une maladie, laquelle le meit si bas en peu de jours qu'il en mourut. Et trois jours après qu'il fut trespassé (par ce que paraventure il n'avoit peu plus tost) s'en vint une nuict en la chambre de Meucio. suyvant la promesse qu'il luy avoit faite: lequel trouva dormant très-fort, et l'appella. Quand Meucio fut esveillé, il dist : — « Qui es-tu? » A qui il respondit: — « Je » suis Tingusse : lequel, suyvant la pro-

» messe que je t'ay faicte, suis retourné vers
» toy pour te dire des nouvelles de l'au-
» tre monde ». Meucio s'estonna quand
il le vit : mais à la fin s'estant réassuré,
il luy dist : — « Mon frère mon amy, tu
» sois le bien venu. » Et après il luy de-
manda s'il estoit perdu. A qui Tingusse
respondit : — « Perdues sont les choses qui
» ne se retrouvent : et comment seroye-je
» en ce lieu si j'estoye perdu? — Hé, » dist
Meucio, « je ne dy pas ainsi : mais je te
» demande si tu es parmy les ames
» damnées au feu pénible d'enfer. » A
qui Tingusse respondit : — « Non pas
» cecy : mais je suis bien, pour les pé-
» chez que j'ai faictz, en très-grandes
» peines et fort douloureuses. » Alors
Meucio luy demanda particulièrement,
quelles peines l'on donne par delà pour
chacun péché qu'on commet par deçà.
Et Tingusse les luy dist toutes. Puis
Meucio luy demanda s'il vouloit qu'il
fist quelque chose par deçà pour luy. A
qui Tingusse respondit que ouy : à sça-
voir qu'il fist dire pour luy des messes et
des oraisons, et faire des aumosnes :
parce que telles choses aydoyent beau-
coup à ceux qui sont par delà. A qui
Meucio promit de le faire volontiers.

Et ainsi que Tingusse s'en partoit d'avec luy, Meucio se va souvenir de la commère, et ayant un peu levé la teste de dessus le chevet, luy dist : — « Il me sou-
» vient bien encores, Tingusse, de la
» commère avec qui tu couchois quand
» tu estois deçà : je te prie, dy-moy
» quelle peine t'en est donnée par de-
» là ? » A qui Tingusse respondit : —
« Frère mon amy, incontinent que je
» fuz arrivé par delà, il y en eut un qui
» sembloit qu'il sceust tous mes péchez
» par cueur, lequel me commanda que
» je m'en allasse en un lieu, auquel je
» pleuray en très-grandes peines mes
» fautes, et là je trouvay plusieurs com-
» pagnons condamnez à la mesme peine
» que j'estoye : et estant ainsi parmy
» eux et me souvenant de ce que j'ay
» autresfois faict avec ma commère, et
» attendant par cela trop plus grande
» peine que celle qui m'avoit esté don-
» née (combien que je fusse en un grand
» feu et fort chaut), je trembloye tou-
» tesfois tout de peur. Ce congnoissant,
» un qui estoit auprès de moy me dist :
» Qu'as-tu plus que les autres qui sont
» icy, que tu trembles ainsi estant au
» feu ? O, dy-je, mon amy, j'ai grand

» peur du jugement que j'attendz pour
» un grand péché que j'ay faict autres-
» fois. Cestuy-là me demanda alors quel
» péché c'estoit : à qui je dy : Ce péché
» fut tel, que je couchoye avec une
» mienne commère : et y ay tant couché
» que j'y laissay la peau ; et luy alors, se
» mocquant de cecy, me dist : Va, sot
» que tu es, n'ayes point de peur : on
» ne tient point compte par deçà en
» façon que ce soit, de ce qu'on faict
» avec les commères : dont je fuz tout
» asseuré. » Et cecy dit, s'approchant le jour, Tingusse dist à son compagnon Meucio : — « A Dieu, je ne puis plus de-
» mourer avec toy, » et soudainement s'en alla.

Meucio, ayant ouy qu'on ne tenoit compte par delà de ce qu'on faict par deçà avec les commères, commença à se mocquer de sa sottise, pource qu'il en avoit espargné plusieurs par le passé : parquoy, ayant laissé son ignorance en cela, il devint d'oresenavant sage. Lesquelles choses si frère Robert eust sceues, il ne luy eust point esté besoing d'aller syllogisant, quand il convertit sa bonne commère à faire ses plaisirs.

Zephirus estoit desjà levé à cause du soleil qui s'approchoit du couchant, quand le Roy, ayant achevé sa nouvelle, et ne demourant plus aucun autre à dire, osta la couronne de dessus sa teste et la mit sur celle de ma Dame Laurette, en disant : « Ma Dame, je vous couronne, de vostre couronne mesmes, Royne de nostre compagnie. Vous commanderez désormais comme Dame et maistresse, ce que vous penserez qui sera le plaisir et la consolation de tous », puis se r'assit. Parquoy ma Dame Laurette, devenue Royne, fit appeller le maistre d'hostel : auquel elle commanda qu'on mist les tables en la plaisante vallée un peu de meilleure heure qu'on n'avoit accoustumé, à fin qu'on s'en peust retourner tout à l'aise au palais : et après luy ordonna toutes les autres choses qu'il avoit à faire ce pendant que son gouvernement dureroit. De là, se retournant vers la compagnie, elle dist : « Dioneo voulut hier que nostre devis du jourd'huy fust des tromperies que les femmes font aux marys ; et n'estoit que je ne vueil point qu'on pense que je soye de race de petit chien, qui se veut incontinent venger, je commanderoye que nous parlissions demain des tromperies que les hommes font à leurs femmes : mais laissant à parler de cecy, je vueil que chacun pense de compter de ces tromperies que font tous les jours, ou la femme à l'homme, ou l'homme à la femme, ou un homme à l'autre : et je pense qu'il n'y aura moins de plai-

sir à deviser de ce qu'il y a eu en ce que nous avons aujourd'huy dit. » Puis, quand elle eut ainsi parlé, elle se leva et donna congé à la compagnie jusques à l'heure de souper.

Les Dames et les hommes pareillement se levèrent, desquelz aucuns tous deschaus commencèrent à aller par l'eau claire, et les autres s'en alloient à l'esbat, se promenantz sur l'herbe verte, souz ces arbres beaux et droictz. Dioneo et Fiammette chantèrent grand pièce ensemble d'Arcite et de Palémon, et prenans ainsi plusieurs et divers passetemps, ilz passèrent tout le temps en très-grand plaisir jusques à l'heure de souper. Laquelle venue, et s'estans mis à table au long du petit lac, ilz soupèrent là à leur bel ayse au chant de mille oyseaux, raffreschiz d'un petit vent doux et gracieux, qui venoit des montaignes d'alentour, et sans mouches. Puis, quand les tables furent levées et qu'on eut faict quelque tour par la vallée, estant encor' le soleil haut, ilz reprindrent sur la vesprée (comme il pleut à leur Royne) leur chemin au petit pas, et en causant et devisant de mille choses, tant de celles qu'on avoit dites ce jour-là comme d'autres, ilz arrivèrent au beau palais qu'il estoit presque nuict : là où, avecques du vin très-froit et quelques confitures, ilz chassèrent la petite peine du peu de chemin qu'ilz avoient faict : et ramenèrent la dancerie en train autour de la belle fontaine, en dançant maintenant au son de la cornemuse de Tindare, et tantost

au son d'autres instrumens : mais à la fin la Royne commanda à ma Dame Philomène qu'elle dist une chanson, laquelle commença ainsi :

Las! dolente ma vie,
Pourray-je pas quelque fois retourner
Au lieu dont j'eu fascheuse départie?

Je n'en sçay rien : tant m'ard à tous propos
Le désir que je porte
De me revoir au lieu où je me vy.
O mon seul bien, hélas, mon seul repos,
Qui m'estrains de tell' sorte,
Las, dy-le moy : car l'entendre d'autruy
N'ose et ne sçay de qui.
Las, mon seigneur, fay-le moy espérer,
Pour conforter l'ame toute estourdie.

Dire ne puis quel fut le grand plaisir
Qui m'a si enflammée,
Que jour ne nuict ne me treuve en seur lieu :
Pource que l'ouyr, le voir, et le sentir,
Sans forme accoustumée,
Chacun par soy alument nouveau feu,
Où je cuis peu à peu,
Toy seul me peux (non autre) conforter
Et renforcer ma vertu estourdie.

Hélas, dy-moy s'il me doit avenir
Que jamais je te treuve,
Où je baisay les yeux qui m'ont faict morte.
Dy-le moy, dy, mon bien, mon souvenir,
Quand viendras à l'espreuve :

Fay que ton dire un peu me réconforte,
Soit la demeure courte
Jusqu'au venir, et longue au séjourner,
Car tout m'est un, tant m'a l'amour ravie.

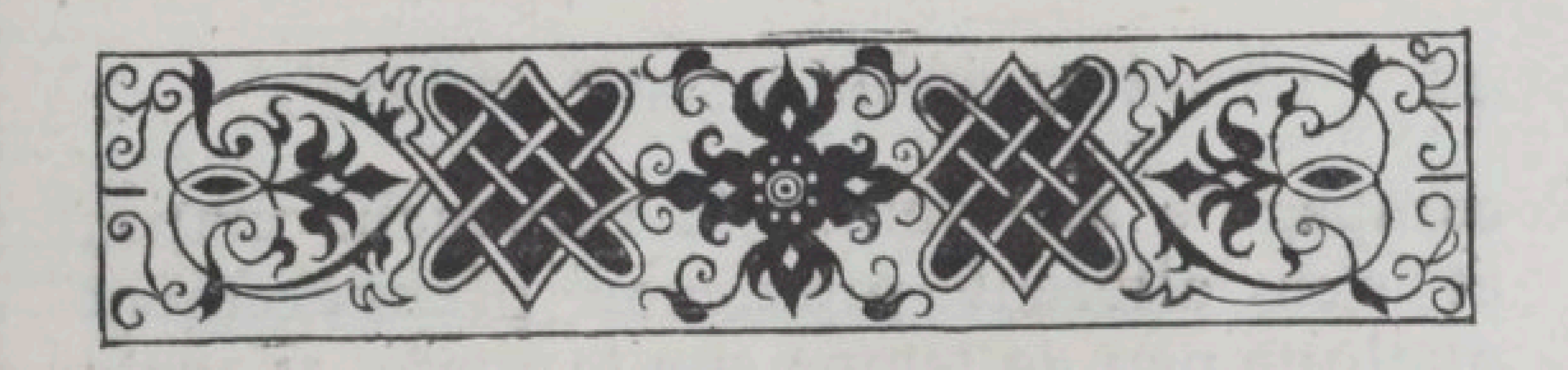
Et si jamais avient que te retienne,
Si sotte ne seray
Comme fus lors que te laissay partir :
Ains te tiendray bien fort, quoy qu'il avienne,
Et ta bouche feray
Me contenter en l'amoureux désir :
Rien ne dy du gesir :
Vien doncques tost, vien à moy m'embrasser :
Tel seul penser à chanter me convie.

Ceste chanson fit penser à toute la compagnie que quelque nouvelle et plaisante amytié contraignist ma Dame Philomène à parler ainsi, et pource que par le discours d'icelle il sembloit bien qu'elle en avoit senty plus avant que la veue, elle en fut réputée plus heureuse : si y en eut qui luy en portèrent envie.

Après doncques que la chanson fut achevée, la Royne, se souvenant qu'il estoit le lendemain vendredy, dist à toutes gracieusement : « Vous sçavez (nobles Dames et vous Seigneurs) qu'il est demain le jour consacré à la passion de nostre Seigneur lequel (si bien il vous en souvient) nous célébrames dévotement estant Royne ma Dame Néiphile, et cessames tous plaisans devis, et si fimes le semblable le samedy

ensuyvant : parquoy voulant suyvre le bon exemple qui m'a esté donné par elle, il me semble que ce sera bien faict que nous nous abstenions demain, et l'autre jour d'après, de plus racompter noz plaisantes nouvelles, comme nous fimes ces jours passez, réduysans à nostre mémoire ce qui fut faict à telles journées pour le salut de noz ames. » Si pleut à toute la compagnie le dévot parler de leur Royne : prenant congé de laquelle ilz s'en allèrent tous reposer, estant desjà passée une bonne partie de la nuict.





LA HUITIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON

En laquelle on devise, souz le gouvernement de ma Dame Laurette, des tromperies qui se font chacun jour de femme à homme, ou d'homme à femme, ou bien d'homme à autre.

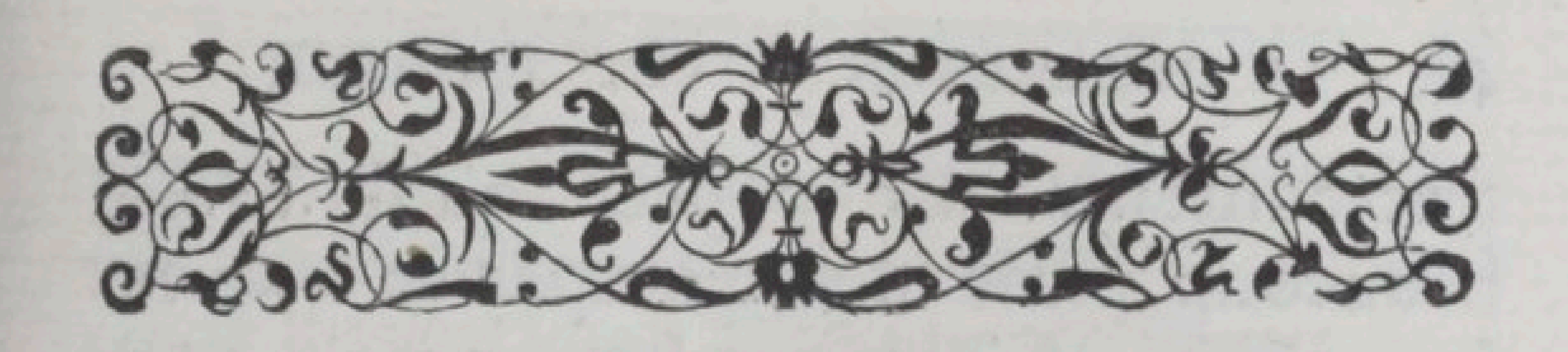




Les rays du soleil commençoient desjà à aparoistre sur la cime des plus hautes montaignes, tellement qu'on pouvoit clairement congnoistre toute chose, quand la Royne et sa

compagnie se levèrent le Dimenche matin, et s'en allèrent promener premièrement quelque peu de temps sur la rosée, et après cela ouïr la messe sur les sept ou huict heures, en une petite église qu'estoit là auprès : puis quand ilz furent retournez au logis, et eurent disné plaisamment, ilz se mirent à chanter et à dancer, et puis après chacun qui voulut reposer y alla, luy en donnant la Royne congé. Mais quand midy fut passé, s'estantz tous assis comme il pleut à icelle Dame auprès de la belle fontaine, pour continuer leur passetemps acoustumé, ma Dame Néiphile commença par son commandement à dire ainsi :





GULFART

fit marché avec la femme de Gasparin de coucher avecques elle moyennant une somme d'argent, qu'elle voulut toucher premièrement : laquelle il emprunta de son mary mesmes, et la bailla depuis à la femme, comme s'il rendoit ce que luy avoit presté le mary. Auquel après son retour de Gennes il dist en la présence de ladicte femme, comme il luy avoit rendu icelle somme pour la bailler à son mary : ce qu'elle confessa estre vray.

NOUVELLE PREMIÈRE

Monstrant que les Dames, qui vendent leur chasteté, n'en mettent point le prix à profit.





Puis qu'il a pleu à Dieu (mes amyables Dames) que je donne commencement à ceste journée par une mienne nouvelle, j'en suis

très-contente. Et pource qu'il a esté beaucoup parlé des tromperies que les femmes ont faictes aux hommes, je vous en vueil compter une qu'un homme fit à une femme, non pas que je le vueille blasmer par icelle de ce qu'il fit, ou dire que la tromperie ne fust bien employée à la femme: ains je vous le conteray pour louer l'homme et blasmer la femme, et aussi pour monstrer que les hommes sçavent aussi bien tromper ceux qui les croyent comme ilz sont trompez de ceux ou celles qu'ilz croyent. Combien qu'à parler plus proprement, on ne devra appeller tromperie ce que je vueil dire, mais chose bien méritée: par ce que la femme doit estre honneste et garder son honneur comme sa propre vie, ny ne se doit condescendre à le contaminer pour quelque occasion que ce soit. Et si toutes fois, pour cause de nostre fragilité, cecy ne nous peut tousjours avenir comme il en seroit besoing, je suis d'opinion, que celle qui s'abandonne pour argent doit estre bruslée: là où celle qui se laisse aller quelquefois par amour (congnoissant ses forces estre très-grandes) mérite d'avoir pardon, de juge qui ne sera trop

rigoureux : comme nous monstra naguères Philostrate en comptant ce qui avint à ma Dame Philippe de Prato.

Or devez-vous entendre qu'il y eut à Milan un soldat Alemant nommé Gulfart, homme de bien de sa personne et fort loyal à ceux qu'il servoit : ce qui avient peu souvent des Alemans ; et pource qu'il rendoit volontiers ce qu'on luy prestoit, il avoit si bon crédit, qu'il eust trouvé plusieurs marchans, qui à peu de proffit luy eussent presté autant d'argent qu'll en eust voulu emprunter. Cestuy-cy doncques, demourant audict Milan, mit son amour en une fort belle femme, nommée ma Dame Ambroyse, femme d'un riche marchant qui se nommoit Gasparin Sagastrace, lequel avoit grande congnoissance à luy et l'aymoit fort. Et aymant ceste femme fort discrettement, sans que le mary ne autre s'en apperceust, il envoya parler un jour à elle, la priant de luy vouloir accorder son amytié : et qu'il estoit prest de faire tout ce qu'elle luy commanderoit. La Dame, après plusieurs parolles, conclud qu'elle estoit preste d'accomplir ce qu'il plairoit à Gulfart, pourveu que

deux choses s'en ensuyvissent. L'une, qu'il ne le diroit jamais à personne. Et l'autre, d'autant qu'il estoit riche et que elle avoit besoing de deux cens escuz pour quelque sien affaire, qu'il les lui donneroit, et après elle seroit tousjours à son commandement. Gulfart, entendant l'avarice de ceste-cy qu'il croyoit estre honneste femme, fut si marry de sa villennie, qu'il changea quasi l'amour fervente qu'il luy portoit en grande hayne et délibéra de la tromper ; et de faict, il luy envoya dire, qu'il feroit très-volontiers cela et plus grande chose s'il pouvoit pour elle, et à ceste cause, qu'elle luy fist sçavoir seulement quand il luy plairoit qu'il l'allast voir, et qu'il ne faudroit de les luy porter : dont jamais personne ne sçauroit rien, sinon un sien compagnon, de qui il se fyoit grandement, et lequel alloit tousjours en sa compagnie, en toutes les choses qu'il faisoit. La Dame, mais plustost meschante femme, oyant cecy en fut contente, et luy envoya dire que Gasparin son mary s'en devoit bien tost aller pour aucuns ses affaires à Gennes : le partement duquel elle luy feroit sçavoir et l'envoieroit querir.

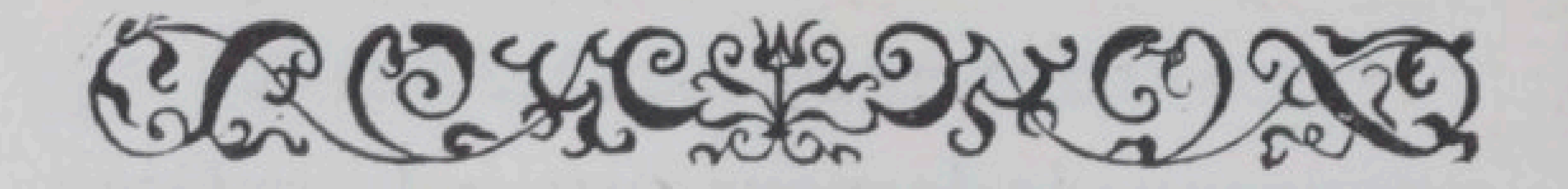
Cependant, voyant Gulfart son heure, il s'en alla devers Gasparin et luy dist : « Escoutez, Sire, j'auroye besoing, pour » quelque mien affaire qui m'est d'im- » portance, de deux cens escuz seule- » ment, et voudroye bien qu'il vous » pleust les me prester à tel profit que » vous avez accoustumé prendre de moy » quand vous m'en avez autres fois » presté. » Gasparin respondit qu'il le vouloit très-bien, et sur l'heure les lui compta. De là à peu de jours Gasparin alla à Gennes, comme la femme luy avoit dict : au moyen de quoy elle envoya dire à Gulfart, qu'il la vinst voir et qu'il luy apportast les deux cens escuz. Gulfart, ayant pris son compagnon, s'en alla à la maison de la Dame, et trouvant qu'elle l'attendoit, la première chose qu'il fit, il luy mit au poing les deux cens escuz, en la présence de son compagnon, et avec ce luy dist : « Ma Dame, tenez ces deux cens escuz » que vous baillerez à vostre mary » quand il sera de retour. » La Dame les prit, et ne s'avisa pas pourquoy Gulfart lui disoit ces parolles, ains creut qu'il le fist de peur que son compagnon s'apperceust qu'il les luy baillast pour

aucun pris faict entre eux. Parquoy elle lui dist : — « Je le feray très-volontiers, » mais je vueil voir s'ilz y sont tous, » et les ayantz versez sur une table, et trouvé qu'il y en avoit justement deux cens (dont elle fut fort contente en soy-mesme) les serra, et revint à Gulfart. Et quand elle l'eut mené en sa chambre, elle le contenta non seulement celle nuit de sa personne, mais plusieurs autres avant que le mary revinst de Gennes.

Quand Gasparin fut de retour, Gulfart regarda l'heure qu'il seroit avec sa femme, et s'en alla vers luy : auquel il dist en la présence d'elle : « Sire Gasparin, les deux cens escuz que vous me » prestates l'autre jour, ne me servirent » point, par ce que je ne peuz faire ce » pourquoy je les empruntay : parquoy » je les apportay incontinent icy à » vostre femme et les luy baillay ; il vous » plaira de les rayer de dessus vostre » papier. » Le mary, se retournant vers sa femme, luy demanda si elle les avoit euz. Elle, qui voyoit devant soy le tesmoing qui les luy avoit veu bailler, ne le sceut nyer : ains dit : — « Certes ouy, je les » ay receuz : mais il ne m'estoit encores

» souvenu de le vous dire. » Lors Gasparin dist : — « Gulfart, j'en suis content. » Allez-vous en, et vous reposez sur » moy que je les effaceray de mon » papier. » Par ainsi partant Gulfart content, et demourant la Dame mocquée, il rendit au mary le déshonneste prix de la meschanceté de sa femme, et comme sage amant jouyt de s'amye avare, sans qu'il luy coustast rien.





LE PRESTRE DE VARLONGUE

coucha avecq' Bellecouleur : à laquelle il laissa son manteau en gage, et emprunta d'elle un mortier, qu'il luy renvoya après, et fit demander son manteau qu'il luy avoit laissé pour souvenance : la bonne Dame, en grumelant et l'injuriant, fut contraincte par son mary de le rendre.

NOUVELLE II

De ne tenir promesse à femme qui se vend : et de se garder des Prestres, qui voudra.





Les hommes et les Dames louoyent esgallement ce que Gulfart avoit faict à l'avaricieuse Dame Milannoyse, quand la Royne, s'estant retournée vers Pamphile, luy enchargea en souzriant qu'il se mist à dire sa nouvelle. Parquoy il commença ainsi :

C'est à moy (mes belles Dames) à vous

compter une petite nouvelle contre ceux qui nous offencent continuellement, sans qu'ilz puissent estre offencez de nous, au moins en la mesme sorte qu'ilz nous offencent. C'est à-sçavoir contre les Prestres, lesquelz ont levé l'estandart et publié la croisade sur noz femmes, et leur est avis qu'ilz ont gaigné ne plus ne moins le pardon de peine et de coulpe, quand ilz en peuvent mettre une sous eux, comme s'ilz avoient amené le Souldan pris et lyé d'Alexandrie en Avignon. Ce que nous autres, pauvres malheureux laiz, ne leur pouvons faire: jaçoit ce que nous faisons bien nostre devoir de nous en venger sur leurs mères, sœurs, amyes, et filles, d'aussi bon cueur comme ilz le font à noz femmes. Et par ainsi je délibère de vous racompter un amourachement de village plus pour rire, pour la conclusion que vous orrez, que pour le vous faire long en parolles: duquel encores pourrez-vous recueillir ce fruict, que vous congnoistrez qu'il ne faut pas tousjours croire ce que disent les Prestres.

Je vous dy doncques qu'à Varlongue, qui est (comme chacune de vous sçait ou

peut avoir ouy dire) fort près d'icy, y eut un maistre Prestre, dispost, et gaillard de sa personne, pour le service des femmes : lequel, encores qu'il ne sçeust guères trop bien lire, toutesfois avec plusieurs bonnes et sainctes parollettes il récréoit au pied d'un orme ses paroissiens; et si, avec cela il visitoit leurs femmes, quand ilz alloient en quelque lieu hors de leurs maisons, mieux que Prestre que jamais au paravant y eust esté, en leur portant jusques à la maison du gasteau, et de l'eau béneiste, et quelque moucheron de chandelle, leur donnant sa bénédiction. Or avint qu'entre ses autres paroissiennes qui premier luy avoient pleu, il y en eut une sur toutes les autres qui luy pleut grandement, nommée Bellecouleur, femme d'un laboureur qui s'appeloit Bientevienne del Mazzo: laquelle, à dire le vray, estoit une plaisante et fresche villageoise, brunette et bien marquée, et duicte à sçavoir mieux broyer le mortier que nulle autre : et outre c'estoit celle qui sçavoit mieux sonner des cimbales, et chanter *L'eau court à la bourrache*, et mener le bransle quand il en est besoing avec un beau et gentil petit mouchoir à

la main que voysine qu'elle eust. Au moyen dequoy Monsieur le Prestre s'enamoura si fort que il en perdoit l'entendement: et s'en alloit tout au long du jour dandinant pas à pas pour la pouvoir voir, et quand il sçavoit, le Dimenche au matin, qu'elle estoit à l'église, il disoit un *Kyrie* et un *Sanctus*, en s'efforçant pour monstrer qu'il estoit un grand Maistre de chant, de sorte qu'on eust jugé que c'estoit un asne qui brayoit, là où quand il ne l'y voyoit point, il s'en passoit fort légèrement. Toutesfois il le sçavoit faire de sorte, que Bientevienne le mary ne s'en appercevoit point, ne pareillement voysin qu'il eust. Et pour avoir plus l'accointance de Bellecouleur, il luy faisoit des présens d'heure à heure et luy envoyoit quelquefois un bouquet d'aux frais, dont il avoit des plus beaux de la contrée en un sien jardin qu'il labouroit luy-mesmes: et quelquesfois un coffin plein de poix nouveaux, et aucunesfois un bouquet d'oignonnetz ou d'eschallotes : et quand il pouvoit choysir l'heure, la guettoit un peu du coing de l'œil comme un chien qui veut mordre l'autre: et elle (ainsi sauvage qu'elle estoit) faisant semblant

de ne s'en appercevoir et de l'avoir à desdain, passoit plus outre : au moyen dequoy Monsieur le Prestre n'en pouvoit venir à bout.

Or avint un jour que s'en allant le Prestre sur le poinct de midy ores çà, maintenant là par la rue, il rencontra Bientevienne sur un asne chargé de besongnes devant luy, et l'ayant arraisonné luy demanda où il alloit. A qui Bientevienne respondit : — « Moigne, en » bonne vérité, Monsieur, je m'en vay » jusques à la ville, pour quelque » mienne besongne, et porte ces chosescy à Sire Bonacorcy de Ginestret, à » fin qu'il m'ayde de je ne sçay quoy » qu'il m'a faict demander par un ajour» nement du parentoire à comparoir par » son periculeur, le Juge de l'édifice. » Le Prestre, bien joyeux, luy dist : — « Tu » fais bien, mon filz, or va avec la » mienne bénédiction, et retourne bien » tost ; et s'il t'avenoit de voir Lapucio, » ou Naldino, n'oublie pas de leur dire » qu'ilz m'apportent ces attaches pour » mes fléaux. » Bientevienne dist que cela seroit faict, et s'en venant vers Florence, le Prestre alla penser qu'il estoit heure d'aller vers Bellecouleur, et

d'esprouver son aventure. Parquoy s'estant mis le chemin entre les jambes, il n'arresta point qu'il ne fust en la maison de elle. Et quand il fut entré dedans, il dist : — « Dieu envoye céans tout bien,
» qui est de là ? » Bellecouleur, qui estoit allée en haut, quand elle l'ouyt, dist : — « Monsieur, vous soyez le bien
» venu, où allez-vous ainsi trainant
» vostre queue par ce grand chaut ? »
Le Prestre respondit : — « Si Dieu me
» vueille ayder, que je m'en venoy de-
» mourer un peu icy avecq' toy, par ce
» que j'ay trouvé ton homme qui s'en
» alloit à la ville. » Et Bellecouleur, estant descendue en bas, se mit à seoir et commença à nettoyer de la semence de choux que son mary avoit peu auparavant arrachez.

Le Prestre luy commença à dire : —
« Bellecouleur, me dois-tu tousjours faire
» mourir en ceste manière? » Bellecouleur commença à rire et à dire : — « Ho,
» que vous fais-je ? » Le Prestre dist : —
« Tu ne me fais rien : mais tu ne me
» laisses faire à toy ce que je voudroye
» bien, et que Dieu a commandé.—Allez,
» allez », dist Bellecouleur, « ho, ho, les
» Prestres font-ilz telles choses? » Le

Prestre respondit : — « Ouy, nous le fai-
» sons mieux que les autres hommes. Et
» pourquoy non ? et si je te dy bien plus,
» que nous faisons tousjours meilleure
» besongne : et sçais-tu pourquoy ? pource
» que nous moullons à esclusées : mais
» en vérité, bon pour toy si tu ne sonnes
» mot, et que tu me laisses faire. » Belle-
couleur luy dist : — « Ho, quel bon pour
» moy pourroit estre cecy, estans tous
» vous autres plus chiches que le dian-
» tre ? » Alors le Prestre dist : — « Je ne
» sçay comment tu dis cela, demande
» seulement. Veux-tu une paire de sou-
» liers? ou un ruban ? ou si tu veux un
» beau demy ceint ? ou ce que tu vou-
» dras ? » Bellecouleur dist : — « Vraye-
» ment, nous en sommes bien, j'ay de
» tout ce que vous dictes : mais si vous
» m'aymez tant, que ne me faictes-vous
» un service ? et je feray après ce que
» vous voudrez. » A quoy le Prestre
respondist : — « Dy ce que tu veux, et je
» le feray volontiers. » Bellecouleur dist
à l'heure : — « Il me faut aller samedy
» à Florence pour rendre de la layne
» que j'ay filée, et pour faire r'acoustrer
» mon rouet, et si vous me prestez trente
» douzains, que je sçay que vous avez,

» je retireray de l'usurier ma gonnelle
» de pers et mon devanteau des festes
» que j'apportay quand je me mariay :
» car vous voyez que je ne puis aller à
» l'église ne en aucun bon lieu, par ce
» que je ne l'ay, et je feray tousjours
» après ce que vous voudrez. » Le Prestre respondit : — « Si Dieu me doint
» bonne année, je ne les porte sur moy :
» mais croy-moy qu'avant qu'il soit samedy, je feray que tu les auras très-
» volontiers. — Voyre », dist Bellecouleur, « vous estes tous grans prometteurs,
» et après vous n'en tenez rien. Cuydez-
» vous faire à moy comme fistes à Billuzza, qui s'en alla avec un beau pas
» rien tout neuf? à la foy de Dieu non
» ferez, elle en est devenue pour cecy
» femme du monde. Si vous ne les avez,
» allez les querir si vous voulez. — Hé, »
dist le Prestre, « ne me fais point aller
» à ceste heure au logis, que tu vois que
» j'ay ainsi droicte l'aventure à ceste
» heure qu'il n'y a personne céans : et
» paraventure quand je retourneroye, il
» y auroit qui que ce soit qui m'empescheroit : et je ne sçay quand il me
» viendra une autrefois si bien à poinct,
» comme maintenant. » Et elle dist : —

« Sans point de faute, si vous voulez » aller, si allez, ou sinon passez-vous » en. »

Le Prestre, voyant qu'elle n'estoit délibérée de faire chose qui luy pleust, sinon à *salvum me fac*, et il le vouloit faire *sine custodia*, dist : — « Or bien, tu ne » me crois point que je te les apporte : » mais à fin que tu me croyes, je te lais- » seray en gage ce mien manteau de » pers. » Bellecouleur leva le visage, et dist : — « Voyre ce manteau ? Ho, et que » vaut-il? » Le Prestre dist : — « Com- » ment, que vaut-il? Je vueil que tu » saches qu'il est d'un fin duaiz de Flan- » dres, voire de trois aiz, encor y en a-il » en nostre paroisse qui le tiennent de » quatre aiz : et n'y a pas encores quinze » jours qu'il me cousta de Otto, frippier, » quarante-deux bons solz, et si me dist » Buillet, qui (comme tu sçais) se con- » gnoist si bien en ces draps bleuz, que » je y avoye gaigné cinq bons solz. — » Est-il possible? » dist Bellecouleur. « En endea je ne l'eusse jamais pensé : » mais baillez-le moy doncques pre- » mièrement. » Monsieur le Prestre, qui avoit l'arbaleste bandée, s'estant despouillé le manteau, le luy bailla, et elle

après l'avoir serré luy dist : — « Allons-
» nous en icy en la grange où jamais
» personne ne vient », et ainsi le firent.
Et là le Prestre luy donnant les plus doux baisers du monde, et la faisant sa parente de bien près, se rigola grand' pièce avec elle.

Puis après, estant party en gonnelle (comme s'il venoit de servir à unes nopces), s'en retourna à l'église; et là considérant que tous les moucherons des chandelles qu'on luy offroit en toute l'année, ne valoient pas la moytié de trente solz, il luy fut bien avis qu'il avoit mal fait, et se repentit d'avoir laissé son manteau : commençant lors à penser par quel moyen il le pourroit recouvrer, sans qu'il luy coustast rien. Et pource qu'il estoit assez malicieux, se va très-bien aviser d'une malice pour le retirer ainsi qu'il avint : car d'autant que le jour ensuyvant il estoit feste, il envoya le garçon d'un sien voysin en la maison de ceste Bellecouleur : et l'envoya prier qu'il luy pleust luy prester son mortier de pierre, pource qu'il avoit ce jour-là à disner avecques luy deux siens voisins, et qu'il vouloit faire de la saulce. Bellecouleur le luy envoya. Et quand l'heure

de disner fut venue, le Prestre espia que Bientevienne et Bellecouleur fussent à table, et ayant appellé son maistre clerc, luy dist : — « Pren ce mortier, et le rapporte à Bellecouleur, et dy-luy : Le » Curé dit que grand mercy, et que vous » luy renvoyez le manteau que le garçon » vous laissa pour souvenance. » Le maistre clerc s'en alla à la maison de Bellecouleur avec ce mortier, et la trouva à table avec son mary qui disnoyent; et là ayant mis le mortier à terre, feit l'ambassade du Prestre. Bellecouleur, voyant qu'on luy demandoit le manteau, voulut respondre : mais le mary, avecques un mauvais visage, dist : — « Comment, » prens-tu gage de nostre Curé? Je fay » bon veu à Dieu qu'il me prent envie » de te donner un grand horion : tire, » rendz-le luy tout à ceste heure, que la » teigne te puisse venir : et garde-toy » bien que de chose qu'il vueille jamais, » voire s'il vouloit nostre asne, qu'on ne » luy die de non. » Bellecouleur en grumelant se leva, et estant allée à son coffre, qui estoit au pied du lict, en aveignant le manteau, et le baillant au clerc dist : — « Tu diras ainsi au Prestre, de » ma part : Bellecouleur dit, qu'elle fait

» veu à Dieu que vous ne pilerez jamais
» plus saulce en son mortier, si bel hon-
» neur vous luy en faites à ceste heure. »
Le clerc s'en alla avecques le manteau, et fit l'ambassade au Prestre. A qui le Prestre dist en riant : — « Tu luy diras,
» quand tu la verras, que si elle ne me
» preste le mortier, je ne luy presteray
» le pillon : et l'un vaudra l'autre. » Le mary pensa que sa femme dist ces parolles, pource qu'il l'avoit tancée, et ne s'en soucia autrement. Mais Bellecouleur fut fort courroussée contre le Prestre et ne voulut parler à luy, jusques vers le temps de vendanges. Puis après, l'ayant menassé le Prestre de la faire aller en la gueulle du grand Lucifer, de paour qu'elle en eut, et avec des chastaignes et du moust, elle se raccointa avec luy ; et depuis feirent plusieursfois grande chère ensemble, et au lieu des trente solz qu'il luy avoit promis, il luy fit renforcer son cimbal, et y mettre une petite sonnette, et elle fut contente.





CALANDRIN,

Brun et Bulfamaque allèrent par la plaine de Mugnon, cherchans la pierre précieuse que lon nomme Éliotropie, et croyant Calandrin l'avoir trouvée, il s'en retourna à sa maison chargé de pierres; sa femme le voulut tancer et luy tout courroucé la batit : puis s'en alla faire tout le compte à ses compagnons, qui le sçavoient mieux que luy.

NOUVELLE III

Reprenant la sottise de ceux, qui ajoustent foy à toutes choses.





Finie la nouvelle de Pamphile, de laquelle les Dames avoient tant ris, qu'elles rient encores, la Royne enchargea à ma Dame Élise, qu'elle suivist de dire la sienne. Laquelle, riant encores, commença ainsi :

Je ne sçay (mes Dames) si je vous

pourray autant faire rire avec une mienne petite nouvelle non moins vraye que plaisante, comme a fait Pamphile avec la sienne : toutesfoys je m'en parforceray.

En nostre cité (laquelle a tousjours esté pleine de diverses manières de gens) il y eut n'aguères un peintre nommé Calandrin, homme simple et le plus nouveau qu'on sçauroit voir : lequel fréquentoit le plus du temps avec deux autres peintres, appellez l'un Brun, et l'autre Bulfamaque, hommes fort récréatifz, mais au demourant sages et avisez, lesquelz hantoient ledict Calandrin, par ce qu'ilz prenoient souventesfois plaisir de sa simplicité et de ses façons de faire. Il y avoit semblablement lors à Florence un jeune homme le plus plaisant, le plus cault, et le plus avenant en tout ce qu'il vouloit faire qu'on veit oncques, nommé Macé del Saggio, lequel ayant entendu quelque chose de la simplicité de Calandrin, délibéra d'en avoir son passetemps en luy faisant quelque mocquerie : ou pour luy faire accroire aucune chose de nouveau. Et l'ayant de fortune rencontré un jour en l'église sainct Jean, et le voyant

qu'il s'amusoit à regarder les peintures, et la taille du tabernacle qui est sur l'autel de ladicte église qu'on y avoit mis peu de temps auparavant, il pensa avoir trouvé le lieu tout propre, pour venir à chef de son entreprise. Et ayant déclaré à un sien compagnon ce qu'il avoit délibéré de faire, ilz s'en vindrent ensemblement là où Calandrin estoit tout seul; et faisans semblant de ne le voir point, commencèrent à deviser entre eux deux de la vertu de plusieurs pierres, desquelles Macé parloit aussi proprement comme s'il eust esté un fort grand lapidaire, ausquelz propos Calandrin presta l'oreille. Et un peu après s'estant levé debout, voyant que ce n'estoit conseil, s'assembla avec eux. Ce qui pleut grandement à Macé, lequel poursuyvant son propos fut enquis de Calandrin, en quel lieu se pouvoient trouver ces pierres si précieuses, et pleines de si grande vertu. Macé respondit, que la plus grand' part se trouvoit en Berlinsone, ville de Basque, en une contrée qui se nommoit Bengodi: en laquelle on lyoit les vignes de saucisses : et y avoit lon une oye pour de l'argent, et l'oyson parmy le marché. Et y estoit une montaigne toute de fromage

Parmesin gratté, sur laquelle demouroient des gens qui ne faisoyent autre chose que faire crousetz et ravyolles, qu'on cuysoit en bouillon de chappon : et puis on les jettoit de là en bas, et qui plus en prenoit, plus en avoit : et là auprès couroit un petit ruisseau de Malvoysie, la meilleure qui se vendist jamais, sans qu'il y eust dedans une seule goutte d'eau. — « Ho, » dist Calandrin, « c'est » un bon païs : mais dy-moy, que fait-on » de ces chappons que ceux-là cuysent ? » Respondit Macé : — « Les Basques les » mangent tous. » Lors Calandrin dist : — « Y as-tu jamais esté ? » A qui Macé respondit : — « Diz-tu ? Si je y fuz jamais ? » Ouy, je y ay esté autant une fois comme » mille. » Calandrin demanda alors : — « Combien y a-il de lieues d'icy ? » A qui Macé respondit : — « Il y en a plus » de millante. » Calandrin dist : — « Il » doit doncques estre plus loing que la » Brusse ? — Tu dys vray, » respondit Macé. Calandrin, voyant que Macé disoit ces parolles avec un visage arresté, et sans rire, il y ajousta telle foy qu'on peut ajouster à la vérité plus manifeste qu'on sçauroit dire ; et les tenant ainsi pour toutes vrayes, il luy dist : — « Il y a trop

» loing pour moy : mais s'il estoit plus
» près, je te vueil bien dire que je iroye
» une fois avecques toy : quand ce ne
» seroit que pour voir faire la culbute à
» ces crousetz, et en prendre une escuel-
» lée. Mais dy-moy (que Dieu te face
» joyeux), en ce païs que tu dis, ne se
» trouve-il pas de ces pierres qui ont
» tant de vertu ? » A qui Macé respondit :
— « Ouy : et si en trouve-on de deux
» sortes de très-grande vertu. Les unes
» sont des pierres de mouillère de Serti-
» gnane et de Montisce : par la vertu
» desquelles, quand on en a fait des
» meulles de moulin, on en fait la farine :
» au moyen dequoy on dit en ce païs-là
» que de Dieu viennent les graces, et de
» Montisce les meulles de moulin : mais
» il y a de ces pierres de mouillère en si
» grande quantité, qu'elles sont aussi peu
» prisées entre nous, comme sont entre
» eux les esmeraudes : desquelles il y a
» là de plus grandes montaignes que
» n'est le Mont-Morel, qui reluysent à
» minuyt : et dois sçavoir que qui feroit
» enchasser les meulles de moulin en
» anneaux, premier que de les percer,
» et qu'on les portast au Souldan, on en
» auroit ce qu'on voudroit. L'autre est

» une pierre précieuse, que nous autres
» lapidaires appellons Éliotropie, qui est
» de très-grande vertu : par ce que qui-
» conques la porte sur soy, jamais ce
» pendant qu'il la tient, on ne le voit en
» place du monde, s'il n'y est. » Alors
Calandrin dist : — « Ces pierres sont de
» grande vertu : mais où est-ce qu'on
» trouve ceste Éliotropie ? » A qui Macé
respondit, qu'on en souloit trouver en la
plaine de Mugnon. Calandrin demanda
de quelle grosseur est ceste pierre, et
quelle couleur a-elle ? — « Elle est »
(respondit Macé) « de plusieurs grosseurs,
» l'une plus, et l'autre moins : mais toutes
» sont presque de couleur noire. »

Calandrin, ayant bien retenu en soy-mesmes toutes ces choses, faisant semblant d'avoir autre affaire, se partit d'avec Macé, et délibéra en soy-mesmes de chercher s'il pourroit trouver ceste pierre: toutesfois il proposa de n'en faire rien, sans le faire sçavoir à Brun, et à Bulfamaque, qu'il aymoit grandement. Si se mit à les chercher à fin que sans plus y songer, ilz fussent les premiers à trouver ceste pierre, tellement qu'il consomma toute celle matinée à chercher ceux-cy. A la fin, estant desjà mydi passé, se

souvenant qu'ils besongnoient au monastère des Dames de Fayence, il laissa (encor qu'il fist fort grant chault) tout autre sien affaire, et quasi en courant les y alla trouver, et les ayant appellez, leur dist ainsi : « Mes amis, si vous me voulez croire, nous serons les plus riches » hommes de Florence : par ce que j'ai » sceu d'un homme digne d'estre creu » qu'en la plaine de Mugnon se trouve » une pierre, que qui la porte sur soy ne » peut estre apperceu de personne : par » ainsi je seroye d'avis que sans plus y » songer nous l'allissions chercher avant » que nulle autre personne y allast. Soyez » asseurez que nous la trouverons : car » je la congnoy, et quand nous l'aurons » trouvée, que diable avons-nous affaire » autre chose sinon la mettre en nostre » pochette, et nous en aller aux bancs » de ces banquiers qui sont tousjours » (comme vous sçavez) chargez de gros, » et de ducatz, et en prendre autant qu'il » nous plaira ? Personne ne nous verra, » et ainsi nous deviendrons incontinent » riches, sans avoir la peine de barboiller les murailles tout au long du jour, » comme fait le lymasson. » Brun et Bulfamaque, oyans cestuy-cy, commencè-

rent entre eux à rire, et regardans l'un l'autre, firent semblant de s'esmerveiller grandement et louèrent le conseil de Calandrin. Mais Bulfamaque demanda comment ceste pierre avoit nom. Or est-il que Calandrin (qui avoit gros entendement) avoit desjà oublié son nom : si respondit : — « Que avons-nous affaire du » nom, puis que nous sçavons sa vertu ? » Je seroye d'opinion que sans plus » attendre nous deussions l'aller cher- » cher. — Or bien, » (dist Brun) « com- » ment est-elle faite ? » Calandrin dist : — « Il en est de toutes sortes, mais toutes » sont quasi noires : parquoy il me sem- » ble que nous avons à amasser toutes » celles que nous verrons estre noires » tant que nous ayons trouvé celle-là, » et par ainsi ne perdons plus temps. » A qui Brun dist : — « Attens » et s'estant tourné vers Bulfamaque, il luy dist : — « Il » m'est avis que Calandrin dist très-bien : » mais il ne me semble pas que ceste » heure soit propre pour cela. Parce que » le soleil est hault, et frappe dedans ceste » plaine de Mugnon, de sorte qu'il a » seiché toutes les pierres : parquoy telles » semblent à ceste heure blanches, qui » au matin avant que le soleil ait donné

» dessus, ressemblent noires; et avec ce
» il y a plusieurs gens aujourd'huy, qui
» est jour ouvrier, qui sont par ladicte
» plaine, lesquelz, quand ilz nous ver-
» roient, pourroient deviner ce que nous
» y irions faire, et paraventure le fe-
» roient comme nous, et pourroit ave-
» nir qu'elle leur tomberoit entre les
» mains, et si ainsi estoit, nous aurions
» perdu le trot pour l'amble. Parquoy
» je suis d'opinion, si vous le trouvez
» bon, que cecy soit une entreprinse
» pour estre exécutée à un matin, qu'on
» congnoistra mieux les noires d'avec
» les blanches, et que ce soit un jour de
» feste, qu'il n'y aura personne qui nous
» voye. »

Bulfamaque loua le conseil de Brun, et Calandrin s'y accorda, et conclurent que le dimanche ensuyvant tous trois s'en iroient bien matin chercher ceste pierre ; mais Calandrin les pria sur tout qu'ilz ne le dissent à personne du monde: car on le luy avoit dit en grand secret ; et ayant parlé de cecy, il leur va compter ce qu'il avoit ouy dire de ce païs de Bengodi, affermant avec grans sermens, qu'il estoit tout fin vray. Quand Calandrin fut party d'avec eux, ilz conclurent

ensemble ce qu'ilz vouloient faire sur ceste matière, et luy attendit le dimanche matin avec grande affection ; et quand il fut venu, il se leva à la pointe du jour, et ayant appellé ses compagnons, sortiz qu'ilz furent par la porte de sainct Gal et descenduz en la plaine de Mugnon, ilz commencèrent à chercher çà et là ceste pierre. Calandrin alloit devant comme celuy qui plus désiroit la trouver, et saultant ores icy, et tantost là, il se jettoit par tout où il voyoit des pierres qui fussent noires, et icelles amassant les mettoit en son sein. Ses compagnons alloient après, qui en amassoient maintenant une, et tantost une autre : mais Calandrin n'eust guères fait de chemin qu'il en eut emply tout son sein, parquoy il print les deux quartiers de devant de son saye, qui estoit fait à plain fond; et ayant bien attaché les deux boutz d'iceux à sa ceincture, il n'arresta guères après qu'il ne les eust empliz ; et après cela, il print semblablement son manteau, qu'il emplit pareillement de pierres.

Parquoy voyans Bulfamaque et Brun que Calandrin estoit bien chargé, et que l'heure du disner s'approchoit, Brun

demanda (suyvant la délibération qu'ilz avoient faite) à Bulfamaque: « Où est » Calandrin? » Bulfamaque, qui le voyoit auprès de soy, se tournant à l'environ et regardant çà et là, respondit: — « Je ne » sçay: mais si estoit-il naguères icy » devant nous. — Que appelles-tu na- » guères? » (dist Brun) « je pense estre » certain qu'il est maintenant au logis à » disner, et qu'il nous a laissez icy en » ceste belle resverie, d'aller cherchant » les pierres noires par ceste plaine de » Mugnon. — Mon Dieu! qu'il a bien » fait » (dist lors Bulfamaque) « de s'estre » ainsi moqué de nous, et nous avoir » laissez icy, puis que nous avons esté » si sotz de le croire; je te prie, dy-moy » qui seroit celuy qui eust esté si fol de » croire qu'en la plaine de Mugnon on » eust deu trouver une pierre de si » grande vertu? autre que nous le croy- » roit-il jamais? » Calandrin, oyant ces parolles, s'en alla incontinent penser que ceste pierre luy estoit venue entre ses mains, et que par la vertu d'icelle ceux-là qui estoient près de luy ne le pouvoient appercevoir. Estant doncques plus que joyeux d'une telle aventure, délibéra sans leur sonner mot de s'en retour-

ner au logis, et leur ayant tourné les tallons, commença à s'en venir. Ce que voyant Bulfamaque, il dit à Brun : — « Et » nous, que ferons-nous ? Que ne nous en » allons-nous ? » A qui Brun respondit : — « Allons-nous-en : mais je fay bon veu » à Dieu que Calandrin ne m'en baillera » plus de telles, et si j'estoye près de luy » comme j'ay esté toute ceste matinée, je » luy donneroye tel coup de ce caillou » par les tallons qu'il se souviendroit » paraventure un moys de ceste trom- » perie. »

Ce fut tout un à Calandrin de leur ouïr dire les parolles qu'ilz disoient, et de les voir venir après soy, et de sentir qu'ilz luy donnoient d'un caillou aux tallons : toutesfois, sentant le mal qu'on luy avoit fait, il haussa le pied et commença à souffler ; ce néantmoins il se teut et gaigna chemin. Bulfamaque, ayant pris en sa main un des caillouz qu'il avoit pareillement amassé, dist à Brun : — « Voy-tu ce caillou ? » Et en le jettant au travers des reins de Calandrin, dist : — « Pleust à Dieu que Calan- » drin en eust maintenant ce coup parmy » les reins, » et luy en donna un grand coup, et en peu de temps le menèrent

lapidant en ceste façon par ceste plaine de Mugnon jusques à la porte sainct Gal; et là ilz jettèrent à terre les pierres qu'ilz avoient amassées et demeurèrent quelque peu avec les gardes de la porte, lesquelz, informez du cas, faisans semblant de ne voir point Calandrin, le laissèrent aller avec les plus grandes rizées du monde. Et Calandrin, sans s'arrester, s'en alla à sa maison qui estoit prochaine du coing des moulins, et tellement fut la fortune favorable à la moquerie, que ce pendant que Calandrin vint au long de la rivière, et puis par la ville, personne ne luy dist jamais mot : aussi n'en rencontra-il guères, par ce que un chacun quasi dinoit.

Calandrin s'en entra en cest équipage ainsi chargé en sa maison, et par malle fortune sa femme, qui se nommoit Tesse, bien honneste femme, se trouva au haut de la montée, laquelle, un peu courroucée de sa longue demeure, le voyant venir commença en grumelant à dire : « Je croy » que le diable ne te fera jamais venir, » tout le monde a tousjours disné quand » tu viens pour disner. » Ce que oyant Calandrin, et voyant qu'il n'estoit point invisible, plein de courroux et de marris-

son, commença à dire: — « Ho, meschante » femme, estois-tu là? tu m'as destruit, » mais par la foy de mon corps, je t'en » payeray bien. » Et lors il monta en une sienne petite salette, où quand il eut deschargé toutes les pierres qu'il avoit apportées, courant en furie vers sa femme, et l'ayant prise par les cheveux, il la jetta à ses piedz, et là luy donna tant de coups de pied et de poing, comme il peut mener bras et jambes, sans luy laisser poil en teste, ne os sur le doz qui ne fust froissé, ne servant de rien à la pauvre femme de luy requérir pardon.

Bulfamaque et Brun, après qu'ilz eurent ryz quelque espace de temps, avec ceux qui gardoient la porte, commencèrent à suyvre Calandrin de loing, et à beau petit pas; et quand ilz furent arrivez à l'huys de son logis, ilz ouïrent les coups qu'il donnoit à sa femme, et faisantz semblant de arriver tout à l'heure, l'appelèrent. Calandrin, estant tout en eau de sueur enflambé, et las de force de battre, vint à la fenestre, et les pria de vouloir monter là-hault vers luy. Eux, faignans d'estre aucunement courroucez, montèrent en hault, et virent la salle

pleine de pierres, et à un des coings, sa femme toute deschevelée, dessirée, inde, et blessée au visage, qui plouroit désespérément ; et d'autre part virent Calandrin desseinct et recreu, qui estoit assis comme un homme las. Auquel, après l'avoir un peu regardé, ilz dirent : — « Qu'est cecy, Calandrin ? veux-tu bastir, » que nous voyons icy tant de pierres ? » Et après cecy ilz demandèrent : — « Et ta » femme, qu'est-ce qu'elle a ? il semble » que tu l'ayes battue, quelles follies » sont cecy ? » Calandrin, tout lassé du travail d'avoir porté si grand faiz de pierres, et de la rage et colère dont il avoit battu sa femme, et encor' du deuil de la bonne fortune qu'il luy sembloit avoir perdue, ne pouvoit reprendre ses espritz, pour respondre une parolle entière : parquoy demourant trop à parler, Bulfamaque recommença et dist : — « Calandrin, si tu estois courroucé d'ailleurs, tu ne te devois mocquer ainsi » de nous comme tu as faict, en nous » laissant comme deux sotz en la plaine » de Mugnon, où tu nous avois mené » pour chercher avecques toy la pierre » précieuse, et t'en estre venu sans nous » dire à Dieu, ne au diable, ce que nous

» avons pris fort à mal: mais asseure-
» toy que ceste-cy sera la dernière que
» tu nous feras jamais. » A ces parolles
respondit Calandrin en s'efforçant : —
« Mes amys, ne vous courroucez point :
» le cas va bien autrement que vous ne
» pensez. Moy, pauvre malheureux, j'a-
» voye trouvé la pierre que vous dictes,
» et oyez-moy si je ne vous diray pas la
» vérité : quand vous me demandiez la
» première fois l'un à l'autre, j'estoye
» tout auprès de vous à moins de dix
» brassées loing, et voyant que vous
» vous en veniez, et que vous ne me
» voyez point, je suis passé devant vous. »
Et commençant le compte d'un bout
à l'autre, leur récita tout ce qu'ilz
avoient faict et dit, et leur monstra
comment les coups de pierre luy avoient
accoustré les espaules et les tallons, et
après, continuant son propos, leur dist :
— « Et si vous vueil bien dire qu'en en-
» trant par la porte (où vous sçavez com-
» bien sont fascheux et ennuyeux ces
» gardes de vouloir tout voir), et outre
» ce ayant trouvé par les rues plusieurs
» miens compères et amys qui ont tous-
» jours de coustume de me arraisonner
» et de me convier à boire, il n'en y a

» pas eu un qui m'ayt dit parolle ne
» demye, comme ceux qui ne me véoyent
» point. A la fin quand j'ay esté arrivé
» céans, ce diable de femme maudicte
» m'est venue au devant, et de malle
» fortune m'a veu : par ce que, comme
» vous sçavez, les femmes font perdre la
» vertu à toutes choses : au moyen de-
» quoy moy qui me pouvoye dire le
» plus heureux homme de Florence, suis
» demouré le plus malheureux, et pour
» ceste cause je l'ay tant batue comme
» j'ay peu mouvoir bras et jambes, et
» ne sçay qui me tient que je ne luy sye
» les veines. Que maudicte soit l'heure
» que je la vey premièrement, et qu'elle
» entra jamais céans! » Et se reschauffant
en sa colère, il vouloit la retourner
battre.

Bulfamaque et Brun voyans tout cecy, firent semblant de s'esmerveiller fort, et souventesfois affermoient ce que Calandrin disoit, et avoient si grande faim de rire qu'ilz crevoient quasi. Mais le voyant lever en furie pour battre une autresfois sa femme, se mirent au devant, et luy dirent que sa femme n'avoit aucune coulpe de toutes ces chosescy : mais bien luy qui sçavoit que les

femmes faisoient perdre la vertu aux choses, et n'avoit point dit qu'elle se gardast de se monstrer ce jour-là devant luy : lequel avis nostre Seigneur luy avoit osté, ou par ce que l'aventure ne devoit point estre sienne, ou pource qu'il délibéroit en son entendement de tromper ses compagnons, ausquelz quand il s'apperceut de l'avoir trouvée, il le devoit révéler. Et après plusieurs parolles réconcilièrent sa femme, non sans grande peine, avec luy, et le laissèrent mélancolicque en sa maison pleine de pierres.

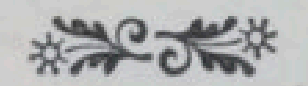


LE PRÉVOST

de l'église de Fiesole estant amoureux d'une femme vefve qui ne l'aymoit point, croyant coucher avec elle, coucha avec une sienne chambrière : où les frères de la Dame le firent venir trouver par son évesque.

NOUVELLE IV

Pour monstrer qu'amour faict radoter les vieillars, tant qu'ils en reçoivent déshonneur et punition.





A Dame Élise estoit venue à fin de sa nouvelle, et non sans grand plaisir de toute la compagnie, quand la Royne, s'estant tournée vers ma Dame Émilie, luy fist signe qu'elle comptast la sienne après ma Dame Élise : laquelle commença incontinent ainsi :

Vertueuses Dames, il me souvient bien

qu'on a assez monstré par plusieurs nouvelles qui ont esté récitées, combien les prestres, et les religieux, et encor' tout autre portant couronne, sont soliciteurs de noz volontez. Mais pource qu'on n'en sçauroit tant dire qu'il n'en y ait encores plus, je délibère outre les dessudictz vous en dire une d'un prévost d'église, qui vouloit (maugré tout le monde) que une gentilfemme l'aymast, voulust-elle ou non, laquelle (comme fort sage qu'elle estoit) le traicta comme il luy appartenoit.

Comme chacune de vous sçait, la cité de Fiesole, dont nous pouvons voir d'icy la montagne, a esté, par le passé, une cité très-ancienne et grande, combien qu'elle soit aujourd'huy toute ruynée ; ne pour cela il n'a jamais esté qu'il n'y ait eu un évesque, et encores y en a-il un. En icelle y eut aussi jadis, auprès de la grande église, une gentilfemme vefve nommée ma Dame Picarde, qui y avoit son héritage avec une petite maison, où elle se tenoit la pluspart du temps (par ce qu'elle n'estoit pas des plus aysées femmes du monde), avecques deux siens frères fort honnestes et gra-

cieux jeunes hommes. Et avint que allant ordinairement ceste Dame (qui estoit encor assez jeune, belle, et plaisante) à la grande église, le prévost d'icelle en devint si fort amoureux, qu'il ne voyoit rien ne çà ne là qui luy pleust qu'elle, dont après quelque temps, il fut si hardy qu'il luy compta luy-mesmes son intention, la priant qu'elle se voulust contenter de son amytié, et de l'aymer comme il l'aymoit. Vray est qu'il estoit desjà vieil d'aage : mais bien jeune de sens, audacieux et hautain, et présumoit de soy toutes choses : sans ce que ses façons de faire estoient pleines de mauvaise grace, et luy tant facheux et desplaisant qu'il n'y avoit personne qui lui portast bien-vueillance. Et s'il y avoit quelque femme qui luy en portast peu, ceste-cy estoit celle qui non-seulement ne luy en portoit point, mais encores le hayssoit plus que le mal de teste. Parquoy comme sage elle luy respondit : — « Monsieur, si vous m'aimez, cela ne » me doit desplaire, et pour celle mesme » raison, je vous dois aymer, et vous » aymeray volontiers : mais il ne doit » tomber aucune chose déshonneste en» tre vostre amytié et la mienne : vous

» estes mon père spirituel et estes prestre, » et avec ce, vous approchez beaucoup » de la vieillesse, qui sont toutes choses » qui vous doivent rendre continent et » chaste, et d'autre part je ne suis plus » enfant, à qui ces amourachemens siéent » désormais guères bien, et oultre je suis » vefve, et vous sçavez combien l'hon- » nesteté est requise aux vefves : parquoy » ayez-moy pour excusée : car en la ma- » nière que vous me requérez, je ne » vous aymeray jamais, ny ne vueil pa- » reillement que vous m'aymez. »

Le prévost, n'en pouvant tirer autre chose pour celle fois, ne fut pas estonné, ou vaincu du premier coup, ains usant de son importunité malséante, la solicita plusieurs fois par lettres, et par ambassades, et encore luy-mesmes (quand il la voyoit venir à l'église) l'en prioit : parquoy estant avis à la Dame que ceste poursuite estoit trop facheuse et ennuyeuse, elle pensa de s'en vouloir despestrer, comme il le méritoit, puis que autrement elle ne pouvoit faire : mais elle ne voulut faire aucune chose en cecy, sans le déclairer premièrement à ses frères, et leur ayant dit ce que monsieur le prévost pourchassoit, et encores

ce qu'elle délibéroit de faire (desquelz elle en obtint congé), s'en alla peu de jours après à l'église comme elle avoit de coustume, où aussi tost que monsieur le prévost la veit il s'en vint vers elle : avec laquelle, suyvant sa façon de faire, il entra à propos par une alliance de parentage. Elle, le voyant venir, luy fit bon visage, et après qu'ilz se furent tirez à part, le prévost luy dist plusieurs propos comme il avoit accoustumé. Et elle, ayant jetté un grand souspir, luy dist : — « Monsieur, j'ay plusieursfois ouy dire » qu'il n'y a chasteau si fort soit-il, qui » ne soit pris une fois s'il est tous les » jours assailly, ce que je voy très-bien » estre avenu en moy : car vous m'avez » tant poursuivie, encor' avec douces » parolles, maintenant avec une gentil» lesse, et tantost avec une autre, que » vous m'avez fait rompre ma délibéra» tion, et suis contente, puis que je vous » plais, d'estre toute vostre. » Le prévost, tout joyeux de cecy, respondit : — « Ma » Dame, je vous mercie, et à dire le » vray je me suis fort esmerveillé, comme » vous avez si longuement tenu bon, » considérant qu'il ne m'avint jamais » ainsi d'aucune autre. Et j'ay dit quel-

» que fois que si les femmes estoient
» d'argent, elles ne vaudroient pas un
» denier, parce qu'il ne s'en trouveroit
» pas une qui fust de bon aloy pour
» endurer l'essay : mais laissons cecy
» pour le présent, et regardons seule-
» ment, quand, et où, nous pourrons
» nous trouver ensemble. » A qui la
Dame respondist : — « Mon doux sei-
» gneur, le temps pouroit bien estre à
» l'heure qui plus vous plairoit : par ce
» que je n'ay point de mary à qui il me
» faille rendre compte du coucher, mais
» je ne puis penser le lieu. » Dist lors
le prévost : — « Comment non ? En vostre
» maison. » La Dame respondist : — « Vous
» sçavez, monsieur, que j'ay deux jeunes
» frères qui y viennent jour et nuict
» avec leurs compagnons, et ma maison
» n'est guères grande : parquoy il ne se-
» roit possible d'y estre si ce n'estoit
» qu'on y voulust demourer comme muet
» sans sonner mot ne faire bruit, et en-
» cores à l'obscur comme les aveugles,
» et qui le voudroit faire ainsi, cela se
» pourroit aysément conduire, parce
» qu'ilz n'ont accoustumé de venir en
» ma chambre. Vray est que la leur est
» si près de la mienne qu'on n'y sçau-

» roit dire parolle si basse qu'elle ne se » puisse aisément ouïr. » Le prévost dist alors : — « Ma Dame, à cecy ne tienne » pour une nuict ou pour deux, jusques » à ce que je pense où nous pourrons » estre une autresfois plus à l'aise. » La Dame dist : — « Monsieur, cecy gist seu- » lement en vous : mais d'une chose vous » vueil-je prier, que ce faict demeure si » secret qu'on n'en oye jamais parler. » Le prévost dist lors : — « Ma Dame, ne » doutez point de cela : mais seulement » faites, s'il est possible, que nous cou- » chions ce soir ensemble. » La Dame dist : — « Il me plaist bien. » Et luy ayant faict entendre comment, et quand il y devroit aller, se partit d'avec luy, et s'en retourna à la maison.

Or ceste Dame avoit une sienne chambrière qui n'estoit pas des plus jeunes qu'on face, mais en récompense elle avoit le plus laid visage, et plus contrefaict qu'on vit jamais : car elle avoit le nez fort escaché, la bouche torse, les lèvres grosses, et les dentz mal composées, grandes, et noires, et estoit un peu lousche, ne jamais n'estoit sans avoir mal aux yeux, avec une couleur jaune et verte, qu'il sembloit qu'elle eust passé

l'esté, non à Fiesole, mais à Senegaille; et outre tout cecy estoit deshanchée, et un peu boyteuse du costé droit, et avoit nom Chutte : mais pource qu'elle estoit camuse comme un chien terrier, chacun l'appelloit Chuttasse. Et combien qu'elle fust contrefaicte de sa personne, elle ne laissoit pour cela d'estre assez malicieuse : laquelle la Dame fit venir à soy, et luy dist : « Chuttasse, si tu me vueil faire un » service ceste nuict, je te donneray une » belle chemise toute neufve. » Quand Chuttasse ouyt parler d'une chemise, elle dist : — « Ma Dame, se il vous plaist me » donner une chemise, je me jetteray à » un besoing dans le feu, si plus vous » ne voulez. — Or bien, » dist la Dame, « je vueil que tu couches ceste nuict » avec un homme dedans mon lict, et » que tu luy faces grand chère : mais » garde-toy bien de sonner mot, de peur » que tu soyes ouye de mes frères, qui » couchent (comme tu sçais) près de toy, » et puis je te donneray la chemise. — » Voire, » dist Chutte, « je suis contente » de coucher avec six, s'il en est besoing, » non pas avec un seulement. »

Quand doncques la nuict fut venue, monsieur le prévost vint (comme

il avoit conclu) pendant que les deux frères estoient en leur chambre, où ilz se faisoient (comme la Dame leur avoit dit) bien ouyr. Parquoy entrant tout coyement, et sans chandelle, en la chambre de la Dame, il se mit comme elle luy avoit enseigné, dedans le lict, et de l'autre part Chutte, bien recordée par sa maistresse de ce qu'elle devoit faire; et luy, croyant avoir la Dame auprès de soy, print entre ses bras Chutte, et la commença à baiser sans sonner mot, et elle luy : puis à prendre son passetemps avec elle, entrant en possession des biens si longuement désirez. Quand la Dame eut faict cecy, elle dist à ses frères qu'ilz fissent le demourant de ce qui avoit esté délibéré. Lesquelz, sortiz tout bellement de la chambre, s'en allèrent vers la place, et leur fut la fortune plus favorable en ce qu'ilz vouloient faire, que eux-mesmes ne demandoient, par ce que faisant lors grant chaut, l'évesque vouloit envoyer querir ces deux jeunes hommes, pour s'en aller jusques en leur maison passer temps, et prendre son vin : mais ainsi qu'il les vit venir, il leur dist incontinent ce qu'il avoit délibéré de faire, et se mit en chemin avec eux. Et estant

entré en une leur petite basse court, là où on avoit allumé plusieurs chandelles, il beut de bon vin qu'ilz luy donnèrent avec grand contentement, et quand il eut beu, les deux frères luy dirent : « Monsieur, puis qu'il vous a pleu nous » faire tant de grace que d'estre venu » visiter ceste pauvre maison, pour venir » à laquelle nous vous allions inviter, » nous vous supplions de vouloir voir » une petite chose que nous vous vou- » lons monstrer. » L'évesque respondit que voulentiers. Parquoy prenant l'un des frères un flambeau en la main et se mettant devant, et l'évesque le suyvant avec tous les autres, il alla droit à la chambre où monsieur le prévost estoit couché avec Chutte, lequel, pour arriver bien tost au logis, s'estoit hasté de chevaucher, et avoit, avant que ceux-cy y arrivassent, chevauché desjà plus de trois lieues. Parquoy estant un peu lassé, il se reposoit, ayant (nonobstant le chaut) Chutte entre ses bras. Entrez doncques qu'ilz furent, allant le jeune homme le premier avec la clarté en la main, et l'évesque après, et puis tous les autres, on monstra à l'évesque, monsieur son prévost et Chutte entre ses bras. Lequel

s'esveillant en ces entrefaictes, et voyant la clarté, et tout ce peuple autour de luy, il mit incontinent de honte et crainte qu'il eut, la teste dedans le lict. A qui l'évesque dist de grandes injures, et luy fit tirer la teste dehors, et voir avec qui il avoit couché. Lors ce pauvre prévost, congnoissant la tromperie de la Dame, devint tant pour cela que pour le blasme qu'il luy sembloit recevoir, le plus dolent homme qui fut oncques, et s'estant revestu par commandement de l'évesque, il fut envoyé soubz bonne garde à la maison pour souffrir grande pénitence du péché qu'il avoit commis.

L'évesque voulut sçavoir après, comment cecy estoit avenu, qu'il fust venu coucher avec Chutte. A qui les deux frères comptèrent toute l'histoire. Ce que oyant l'évesque, il loua grandement la Dame, et les deux frères aussi, lesquelz, sans se vouloir souiller les mains du sang des prestres, l'avoient traicté comme il luy appartenoit. L'évesque luy fit plorer ce péché quarante jours: mais amour et desdaing le firent plorer plus de quarante-neuf, outre ce qu'il fut long temps après sans pouvoir sortir de sa maison, ne aller par la rue, qu'il ne

fust monstré au doigt par les enfans qui disoient : Voyez cestuy-là qui coucha avec Chutte. Ce qui luy fachoit tant, qu'il en fut quasi pour devenir fol. Et en telle sorte l'honneste Dame se deschargea et deffit de l'ennuy et facherie de monsieur le prévost, et Chutte gaigna la chemise, et la bonne nuict.





TROIS BONS COMPAGNONS

avallèrent les brayes à un juge Marquisan à Florence, ce pendant qu'il tenoit la court en son siège.

NOUVELLE V

Admonestant qu'au maniement des affaires publics doyvent estre establis personnages honnestes et propres en toutes choses.



A Dame Émilie avoit mis fin à sa nouvelle, ayant esté la Dame vefve fort louée de tous, quand la Royne, regardant Philostrate, dist : « C'est à toy maintenant à dire. » Au moyen dequoy, il respondit incontinent, qu'il en estoit tout prest, et commença :

Gracieuses Dames, le jeune homme que ma Dame Élise a n'aguères nommé,

c'est à sçavoir Macé del Saggio, me fera laisser une nouvelle que je vouloye dire, pour en compter une de luy, et d'aucuns siens compagnons : laquelle, encor qu'elle soit aucunement déshonneste, par ce qu'on usera (en la disant) des vocables que vous avez honte de nommer, néantmoins, elle est tant pleine de risée que je la vous diray.

Vous pouvez avoir ouy dire comment souventesfois viennent à Florence des Potestatz de la marque d'Ancone, lesquelz sont gens de pauvre cueur, et de vie tant escharce et misérable que tout leur faict n'est qu'une vraye pouillerie. Et au moyen de ceste leur naturelle misère et avarice, ilz meinent avec eux des juges et des notaires qui ressemblent plus tost gens tirez de la charrue, ou sortiz d'une savaterie, que des escolles de loix. Or y estant venu un jour quelqu'un d'eux pour potestat, entre les autres juges qu'il amena avec soy, il en y avoit un qui se faisoit nommer messire Nicolle de S. Lepide : lequel ressembloit plus tost un mignan à le voir, qu'autre chose. Et fut député cestuy-cy, entre les autres, à ouïr les causes criminelles ; et

comme il avient le plus souvent, qu'encores que les citoyens n'ayent que faire au Palais, si est-ce qu'ilz y vont quelquefois, avint que Macé del Saggio, cherchant une matinée un sien amy, y alla, et luy estant venu à propos de regarder là où ce Messire Nicolle estoit assis, qui luy sembla estre quelque bel oyseau, il vint à le considérer depuis les piedz jusques à la teste. Et combien qu'il luy vist un chappeau de menu-vert tout enfumé en la teste, et un escritoire à sa ceinture, avec le saye plus long que la robbe, et plusieurs autres choses estranges, et hors de ce que doit porter un honneste et civil homme, il en vit encores entre elles une des plus notables à son jugement que pièce des autres: assavoir des brayes, le fond desquelles il voyoit tomber jusques à my jambe, estant ce Juge assis, qui avoit ses habillements, par escharseté de drap, si estroitz et affamez, qu'ilz estoient tous ouverts par devant. Parquoy sans s'amuser trop à les regarder, et laissant ce qu'il alloit cherchant, il commença à faire nouvelle queste, et alla trouver deux de ses compaignons, desquelz l'un avoit nom Ribi, et l'autre Mathias, tous

hommes non moins récréatifz que luy; et leur dist : « Si vous me voulez faire » plaisir, je vous prie, venez vous en » jusques au Palais avec moy : car je » vous vueil monstrer le plus nouveau » sot que vous vistes jamais. » Et s'en estant allé avec eux au Palais, il leur monstra ce beau Juge et ses brayes, dont ilz commencèrent de loing à en rire, et s'estantz approchez plus près des bancs, sur lesquelz Monsieur le Juge estoit assis, ilz virent qu'on pouvoit aller facilement par dessouz, et outre ce, que l'ays sur lequel il tenoit ses piedz estoit tout rompu, tellement qu'on y pouvoit mettre la main et le bras tout à l'aise.

Lors Macé dist à ses compagnons : — « Je vueil que nous luy avallions ses » brayes du tout : car il se peut trop fa- » cilement faire. » Parquoy ayant chacun de ses compagnons desjà veu le moyen de le pouvoir faire, et conclu ce que chacun devoit faire, ilz y retournèrent la matinée ensuyvant. Et trouvans l'auditoire fort plein de gens, Mathias entra souz le banc, que personne ne l'aperceut, et s'en alla droit souz le lieu où le Juge tenoit ses piedz ; puis s'ap-

prochant Macé de l'un des costez du Juge, il le prit par le devant de sa robbe, et Ribi estant de l'autre costé en feit autant. Et lors Macé commença à dire : « Monsieur, Monsieur, je vous supplie » pour Dieu que avant que ce larron- » neau qui est près de vous, s'en voyse » ailleurs, vous me faciez rendre une » paire de houseaux qu'il m'a desrobez, » et toutes fois il le nye : combien » que je vy, il n'y a pas encores quinze » jours, qu'il les faisoit semeler. » Ribi de l'autre part crioyt : — « Monsieur, » ne le croyez point : c'est un affetté : » et pource qu'il sçait que je suis venu » icy pour me plaindre d'une malle qu'il » m'a desrobée, il est maintenant venu » et parle des houseaux que j'avoye » pieçà au logis : et s'il ne vous plaist » me croire, je vous en puis bailler à » tesmoings Trecca qui est auprès de » moy, et la grasse tripière, et un autre » qui va amassant ce qu'on baille à » nostre Dame de Versaye : qui les vit » quand il revenoit des champs. » Macé d'autre costé ne laissoit parler Ribi : ains cryoit tant qu'il pouvoit, et Ribi pareillement. Et ce pendant que le Juge demouroit debout et près d'eux pour

mieux les entendre, Mathias (quand il veit son poinct) meit la main par où l'ays estoit rompu et prit le fond des brayes du Juge, qu'il tira si fort, qu'elles vindrent incontinent embas : par ce que le Juge estoit maigre et escroppionné. Lequel sentant cecy et ne sachant que c'estoit, voulut tirer ses habillemens devant, et se couvrir et asseoir : mais le tenans Macé tousjours d'un costé, et Ribi de l'autre, et cryans fort : — « Monsieur, vous avez tort que » vous ne me faictes justice : pourquoy » est-ce que vous ne me voulez ouyr ? » pourquoy vous en voulez aller ailleurs ? » Monsieur, l'on ne donne jamais libelle » en ceste ville d'une si petite matière » comme ceste-cy », ilz le tindrent par la robbe si longuement en parolles, que tous ceux qu'estoient à l'auditoire s'apperceurent qu'on luy avoit avallé ses brayes. Lesquelles Mathias (après les avoir tenues quelque peu) laissa là sur les talons du Juge, et s'en sortit hors et s'en alla sans que personne le vist. Ribi, pensant avoir faict assez, dict : — « Je » fay veu à Dieu que je m'ayderay du » Sindicat » ; et Macé de l'autre costé ayant abandonné la robbe dist : — « Non

» feray pas moy : mais je retourneray » icy tant de fois que je ne vous trou- » veray si empesché, comme il m'a sem- » blé que vous avez esté ce matin », et s'en allèrent l'un çà, et l'autre là, le plustost qu'ilz peurent.

Monsieur le Juge, remontant ses brayes en la présence d'un chacun, comme s'il sortoit du lict, s'apperceut alors du faict : et demanda qu'estoient devenuz ceux qu'avoient eu question des houseaux, et de la malle : mais ne se pouvantz retrouver, il commença à jurer par les tripes de bieu qu'il faloit congnoistre et sçavoir si on avoit acoustumé à Florence, de tirer les brayes aux juges quand ilz estoient assis au siège de justice. De l'autre part le sachant le Potestat, il en fit une grande cryerie. Puis après, luy ayant esté remonstré par ses amys, que cecy ne luy avoit esté faict, sinon pour monstrer que les Florentins congnoissoient très-bien que au lieu d'avoir mené des juges honnestes gens, il avoit amené des sotz pour en avoir meilleur marché, il se teut pour son mieux : et plus avant n'alla la chose pour celle fois.



BRUN ET BULFAMAQUE

desrobèrent un pourceau à Calandrin, et pour le retrouver feirent une espreuve avec de la Malvoysie et des pilules de gingembre : au lieu desquelles ilz en donnèrent deux audit Calandrin l'une après l'autre de crotte de chien, confittes en aloës : et luy feirent acroire qu'il s'estoit desrobé soymesmes : et de peur qu'ilz le dissent à sa femme, ilz le luy feirent encore achepter.

NOUVELLE VI

Démonstrant la simplicité de quelques sots.





La nouvelle de Philostrate ne fut si tost achevée qu'après qu'on en eut bien ry, la Royne ne commandast à ma Dame Philomène qu'elle suyvist à dire la sienne : laquelle commença ainsi :

Gracieuses Dames, tout ainsi que Phi-

lostrate, pour avoir ouy ramentevoir le nom de Macé, a voulu dire la nouvelle que vous avez ouye, ne plus ne moins me souvenant de Calandrin et de ses compagnons, j'ay affection de vous en compter une d'eux-mesmes, laquelle vous plaira comme je pense.

Il n'est besoing que je vous face congnoistre quelz gens furent Calandrin, Brun, Bulfamaque : par ce que vous l'avez assez entendu cy-devant. Parquoy, pour commencer mon propos, je vous dy que Calandrin avoit une petite maison aux champs, non guères loing de Florence, qu'il avoit eue en mariage de sa femme, de laquelle entre les autres choses qu'il en recueilloit, c'estoit un pourceau tous les ans : et avoit de coustume de s'en aller luy et sa femme environ le moys de Décembre au village, et faire tuer ce pourceau, et là le faire saller. Or avint une fois entre les autres, qu'estant sa femme un peu malade, Calandrin alla tout seul pour faire tuer ce pourceau : ce que ayans entendu Brun et Bulfamaque, et sachans que sa femme n'y alloit point, ilz s'en allèrent pour passer un peu le temps, vers un Prestre

fort leur amy et voysin aux champs de Calandrin, qu'avoit tué ce pourceau la matinée du jour que ceux-cy arrivèrent. Parquoy les voyant Calandrin avecques le Prestre, il leur dist : « Vous soyez les » bien venuz : je vueil que vous voyez » quel mesnager je suis » ; et les ayant menez en la maison, leur monstra ce pourceau. Ceux-cy veirent qu'il estoit très-beau, et sceurent de Calandrin qu'il le vouloit saller pour son mesnage. A qui Brun dist : — « Mon Dieu, que tu es » lourdault! Vends-le, et faisons bonne » chère de l'argent : puis dy à ta femme » qu'il t'a esté desrobé. — Il le ne faut pas » ainsi faire, » dist Calandrin, « car elle » ne le croyroit pas et si me chasseroit » hors de la maison : et pource ne vous » en tourmentez point ; car je ne le fe- » roye jamais. » Et combien qu'ilz le preschassent longuement, toutesfois tout cela n'y servit de rien : bien les invita-il à souper, mais ce fut assez froidement : tellement qu'ilz n'y voulurent point souper. Et partans d'avec luy, Brun dist à Bulfamaque : « Luy voulons-nous des- » rober ceste nuict son pourceau? » A qui Bulfamaque respondit : — « Com- » ment le pourrons-nous faire? » Dist

alors Brun : — « J'ay bien desjà veu le » moyen, s'il ne l'oste de là où je l'ay » veu, à ceste heure. — Je te prie, » dist Bulfamaque, « faisons-le doncques, pour- » quoy ne le ferons-nous? et puis nous » en ferons grand chère avec le Chapel- » lain. » Le Prestre respondit qu'il en estoit très-content. Lors Brun dist : — « Il convient user en cecy d'un peu de » finesse. Tu sçais, Bulfamaque, comment » Calandrin est avare, et comme il boit » volontiers quand c'est aux despens » d'autruy : allons à luy et le menons à » la taverne : et là faut que le Prestre » face semblant de payer tout l'escot » pour son honneur, et qu'il ne luy laisse » payer aucune chose; il s'accoustrera » de bonne heure, et puis nous en vien- » drons très-bien à bout : car il est seul » au logis. » Et tout ainsi comme Brun le dist, ainsi le firent-ilz. Quand Calandrin vit que le Prestre ne vouloit que personne payast, il se prist à boyre de plus beau : et combien qu'il n'en eust trop grand besoing, si se chargea-il toutesfois très-bien; puis estant desjà deux ou trois heures de nuict quand il partit de la taverne, il s'en alla à son logis sans vouloir autrement souper; et pen-

sant avoir fermé son huis, le laissa ouvert, et se coucha.

Bulfamaque et Brun s'en allèrent souper avecques le Prestre, et incontinent après le souper ilz prindrent certains engins pour entrer en la maison de Calandrin, et s'en allèrent tout bellement au lieu que Brun avoit avisé. Mais trouvans l'huys ouvert, ilz entrèrent dedans, et prindrent le pourceau, qu'ilz portèrent à la maison du Prestre, et puis se couchèrent.

Quand Calandrin eut bien reposé son vin, il se leva au matin, et aussi tost qu'il fut descendu en bas il regarda, et ne veit point son pourceau : mais il veit bien la porte ouverte. Parquoy ayant demandé à cestuy-cy et à cestuy-là s'ilz sçavoyent point qui luy avoit desrobé son pourceau, et ne trouvant personne qui luy en dist nouvelles, il commença à faire les plus grandes doléances du monde, disant : Hélas, dolent que je suis, mon pourceau m'a esté desrobé.

Quand Brun et Bulfamaque furent levez, ilz s'en allèrent vers Calandrin, pour ouyr ce qu'il diroit de son pourceau : lequel, aussi tost qu'il les veit, les appella et leur dist quasi en plorant :

« Hélas, mes amis, mon pourceau m'a » esté desrobé. » Et s'aprochant Brun, il luy dist tout bas en l'oreille : — « C'est » merveilles que tu ayes esté sage une » fois en ta vie. — Comment? » dist Calandrin, « je le dy à bon escient. — Dy » tousjours ainsi » (dist Brun) « et crye » fort, à fin qu'on pense qu'il soit vray. » Calandrin se mit alors à cryer fort et disoit : « Par le corps bieu, je vous dy » vray qu'il m'a esté desrobé. » Et Brun disoit : — « Tu dis bien. C'est bien dit, » ainsi le faut-il dire. Crie fort, fais-toy » si bien ouyr qu'il semble estre vray. — » Tu me ferois » (dist Calandrin) « don» ner l'ame au Diable, car je voy bien » que tu ne me crois point : mais je » puisse estre pendu par la gorge s'il ne » m'a esté desrobé. » Brun dist alors : — « Comment Dieu peut estre cecy? » je le vey hier là. Penses-tu nous faire » acroire qu'il s'en soit volé? — Il est » aussi vray, » dist Calandrin, « comme » je te le dy. — Jésus! » (dist Brun) « est-il bien possible? — Pour certain, » dist Calandrin, « il est ainsi : dont je » suis destruict, et ne sçay comment » j'oseray retourner à la maison : car » ma femme ne le croyra pas, et quand

» bien encores elle le croyra, je n'auray
» paix à elle de cest an. » Dist alors
Brun : — « Sur ma foy, que c'est mal
» faict s'il est ainsi, mais tu sçais, Calan-
» drin, que hier je t'enseignay de dire
» ainsi, et pource je ne voudroye que
» tu te mocquasses maintenant de ta
» femme et de nous. » Calandrin com-
mença à crier et à dire : — « Mon Dieu,
» pourquoy me voulez-vous faire dése-
» spérer et blasphémer Dieu et les sainctz
» et toute la kirielle ? Je dy que le pour-
» ceau m'a esté desrobé ceste nuict. »
Bulfamaque dist à l'heure : — « S'il est
» ainsi, il faut regarder le moyen de le
» r'avoir, s'il est possible. — Et quel
» moyen, » dist Calandrin, « pourrons-
» nous trouver ? » Dist alors Bulfamaque :
— « Si faut-il croyre pour certain qu'il
» n'est venu personne d'Indie pour te
» desrober ton pourceau : et faut que
» ce soit quelqu'un de tes voysins : mais
» si tu les peux assembler, je sçay faire
» une espreuve de pain, avec du fromage,
» par laquelle nous verrons tout incon-
» tinent qui l'aura eu. — Voyre » (dist
Brun) « que feras-tu l'expérience avec
» du pain et du fromage, à certains pe-
» titz nobilis qui sont icy autour, quel-

» qu'un desquelz a prins pour certain le » pourceau : qui s'appercevront du cas, » et ne voudront point venir. — Qu'est-il » donc de faire? » dist Bulfamaque. — « Il faudroit avoir » (respondit Brun) « de belles pilules de gingembre, et de » belle vernace, et les inviter à boire, » parquoy ilz n'y penseront point, et » viendront sans faute : et d'avantage, » on peut aussi bien bénistre les pilules, » comme on faict le pain et le fromage. » A quoy Bulfamaque respondit : — « Pour » certain tu dys vray. Et toy, Calan- » drin, qu'en dis-tu? Le voulons-nous » faire? — Mais je vous en prie, » dist Calandrin, « pour l'amour de Dieu : car » au moins si je sçavoye qui l'a eu, il » me sembleroit estre à demy consolé. » — Or sus, » dist Brun, « je suis déli- » béré d'aller jusques à Florence querir » toutes ces choses pour te faire service, » si tu me bailles de l'argent pour les » avoir. »

Calandrin avoit paraventure sur luy quarante solz qu'il luy bailla. Et ce faict, Brun s'en alla à Florence vers un sien amy Apothicaire : duquel il achepta une livre de belles galles de gingembre, dont il feit faire des pilules, et en feit faire

deux autres de crotte de chien, qu'il feit confire en aloës, puis leur feit donner une couverture de succre comme avoient les autres : et pour ne les descongnoistre, il leur feit faire une petite marque, par laquelle il les congnoissoit très-bien : avecques ce il achepta un flascon d'une bonne vernace, et s'en retourna au village vers Calandrin, et luy dist : — « Or » çà, tu donneras ordre d'inviter demain » matin à desjuner tous ceux de qui tu » as soupçon : et pource qu'il est feste, » chacun y viendra volontiers : et je » feray ce soir avec Bulfamaque l'en» chantement sur les pilules, et les t'ap» porteray de bon matin, et encores les » bailleray-je moy-mesme pour l'amour » de toy, et feray et diray tout ce que » il faut dire et faire. »

Calandrin fit son conseil. Parquoy estant assemblée le lendemain matin devant l'église souz l'orme une bonne compagnie, tant de jeunes hommes Florentins (qui estoient venuz passer le temps aux champs) que des païsans du village, Brun et Bulfamaque vindrent avec une escuelle pleine de pilules, et le flascon de Malvoysie, qui firent renger en rond toute la compagnie. A laquelle

Brun dist : « Messieurs, il faut que je » vous déclaire l'occasion pourquoy vous » estes icy assemblez, à fin que s'il en » avenoit chose qui ne vous pleust, vous » n'ayez après à vous plaindre de moy. » Il fut hier pris à Calandrin, que voicy, » un sien beau pourceau, et il ne peut » trouver celuy qui l'a pris : et pource » qu'autre que nous qui sommes icy ne » le peuvent avoir fait, luy, pour sçavoir » qui l'a eu, vous donnera à manger de » ces pilules à chascun une, et à boyre » de ce vin : et asseurez-vous que celuy » qui aura eu le pourceau, il ne pourra » avaler la pilule : ains luy semblera » plus amère que venin, et la crachera. » Et par ainsi, avant que de recevoir » ceste honte en la présence de tant de » gens, il vaudroit paraventure mieux » que celuy qui l'a eu le dist en confes- » sion au Prestre, et je m'abstiendray de » faire ceste preuve. » Chacun qui y estoit dist qu'il estoit content d'en manger. Au moyen dequoy les ayant Brun mis par ordre, et fait renger Calandrin parmy eux, il commença par l'un des boutz, et donna à chacun la sienne. Mais quand il fut à l'endroit de Calandrin, il prit une de celles de chien qu'il luy mit en la

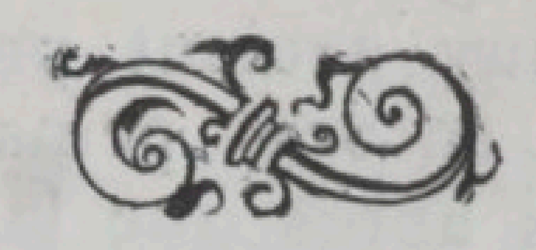
main, et Calandrin la mit incontinent en sa bouche, et commença à mascher. Mais aussi tost que la langue sentit l'aloës, aussi tost il la cracha en terre : ne pouvant souffrir l'amertume. Tous ceux qui estoient là, regardoient l'un l'autre au visage, pour voir qui cracheroit la sienne. Et n'ayant encores Brun achevé de les donner toutes sans faire semblant d'y entendre rien, il ouyt qu'on disoit derrière luy : « Que veut dire cecy, Calan-» drin ? » Parquoy s'estant soudainement retourné, et voyant que Calandrin avoit craché sa pilule, il dist : — « Attens, » car paraventure quelque autre chose » la luy a fait cracher. Tiens-en une » autre. » Et prenant la seconde, il la mit en sa bouche, et puis paracheva de bailler les autres qui restoient. Mais si la première sembla amère à Calandrin, ceste-cy luy sembla encores plus : toutesfois ayant honte de la cracher, il la retint en la bouche maschant quelque temps, et la tenant ainsi, il commença à jetter les larmes aussi grosses que noysettes, et à la fin n'en pouvant plus, il la cracha comme il avoit fait la première. Ce pendant Bulfamaque faisoit donner à boyre à la compagnie, et Brun qui

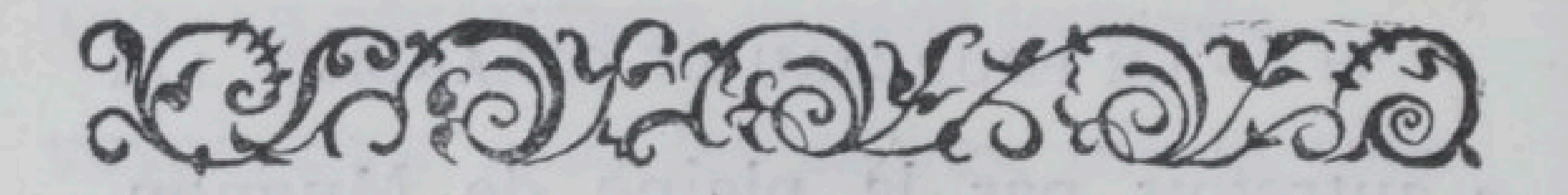
voyoit cecy avec les autres, dirent tous d'une voix, que pour certain Calandrin s'estoit desrobé soy-mesmes, et y en eut qui l'en reprindrent rudement.

Mais après qu'ilz s'en furent allez, et qu'il ne demoura que Brun et Bulfamaque avec Calandrin, Bulfamaque commença à luy dire : — « Je l'avoye » tousjours pensé, que tu l'avois eu toy- » mesmes, et que tu nous voulois faire » accroyre qu'il t'avoit esté desrobé, de » paour de nous donner à boyre une » fois seulement de l'argent que tu en » avois eu. » Calandrin, qui n'avoit encores craché l'amertume de l'aloës, commença à jurer qu'il ne l'avoit point eu. Bulfamaque luy dist : — « Mais en » bonne foy, dy : en as-tu eu six escuz ? » Calandrin, oyant cecy, commença à se désespérer. A qui Brun dist : — « Entens » à bon escient, Calandrin, il y eut » quelqu'un de la compagnie qui beut » et mangea avec nous, lequel me dist, » que tu avois icy hault une garce que » tu entretenois, et luy donnois ce que » tu peux espargner, et tenoit pour cer- » tain que tu luy avois envoyé ce pour- » ceau. Tu as apris d'estre mocqueur, et » s'il t'en souvient, tu nous menas une

» autrefois par la plaine de Mugnon,
» chercher les pierres noires, et après que
» tu nous euz mis en gallée sans biscuyt,
» tu t'en vins : et puis tu nous voulois faire
» accroyre que tu l'avois trouvée. Main-
» tenant tu nous veux faire croyre pa-
» reillement avec tes juremens, que le
» pourceau que tu as donné ou vendu t'a
» esté desrobé : nous sommes tous bersez
» de tes mocqueries, et les congnoissons :
» tu ne nous en sçaurois plus faire :
» mais pour te dire la vérité, nous avons
» icy pris beaucoup de peine à faire
» ceste espreuve : parquoy nous enten-
» dons que tu nous donnes deux couples
» de chapons, ou sinon nous ferons tout
» le compte à ta femme. »

Calandrin, voyant qu'on ne le croyoit point, et estant assez marry, ne voulant encor' avoir la cryerie et tempeste de sa femme, donna deux couples de chapons à Brun et Bulfamaque, lesquelz, ayant sallé le pourceau et emporté à Florence, laissèrent Calandrin avec sa perte et ses mocqueries.





UNE FEMME VEFVE

qui estoit aymée d'un escolier et amoureuse d'un autre homme, fit demourer l'escolier toute une nuict d'hyver sur la neige à l'attendre : lequel puis après, par une sienne finesse, la fit demourer en Juillet toute nue un jour entier sur une tour, aux mouches, aux tahons, et au soleil.

NOUVELLE VII

Conseillant aux Dames de ne se mocquer des gens de lettres qui les aiment, si elles n'en veulent recevoir plus que la pareille.





LES Dames avoient fort ry du pauvre Calandrin, et encores en eussent-elles plus ry, n'eust esté qu'elles avoient regret de voir que ceux qui luy avoient prins le pourceau, avoyent encores prins de luy les chapons : mais après que la nouvelle fut

achevée, la Royne commanda à ma Dame Pampinée qu'elle dist la sienne, et elle commença incontinent ainsi :

Il avient plusieursfois (mes chères Dames) que la moquerie tombe sur celuy qui cherche à se moquer d'autruy. Et par ainsi, c'est peu d'entendement de prendre plaisir à se vouloir moquer de personne. Il est vray que nous avons beaucoup ry de plusieurs moqueries et tromperies qui ont esté faites par les nouvelles cy-devant racomptées : desquelles nous n'avons point ouy dire qu'il en ait esté fait aucune vengeance. Mais je délibère de vous faire avoir quelque peu de compassion d'une juste rétribution rendue à une femme de nostre cité : à qui sa moquerie retourna sur soy, demourant moquée, avec danger de sa vie. Et ce que vous orrez ne sera sans vostre utilité, par ce que vous vous garderez mieux d'oresnavant de vous moquer d'autruy, et vous ferez sagement.

Il n'y a pas encor' long temps qu'il y eut à Florence une jeune Dame, de noble parenté, belle de corps, grande de courage, et abondante convenablement en

biens de fortune, nommée Héleine. Laquelle demourée vefve, ne se voulut jamais plus remarier : parce qu'elle estoit amoureuse d'un beau et gracieux jeune homme, qu'elle avoit choysi à son gré, avec lequel (ayant chassé tout autre soucy) elle se donnoit plusieursfois (par le moyen d'une sienne chambrière, à qui elle avoit grande fiance) un grand plaisir, et le meilleur temps du monde.

Avint qu'en ce temps-là, un jeune gentilhomme de nostre cité, appellé Regnier, ayant longuement estudié à Paris, retourna à Florence, non pour vendre sa science par le menu, et à détail comme plusieurs font, mais pour sçavoir la raison des choses, et la cause d'icelles, ce qui siet merveilleusement bien à un gentilhomme. Et estant là honoré, et beaucoup estimé d'un chacun, tant pour sa gentilesse que pour son sçavoir, il vivoit en vray citoyen : mais comme souventesfois avient que ceux qui plus ont de jugement et congnoissance des choses, sont plustost enchevestrez d'amour, ainsi avint-il à ce Regnier. Lequel estant allé un jour par manière de passetemps à une feste, ceste ma Dame Héleine, vestue de noir comme s'habillent noz vefves, se

présenta devant ses yeux, pleine d'autant de beauté et bonne grace à son jugement, que femme qu'il luy sembla jamais avoir veu, et estima en soy-mesmes que celuy se pouvoit nommer bienheureux, auquel Dieu feroit la grace de la pouvoir tenir nue entre ses bras; et la regardant une fois et autre, et congnoissant que les grandes choses et chères ne se peuvent acquérir sans peine, il délibéra en soy de mettre tout son soing et solicitude, pour luy complaire, à fin qu'en luy complaisant il acquist son amour : par le moyen de laquelle il peust jouir d'elle. La jeune Dame, qui ne tenoit ses yeux bas pour regarder enfer, ains estimant de soy plus qu'elle n'estoit, les remuoit artificiellement, regardant autour de soy, et congnoissant soudainement qui la regardoit d'affection, s'apperceut de Regnier, et dist en soubzriant en soy-mesmes : Je croy que je n'auray aujourd'hui perdu mon temps d'estre venue icy : car si je ne faux, j'auray prins un pigeon par le nez. Et commençant à le regarder aucunesfois de la queue de l'œil, se parforceoit tant qu'elle pouvoit de luy monstrer qu'elle le voyoit de bon cueur : et d'autre part pensant, que tant plus elle

en paistroit et prendroit à son filé pour son plaisir, tant plus sa beauté seroit prisée, mesmes de celuy auquel elle l avoit donnée avecques son amour.

Le sage escolier, ayant laissé les pensées de Philosophie à part, mit tout son entendement en ceste-cy, et croyant qu'il luy devoit complaire, apprint la maison où elle se tenoit : et commença à passer par devant, sous couleur de quelque autre occasion : dont la Dame se glorifioit en soy-mesmes, pour les raisons dessusdictes, faisant semblant de le voir assez volontiers. Pour laquelle chose, ayant l'escolier trouvé quelque moyen de s'accointer de sa chambrière, il luy descouvrit son amour, la priant qu'elle feist tant envers sa maistresse qu'il peust avoir sa grace. La chambrière le luy promist très-volontiers, et incontinent en fit le raport à sa maistresse : laquelle avecques les plus grandes risées du monde l'escouta, et dist : — « As-tu veu où » cestuy-cy est venu perdre le sens qu'il » nous a apporté de Paris? Or n'en parlons plus, qu'il soit gallé, de ce qu'il » va cherchant, comme il luy appartient. » Tu luy diras, quand il reparlera à toy, » que je l'ayme plus qu'il ne m'ayme :

» mais qu'il me convient garder mon » honneur, de sorte que je puisse aller le » front descouvert avec les autres femmes : » dont s'il est aussi sage comme il dit, il » m'en devra plus estimer. » Ha, pauvrete, pauvrete, elle ne sçavoit pas bien, mes Dames, que c'est que de mesler ses fuseaux avec les escoliers.

Or le retrouvant la chambrière, elle fit ce que sa maistresse avoit commandé : dont l'escolier fut si joyeux qu'il poursuyvit son entreprise avecques plus ardantes prières : et commença à escrire des lettres, et envoyer des présens, et tout estoit receu : mais il n'avoit responces qui luy fussent agréables, sinon en général. Et en ceste manière la Dame le mena long temps paistre.

A la fin elle descouvrit tout cecy à son amy, qui en eut tel mal en la teste, qu'il en print quelque jalousie : dont elle, pour monstrer que à tort il la souspeçonnoit de cecy, estant fort sollicitée de l'escolier, luy envoya sa chambrière pour luy dire de sa part, qu'elle n'avoit jamais peu avoir le temps opportun de pouvoir faire chose qui luy pleust, depuis qu'il l'avoit faite certaine de son amytié : mais qu'elle espéroit qu'aux prochaines festes

de Noël, elle pourroit se trouver avecques luy : parquoy s'il luy plaisoit venir la nuict ensuyvant du premier jour de la feste, en la court de sa maison, elle l'yroit trouver le plustost qu'elle pourroit. L'escolier, plus content qu'homme du monde, ne faillit au temps qui luy avoit esté assigné, de s'en aller à la maison de la Dame : où ayant esté mis par la chambrière en une basse court, et en icelle enfermé, il commença à attendre que la Dame le vinst trouver. Laquelle ayant fait venir ce soir son amy, et joyeusement soupé avecques luy, luy compta tout ce qu'elle avoit délibéré de faire celle nuict, en luy disant : « Tu pourras » voir quelle est l'amytié que j'ay portée » et porte à celuy duquel tu a pris sotte» ment jalousie » ; lesquelles parolles son amy escouta avec très-grant plaisir, désirant de voir par effect, ce que la Dame luy donnoit à entendre par parolles.

Or de fortune, il avoit neigé le jour précédent si fort, que tout estoit couvert de neige : au moyen dequoy l'escolier n'eut guères demouré en la court, qu'il commença à sentir plus de froid qu'il n'eust voulu : mais espérant de s'en récompenser, il le supportoit patiemment. La

Dame, un peu de temps après, dist à son amy : « Je te prie, allons-nous en en ma » chambre, et regardons par une petite » fenestre qui y est, que fait celuy de qui » tu es devenu jaloux, et ce qu'il re- » spondra à ma chambrière que je luy » vay envoyer pour parler à luy. » Et cecy dit, s'en allèrent à ladicte fenestre, par laquelle voyans l'escolier sans estre veuz de luy, ouyrent la chambrière qui parloit à luy par une fenestre, et luy disoit : « Regnier, ma Dame est la plus » martyre femme qui fut oncques, de ce » qu'elle n'est peu encores venir à vous : » parce que l'un de ses frères l'est venue » voir à ce soir, et a parlé longuement » à elle, puis a voulu souper céans, et » encor ne s'en est-il allé : mais je croy » qu'il s'en ira bien tost, et elle viendra » incontinent après : vous priant que » vous ne vous ennuyez point. » L'escolier, croyant cecy estre véritable, respondit : — « Tu diras à ma Dame qu'elle ne » se donne aucun pensement de moy » jusques à tant qu'elle puisse à son loy- » sir venir à moy ; toutesfois je la prie » que ce soit le plustost qu'elle pourra. » La chambrière retournée en la maison s'en va coucher, et la Dame dist alors à

son amy : — « Or bien, que diras-tu ? » Croys-tu que si je l'aymoye comme tu » crains, que je souffrisse qu'il demou- » rast en bas à se geler ? » Et cecy dit s'en alla coucher avecq' son amy, qui desjà en partie estoit content, et demourèrent grand pièce en plaisir et soulas, et se ryans et mocquans du misérable escolier, lequel se promenoit et exercitoit pour s'eschauffer, sans sçavoir où se pouvoir seoir ne par où éviter le serein, et maudissoit la longue demeure du frère de la Dame, pensant que tout ce qu'il oyoit fust un huys que la Dame luy venoit ouvrir, mais il espéroit en vain.

Elle, ayant pris plaisir jusques environ mynuict avec son amy, luy dist : « Que te semble-il, mon amy, de nostre » escolier ? lequel juges-tu plus grand, » ou son sens, ou l'amour que je luy » porte ? Le froid que je luy fay souffrir » fera-il sortir de ton estomach celuy » que par mes parolles y entra l'autre » jour ? — Ouy certes, m'amye », respondit l'amy, « et congnoy assez qu'ainsi comme » tu es mon bien, mon repos, mon » plaisir, et toute mon espérance, ainsi » suis-je la tienne. » Adonc dist la Dame : — « Or baise-moy mille fois, pour voir

» si tu dis vray. » Et l'amy, l'embrassant estroittement, la baisa non seulement mille fois, mais plus de cent mille. Et après qu'ilz eurent esté quelque temps en ces devis, la Dame luy dist : — « Pour » Dieu, levons-nous un peu, et allons » voir si le feu dont ce mien nouveau » amoureux m'escrivoit tous les jours » qui brusloit, est point estainct. » Et estant levez s'en allèrent à la petite fenestre accoustumée, et regardans en la court veirent l'escolier danser une dance par dessus la neige au son d'un cliquetiz de dents qu'il faisoit le plus dru qu'on vit oncques, pour le grand froid qu'il sentoit. Alors dist la Dame : — « Que » diras-tu, ma douce espérance ? Te » semble-il que je sçache faire danser » les hommes sans son de tabourin, ou » de cornemuse ? » A qui l'amant en riant respondit : — « Ouy, en bonne foy, » m'amour. » La Dame dist : — « Je » vueil que nous allions en bas, jusques » à l'huys. Tu ne diras mot, et je par» leray : et nous orrons ce qu'il dira, et » paraventure nous n'en aurons moins » de passetemps que de le voir. » Parquoy ouvrans la chambre, ilz descendirent tout bellement à l'huys, et là, sans

ouvrir aucunement, la Dame l'appella avec une voix basse par un petit pertuis qui y estoit, dont se sentant l'escolier estre appellé, il loua nostre Seigneur, croyant véritablement d'entrer dedans ; et s'estant approché de l'huys, dist : — « Me voicy, ma Dame, ouvrez-moy pour » Dieu : car je meur de froid. » La Dame dist en se mocquant : — « Pensez qu'il » est bien aysé à croyre, que tu sois si » frilleux : ne que le froid soit si grand » comme tu dys, pour un peu de neige » qui est là dehors ; volontiers que je ne » sçay pas que les neiges sont beaucoup » plus grandes à Paris. Certes je ne te » puis encores ouvrir : par ce que ce » mien maudict frère qui vint icy hyer » au soir souper avecques moy ne s'en » va point encor' : mais il s'en ira bien » tost, et je viendray incontinent t'ou- » vrir : te asseurant qu'à toute peine je » me suis desrobée seulement à ceste » heure de luy, pour te venir conforter, » afin que l'attendre ne t'ennuye. » L'escolier respondit : — « Ma Dame, je » vous prie pour Dieu que vous m'ou- » vriez, à fin que je puisse estre dedans à » couvert, par ce que depuis peu d'heure » en çà, il s'est mis à tumber la plus

» espesse neige du monde : et encores » neige-il, et je vous attendray après au- » tant qu'il vous plaira. — Hélas, mon » doux amy » (dist la Dame), « je ne puis : » car cest huys fait tel bruit quand on » l'ouvre, qu'en t'ouvrant je seroye faci- » lement ouye de mon frère : mais je luy » vueil aller dire qu'il s'en aille, à fin » que je puisse après retourner, et t'ou- » vrir. » Dist l'escolier : — « Or allez » donc tost, et vous prie que vous faciez » faire un bon feu, à fin qu'estant dedans » je me puisse reschauffer : car je suis » devenu si froid, qu'à peine me sens-je. » — Il n'est pas possible » (dist la Dame), « au moins s'il est vray que tu brusles » tout pour l'amour de moy, comme tu » m'as escript plusieurs fois : mais aussi, » je suis certaine que tu te mocques de » moy ; je m'en vay, attendz là de bon » cueur. »

L'amy, qui oyoit tout cecy, et en prenoit son passetemps, s'en retourna au lict avec elle, et guères ne dormirent celle nuict : ains la consommèrent en plaisir et à se mocquer de l'escolier. Mais le pauvre malheureux devenu quasi cigoigne (si fort il clacquetoit des dentz), s'appercevant d'estre mocqué, essaya

s'il pourroit ouvrir l'huys, ou s'il pourroit sortir par quelque autre endroit ; et ne voyant aucun moyen, se virant et tournant comme fait le lyon, maudissoit la qualité du temps, la meschanceté de la Dame, la longueur de la nuict, ensemble sa sottise et simplicité : et despité grandement envers elle, transmua soudainement la longue et fervente amour qu'il luy avoit portée, en dure et cruelle haine : pensant en soy-mesmes plusieurs et divers moyens pour en prendre vengeance, qu'il désiroit lors beaucoup plus qu'il n'avoit fait au commencement d'estre couché avec la Dame.

Après que la nuict eust esté ainsi longue, le jour s'aprocha, et commença l'aube d'iceluy à apparoistre : parquoy la chambrière, recordée par la maistresse, descendit en bas et ouvrit la court, et faisant semblant d'avoir compassion de l'escolier, luy dist : « Malle aventure » puisse-il avoir qui vint au soir icy. Il » nous a tenues toute nuict en langueur, » et vous a faict icy geler : mais sçavez-» vous quoy ? portez-le patiemment : » car ce qui n'a peu estre ceste nuict, le » sera une autrefois ; si sçay-je bien » qu'il ne sçauroit estre avenu à ma

» Dame chose qui tant luy fut desplai-
» sante comme ceste-cy. » Mais l'escolier, plein de desdain, comme sage, et lequel sçavoit bien que les menaces ne sont autre chose que les armes au menacé, retint en son estomach ce que la volonté intempérée se parforçoit de mettre hors, et avec une voix basse, sans point se monstrer courroussé, dist : — « En
» vérité, j'ay eu la pire nuict que j'euz
» jamais, mais j'ai bien congneu que ce
» n'a esté la coulpe de ma Dame : par
» ce qu'elle-mesmes (comme pitoyable
» de moy) est venue jusques icy bas
» s'excuser et me conforter, et comme
» tu dis, ce qui n'a peu estre ceste
» nuit, le sera une autre fois : recom-
» mande-moy à elle, et à Dieu. » Et ainsi le pauvre escolier, quasi tout royde de froid, s'en retourna le mieux qu'il peut en sa maison, là où estant las et mourant de sommeil, se jetta sur un lict pour dormir ; et quand il s'esveilla, il se trouva presque percluz des bras et des jambes. Parquoy ayant envoyé querir les médecins et leur ayant dit le froid qu'il avoit eu, ilz firent incontinent pourvoir à sa santé : et avec très-grands et soudains remèdes à peine le sceurent-ilz

guérir des nerfz et faire tant qu'ilz se peussent estendre; et n'eust esté qu'il estoit jeune et que l'esté s'approchoit, il eust eu par trop à souffrir. Mais après qu'il fut retourné sain et fraiz, gardant toutesfois tousjours sa haine cachée, il faisoit plus que jamais l'amoureux de sa vefve.

Or avint qu'après certaine espace de temps, la fortune prépara un nouveau accident à l'escolier pour pouvoir satisfaire à son désir : par ce que le jeune homme qui estoit aymé de la Dame, ne se souciant plus de l'amytié qu'elle luy portoit, devint amoureux d'une autre Dame, et ne vouloit dire ne faire chose qui pleust à ma Dame Héleine : dont elle se consommoit en pleurs et en larmes. Mais sa chambrière, pour la grande compassion qu'elle en avoit, ne sçachant aucun moyen pour luy oster la mélancolie qu'elle portoit d'avoir perdu son amy, et voyant passer tous les jours l'escolier comme elle avoit accoustumé par les rues, entra en un fol pensement, qui fut de croire que l'amy de sa maistresse se pouvoit r'appeller, et remettre à l'aymer comme il souloit, avec certain art de nigromancie : et que ledict escolier y

devoit estre grand maistre ; et de faict elle le dist à sa maistresse : laquelle, peu avisée et sans penser que si l'escolier eust eu quelque nigromancie, qu'il l'eust mise en œuvre pour soy-mesme, ajousta foy aux parolles de la chambrière ; et soudainement luy dist, qu'elle sceust de luy s'il le vouloit faire, et qu'elle luy promist asseurément qu'en récompense de ce elle feroit ce qu'il luy plairoit. La chambrière fit le message bien et diligemment ; de quoy l'escolier tout joyeux en soy-mesme dist : O Dieu, tu soys loué : maintenant est venu le temps, que je feray avec ton ayde porter la peine à ceste mauvaise femme de l'injure qu'elle m'a faicte en récompense de la grande amytié que je luy portoie. Et dist à la chambrière : — « Tu diras à ma Dame » qu'elle ne se donne aucun soucy de » cecy : car si son amy estoit en Indie, » je luy feroye incontinent venir, et re- » quérir mercy de ce qu'il auroit faict » contre sa volonté : mais quant au » moyen dont il faut qu'elle use, j'en- » tends le luy dire quand il luy plaira : » et ne faux pas de le luy r'apporter » ainsi, la confortant de ma part. » La chambrière fit la response, et fut conclu

qu'ilz parleroient ensemble à saincte Luce : où estant venuz et parlants seul à seul ensemble, n'ayant elle souvenance de l'avoir presque conduit à la mort, elle luy dist ouvertement tout son faict, et ce qu'elle désiroit, le priant bien fort de luy vouloir estre en ayde. A qui l'escolier dist : — « Il est vray, ma Dame, » qu'entre les autres choses que j'aprins » à Paris ce fut l'art de nigromancie, » duquel pour certain j'en sçay ce qui » en est : mais par ce qu'il est grande- » ment desplaisant à Dieu, j'avoye juré » de jamais n'en user, ne pour moy, ne » pour autruy : toutesfois l'amytié que » je vous porte est de telle force que je » ne sçay comment vous nyer chose que » vous vueillez que je face : et par ainsi » si je devoye pour cecy aller à tous les » diables, si suis-je prest de le faire, puis » qu'il vous plaist. Mais je vous avise » que c'est chose plus mal aysée à faire » que par aventure vous ne croyez, et » mesmement quand une femme veut » rappeller un homme pour l'aymer, et » l'homme la femme : par ce que cecy » ne se peut faire que par la propre per- » sonne à qui il touche, et pour ce faire » il convient que quiconques le fera soit

» asseuré de n'avoir aucune peur : car il
» faut que ce soit de nuict, et en lieux
» solitaires, et sans aucune compagnie :
» lesquelles choses je ne sçay comme
» vous serez disposée à les faire. » A qui
la Dame, plus amoureuse que sage, respondit : — « Amour me point par telle
» manière, qu'il n'est chose aucune que
» je ne fisse pour r'avoir celuy qui m'a
» abandonnée à tort. Mais s'il te plaist,
» monstre-moy en quoy il convient que
» je soye asseurée. » L'escolier, qui
avoit la queue marquée de mauvais poil,
dist : — « Ma Dame, il faudra que je face
» une ymage d'estain, au nom de celuy
» que vous désirez d'avoir : vous ayant
» envoyé laquelle, il faudra qu'estant la
» lune fort en decours, vous vous bai-
» gnez toute nue en un fleuve courant
» sur l'heure du premier sommeil, et
» toute seule sept fois avec ladite ymage :
» et après, estant ainsi nue, vous vous
» en irez sur un arbre ou sur quelque
» maison déshabitée, et vous tournant
» du costé de la bise, avecques l'ymage
» en la main, vous direz sept fois les
» parolles que je vous bailleray par
» escript, lesquelles quand vous les aurez
» dictes, deux Damoyselles viendront à

» vous, les plus belles que vous vistes
» jamais ; et vous salueront en vous de-
» mandant gracieusement que vous vou-
» lez qu'il soit faict: vous leur direz
» très-bien et par bon ordre ce que dé-
» sirez, et gardez surtout que vous ne
» vinsiez à nommer l'un pour l'autre :
» et après cecy elles s'en iront, et vous
» pourrez descendre au lieu où vous au-
» rez laissé vos habillemens, et vous
» revestir, puis vous en retourner à la
» maison. Et pour certain, avant la
» moytié de la nuict ensuyvant, vostre
» amy viendra plorant, vous crier mercy
» et miséricorde, et sçachez que d'ores-
» enavant après, il ne vous laissera
» jamais pour une autre.»

La Dame, oyant ces parolles, y ajousta entière foy, et luy estant avis qu'elle tenoit desjà son amy entre les bras, devenue à demy joyeuse, dist : — « Ne doutez
» point que je ne face très-bien tout ce
» que dessus, et ay le plus beau lieu du
» monde pour ce faire : car j'ay une mé-
» tairie vers le val d'Arne un peu au
» dessus, laquelle est assez voysine de la
» rive du fleuve, et puis nous sommes
» maintenant en Juillet que le baigner
» est fort plaisant; et si encores, il me

» souvient que non guères loing de la
» rivière, il y a une petite tour déshabi-
» tée où l'on ne peut guères monter
» sinon par je ne sçay quelle eschelle de
» boys de chataigner qui y est, par la-
» quelle les bergers montent aucunefois
» sur une terrasse de ladicte tour pour
» regarder leurs bestes quand elles sont
» esgarées, et est un lieu moult solitaire
» et hors de chemin : parainsi j'y mon-
» teray, et espère faire le mieux du
» monde tout ce que tu me diras. »
L'escolier, qui sçavoit très-bien et la métairie de la Dame et la tourelle, très-ayse d'estre asseuré de son intention, dist : — « Ma Dame, je ne fuz jamais en
» ces quartiers-là, et par ainsi je ne sçay
» la métairie ne la tourelle : mais s'il est
» ainsi comme vous dites, il n'est pos-
» sible au monde d'estre mieux, par-
» quoy, quand il sera temps, je vous en-
» voyeray l'ymage et l'oraison. Mais
» je vous prie bien fort que, quand
» vous aurez eu vostre désir et con-
» gnoistrez que je vous auray bien
» servye, qu'il vous souvienne de moy,
» et me tenir la promesse que vous
» m'avez faicte. » A qui la Dame promit de le faire sans aucune faute; et

ayans prins congé de luy, s'en retourna à sa maison.

L'escolier, joyeux de ce qu'il luy sembloit que son avis seroit exécuté, fit faire une ymage avecques ses caractères, et escrivit une sienne fable pour oraison. Et quand il luy sembla qu'il estoit temps, l'envoya à la Dame, et luy fit dire que la nuict ensuyvant sans plus attendre, elle fist ce qu'il luy avoit dit. Et après cela, pour achever son entreprinse, s'en alla secrettement, avec un sien serviteur, à la maison d'un sien amy qui demouroit assez voysin de la tourelle.

La Dame, de l'autre costé, se meit en chemin avecques sa chambrière, et s'en alla à sa métairie, où, la nuict venue, faisant semblant de s'en aller au lict, elle envoya coucher sa chambrière, puis sur l'heure du premier somme sortit tout bellement de son logis, et s'en alla au plus près de la tourelle sur la rive d'Arne; et regardant autour de soy, et ne voyant ne sentant personne, se despoilla et cacha ses habillemens soubz un buisson; puis se baigna sept fois avec l'ymage, et après toute nue, tenant icelle en la main, s'en alla vers la tourelle.

L'escolier, lequel sur le poinct de la

nuict s'estoit caché avecques son serviteur entre les saules et autres arbres auprès de la tourelle, veit toutes les choses dessudites : et elle passant ainsi nue quasi tout auprès de luy, et luy voyant qu'avec la blancheur de son corps, elle vainquoit l'obscurité de la nuict, regardant après l'estomach, et les autres parties de son corps qu'il voyoit tant belles, pensant en soy-mesmes ce qu'elles devoient devenir en peu de temps, il eut aucune compassion d'elle. Et d'autre part la tentation de la chair l'assaillit soudainement, et feit lever tel debout qui estoit couché : luy conseillant qu'il sortist de l'embuche, et qu'il l'allast prendre, et en feist son plaisir; et ne s'en fallut guères qu'il ne fust vaincu de l'un et de l'autre. Mais se remettant en mémoire qui elle estoit, et combien grande avoit esté l'injure receue, et pourquoy et de qui, il rentra en son despit, et chassa de soy la compassion et appétit charnel, et demoura ferme en sa délibération, la laissant aller. Par ainsi la Dame, montée sur la tour, et tournée devers la bise, commença à dire les parolles que l'escolier luy avoit données. Lequel peu après y entra tout bellement, et peu à peu osta l'eschelle par où lon

montoit sur la terrasse où la Dame estoit, puis attendit ce qu'elle devroit dire et faire. Laquelle, ayant dict sept fois son oraison, commença à attendre les deux Damoyselles, et fut si long temps à attendre, sans ce qu'il faisoit plus froid qu'elle n'eust voulu, qu'elle veit l'aube du jour apparoistre : parquoy, desplaisante qu'il n'estoit avenu ce que l'escolier luy avoit dit, dist en soy-mesmes : Je doubte fort que cestuy-cy ne m'ait voulu donner une telle nuict, comme je luy en donnay une autre ; mais toutesfois s'il l'a faict pour ceste occasion, il s'est très-mal sceu venger : car il s'en faut la tierce partie que ceste-cy ait esté aussi longue comme fut la sienne, sans le froid qu'il souffrit, qui estoit d'une autre qualité. Et à fin que le jour ne l'acueillist là, elle commença à vouloir descendre de la tour : mais elle trouva que l'eschelle n'y estoit plus. Alors, quasi comme si le monde luy fust fondu soubz les piedz, le cueur luy faillit, et tomba esvanouye sur la terrasse de la tour ; et après que les forces luy retournèrent, elle se print à plorer misérablement et à se douloir. Et congnoissant assez bien que cecy devoit estre de l'ouvrage de

l'escolier, commença à devenir marrie d'avoir offensé autruy : et après de s'estre trop fiée en celuy lequel elle devoit croire par raison estre son ennemy ; puis, demourant longuement en ce poinct, et après regardant s'il y avoit aucune voye pour pouvoir descendre, et n'en voyant point, elle recommença son pleur, et entra en un penser amer, disant à soy-mesmes : O malheureuse, que diront tes frères, tes parens, tes voysins, et généralement tous ceux de Florence, quand ilz sçauront que tu auras esté trouvée icy toute nue ? Ton honnesteté, qui a esté telle que chacun croit, sera maintenant congneue avoir esté faulse : et si tu voulois trouver en cecy quelques excuses mensongières (comme il s'en pourroit trouver), le maudit escolier qui sçait tout ton faict ne te laissera mentir. Ha, misérable, qui en une mesme heure auras perdu ton amy et ton honneur ! Et cecy dit, elle fut en tel dueil, qu'elle fut quasi pour se jetter de la tour en bas : mais estant desjà le soleil levé, elle s'approcha un peu de l'un des coings de la muraille de la tour, regardant si elle verroit quelque garçon gardant les bestes, par lequel elle peust envoyer querir sa chambrière.

Et avint que l'escolier, qui avoit dormy un peu au pied d'un buisson, s'esveilla, et la veit, et elle luy : à laquelle l'escolier dist : « Bon jour, ma Dame, les Da-» moyselles sont-elles encor venues ? » La Dame, le voyant et oyant, recommença à plorer fort, et le pria qu'il vinst à la tour, à fin qu'elle peust parler à luy. L'escolier luy fut en cecy assez courtois. Et elle, se couchant sur le ventre sur la terrasse de la tour, ne monstrant que la teste sur le bord d'icelle, luy dist en pleurant : — « Regnier, certainement si je » te donnay la malle nuict, tu t'es bien » vengé de moy : parce que, combien » que nous soyons en Juillet, j'ay cuydé » toutesfois (d'autant que j'estoye nue) » geler ceste nuict de froit : sans ce que » j'ay tant et si longuement ploré de ce » que je te feis, et de ma sottise de t'avoir » creu, que c'est merveille comme les » yeux me sont demourez en la teste : » et par ainsi je te prie, non pour l'amour » de moy, que tu ne doibz point aymer, » mais pour l'amour de toy, qui es gen-» tilhomme, que ce que tu m'as fait » jusques icy, te suffise pour vengeance » de l'injure que je te fei, et me fais ap-» porter mes habillements : afin que je

» puisse descendre d'icy, et ne me vou-
» loir oster ce que par après tu ne me
» sçaurois rendre quand tu voudrois,
» assavoir mon honneur; car si je t'ay
» privé de pouvoir estre avec moy celle
» nuict, je t'en puis à toute heure qu'il
» te plaira rendre plusieurs pour ceste
» seule. Suffise-toy doncques de cecy, et
» comme honneste homme contente-toy
» de t'estre peu venger de moy, et de le
» m'avoir fait congnoistre : et ne vueilles,
» s'il te plaist, exerciter tes forces contre
» une femme : car l'aigle n'a point de
» gloire d'avoir vaincu une coulombe.
» Doncques, pour l'amour de Dieu, et
» pour l'honneur de toy, ayes pitié de
» moy. »

L'escolier, avec un cueur marry, repensant en soy-mesme l'injure qu'il avoit receue, et la voyant ainsi plorer et prier, recevoit en une mesme heure plaisir et ennuy en l'entendement. Plaisir, de la vengeance qu'il avoit sur toute chose tant désirée : et ennuy mouvoit son humanité à avoir compassion de la misérable Dame. Toutesfois ne pouvant la clémence vaincre la fierté de l'appétit, il respondit : — « Ma Dame Héleine, si mes
» prières (lesquelles à la vérité je ne sceu

» arrouser de larmes, ne les faire sucrées,
» comme maintenant tu sçais faire les
» tiennes) m'eussent peu impétrer, la
» nuict que je cuyday mourir de froid
» en la court pleine de neige, de pouvoir
» seulement estre mis par toy en quel-
» que lieu à couvert, ce me seroit à pré-
» sent légière chose d'exaucer les tiennes.
» Mais si ores plus que par le passé il te
» chaut tant de ton honneur, et il te
» soit si grief de demourer là toute nue,
» fais ces prières à celuy entre les bras
» duquel il ne t'ennuyoit point d'estre
» toute nue celle mesme nuict que tu
» dis, me sentant troter par la court,
» claquetant des dentz, et marchant sur
» la neige, et te fay ayder par luy : et par
» luy te fay apporter tes habillemens :
» fay-toy mettre par luy l'eschelle par
» où tu descendes : parforce-toy de met-
» tre le soing de ton honneur en celuy
» pour lequel lors et maintenant, avecq'
» plusieurs autres fois, tu n'as pas
» craint de le mettre en péril. Que ne
» l'appelles-tu pour te venir ayder? et à
» qui appartient-il plus qu'à luy? Tu es
» sienne : quelles choses gardera-il donc-
» ques, ou aydera-il, s'il n'est garde et
» ayde de toy? Appelle-le, folle que tu

» es, et espreuve si l'amour que tu luy
» portes et ton sens avec le sien te peuvent
» délivrer de ma sottise : de laquelle en
» vous jouant ensemble tu luy deman-
» das laquelle luy sembloit plus grande :
» ou ma sottise ou l'amour que tu luy
» portois : et ne me sois maintenant
» libérale ne courtoyse de ce que je ne
» désire, et que tu ne me peux nyer si je
» le désiroye : réserve tes bonnes nuictz
» à ton amoureux, s'il advient que tu
» puisses eschapper vive de là : car quand
» à moy je les vous quitte, et certes j'en
» euz trop d'une, et me suffit d'avoir esté
» mocqué une fois. Et encores, usant de
» ton astuce en ton parler, tu te parforces
» en me louant d'acquérir ma bénévo-
» lence, m'appellant gentilhomme et
» honneste : à fin que comme magna-
» nime je me retire de te punir de ta
» mauvaistié. Mais tes flatteries ne m'of-
» fusqueront maintenant les yeux de
» l'entendement, comme jadis feirent tes
» desloyalles promesses. Je me congnoy
» maintenant, et t'asseure que durant
» tout le temps que j'ay esté à Paris je
» n'aprin point tant à congnoistre que
» c'est de moy, comme tu m'as faict
» congnoistre en une seule nuit que c'est

» de toy. Mais posé le cas que je fusse
» magnanime, si est-ce que tu n'es pas
» de celles sur qui la magnanimité doyve
» monstrer ses effectz : car la fin de la
» pénitence ès cruelles bestes comme tu
» es, et pareillement de la vengeance,
» doit estre la mort : là où vers les
» hommes doit suffire ce que tu diz.
» Parquoy, en tant que je ne suis point
» aigle ne toy colombe, mais te con-
» gnoissant serpent venimeux, j'entendz
» de toute ma force, comme ancien en-
» nemy, de te persécuter avecq' toute
» hayne. Bien que tout ce que je te fay
» ne se puisse proprement appeller ven-
» geance, mais plustost chastiment, d'au-
» tant que la vengeance doit surpasser
» l'offence : et cecy n'y aviendra jamais,
» par ce que si je me vouloye venger,
» ayant esgard à quel party tu me mis,
» ta vie, quand bien je te l'osteroye, n'y
» sçauroit suffire, ne cent autres sem-
» blables à la tienne, par ce que je ne
» tueroye qu'une vile, mauvaise, et
» meschante femme. Et à vray dire, que
» diable es-tu plus (qui t'auroit osté un
» peu de beauté du visage, lequel peu
» d'ans gasteront le remplissant de riddes)
» que la plus malheureuse chambrière du

» monde ? là où il n'a tenu à toy de faire
» mourir un honneste homme, comme
» n'aguières tu m'as appellé, la vie duquel
» pourra encores estre un jour plus utile
» au monde, que ne pourroient estre
» cent mille tes semblables, tant que le
» monde devra durer. Je t'apprendray
» doncques, avecques l'ennuy que tu
» soustiens, que c'est que de te mocquer
» des hommes qu'ont aucun sentiment, et
» quelle chose c'est se mocquer des esco-
» liers: en te donnant occasion de ne tom-
» ber jamais plus en telle follie, si tu en
» eschappes. Mais si tu as si grande vou-
» lonté de descendre, que ne te jettes-tu en
» bas? à fin que te rompant le col (s'il plaist
» à Dieu) tu sortes en une mesme heure
» hors de la peine où il te semble estre,
» et me feras le plus content homme du
» monde. Maintenant je ne te vueil dire
» autre chose, sinon que j'ay sceu tant
» faire que de te faire monter là-haut.
» Saches doncques tant faire mainte-
» nant que tu en descendes aussi bien
» comme tu te sçeuz mocquer de moy.»

Ce pendant que l'escolier disoit ces choses, la misérable Dame plouroit continuellement, et le temps se couloit tousjours, montant toutesfois le soleil de

plus en plus : mais quand elle le sentit taire, elle dist : — « O cruel homme, si » la maudicte nuict te fut si griefve, et » ma faute te sembla si grande, que ma » jeunesse et beauté, mes larmes et mes » humbles prières ne te peuvent mou- » voir à pitié aucune, fay au moins que » tu soyes meu, et que ta sévère rudesse » diminue par ce seul mien acte, que je » me suis fiée de nouveau en toy, et que je » t'ay descouvert tout mon désir, dont » tu as eu le moyen de me faire con- » gnoissante de mon péché. Car si je ne » me fusse voulue fier de toy, tu n'en » avois aucun pour te venger de moy, » comme tu monstres (avec si grande » ardeur) l'avoir désiré. Laisse doncques » ton ire et me pardonne désormais : car » je suis délibérée, si tu me veux par- » donner, et me faire descendre d'icy, » d'abandonner du tout le desloyal » amant, et t'avoir pour seul amy et sei- » gneur. D'avantage, combien que tu » blasmes grandement ma beauté, l'esti- » mant briefve et de peu de compte, de » laquelle telle qu'elle est, et pareille- » ment celle des autres femmes, si sçay-je » pourtant que quand on n'en devroit » faire cas pour autre raison, que pour

» estre un passetemps et plaisir de la jeu-
» nesse des hommes, qu'elle doit estre
» prisée pour ceste-là, et certes tu n'es pas
» vieil. Et combien que cruellement je
» soye traictée de toy, si ne puis-je pour-
» tant croire que tu me voulusses voir
» mourir misérablement, comme seroit
» de me précipiter en bas, comme une
» désespérée, devant tes yeux, ausquelz
» (si tu n'estois mensonger, comme tu
» es devenu) je fuz tant agréable. Ayes
» doncques pitié de moy pour Dieu, car
» le soleil commence trop à s'eschauffer,
» et comme le trop grand froid m'a
» offensé ceste nuict, ainsi le chaut com-
» mence à me faire grand ennuy. » A
qui l'escolier, qui la tenoit là en propos
pour son plaisir, respondit :

— « Ma Dame, ta foy ne se remit lors
» en mes mains pour amour que tu me
» portasses, mais pour r'avoir ce que
» tu avois perdu, et par ce elle ne mérite
» rien de meilleur, que plus grand mal,
» et crois follement, si tu crois que ce
» seul moyen sans plus m'ait esté opor-
» tun à la désirée vengeance : car j'en
» avoye mille autres, et mille lacs que
» j'avoye tenduz autour de tes piedz en
» te monstrant semblant de t'aymer,

» tellement que tu n'avoys à aller guères
» de temps, que si cestuy-cy ne fust
» advenu, il te convenoit nécessaire-
» ment cheoir en l'un des autres; et
» t'avise que tu ne pouvois tomber en au-
» cun qui ne te eust esté de plus grand'-
» peine et honte que cestuy-cy. Lequel
» je choisiz (non pour ton ayse) mais
» pour en recevoir plustot plaisir. Et où
» tous ces moyens m'eussent failly, la
» plume ne me pouvoit faillir, avec la-
» quelle j'eusse tant escrit de toy, et telles
» choses, et en telle manière, que les
» ayant sceu par après (comme tu eusses),
» tu eusses désiré mille fois le jour n'a-
» voir jamais esté née. Car les forces de
» la plume sont trop plus véhémentes,
» que ceux qui ne les ont esprouvées
» par expérience, n'estiment. Je jure
» Dieu, et ainsi me face-il joyeux jus-
» ques à la fin de ceste vengeance que
» je prens de toy, comme il m'a faict
» dès le commencement, que j'eusse
» escrit telles choses de toy que tu eus-
» ses eu si grand'honte, non d'autres
» personnes seulement, mais de toy-
» mesmes, que tu te fusses arraché
» les yeux de la teste, pour ne te voir
» point. Et par ainsi ne reproche point

» à la mer qu'elle soit creue d'un petit
» ruisseau de ton amour, ou bien que
» tu soyes mienne, je ne m'en soucie
» comme desjà je t'ay dit, et sois tant
» que tu voudras à celuy à qui tu as
» esté si tu peux, lequel tout ainsi que
» je l'ay hay je l'ayme présentement,
» considérant le bon tour qu'il t'a main-
» tenant faict. Vous vous enamourez et
» désirez l'amour des jeunes hommes,
» par ce que vous leur voyez aucune-
» ment le tainct plus fraiz, la barbe
» plus noire, bien dispostz, dancer et
» jouster : mais tout cela ont eu ceux
» qui sont un peu plus aagez, et si sça-
» vent ce que les autres ont encores à
» aprendre. Et outre ce, vous les estimez
» meilleurs chevaliers, d'autant qu'ilz
» font leurs journées de plus de lieues
» que ceux qui sont d'aage plus meur.
» Certainement je confesse que avec-
» ques plus grand force ilz secouent
» les pellissons. Mais ceux qui sont
» de moyen aage sçavent trop mieux
» (comme expertz) les lieux où les pulces
» habitent, et doit-on sans comparaison
» plustost choisir le peu et savoureux,
» que le beaucoup et mal sade : aussi le
» trotter fort rompt et lasse autruy, quel-

» que jeune qu'il soit, là où l'aller dou-
» cement (encor qu'on arrive plus tard
» au logis) vous y conduit tout reposé.
» Vous ne vous appercevez (bestes sans
» entendement) combien de mal est caché
» souz ce peu de belle apparence. Les
» jeunes ne sont contens d'une amye :
» mais autant qu'ilz en voyent autant en
» désirent-ilz, et d'autant leur semble
» qu'ilz sont plus dignes : parquoy leur
» amour ne peut estre stable ; et qu'il
» soit vray, tu en peux maintenant por-
» ter vray tesmoignage ; et leur semble
» qu'ilz sont dignes d'estre honorez et
» caressez de leurs amyes : ne ayantz
» autre gloire que de se venter de celles
» dont ilz ont jouy, laquelle faute en a
» fait tomber beaucoup souz les beaux
» pères qui ne le redisent point. Et di-
» sant que tes amours ne furent jamais
» sceues que de ta chambrière et de
» moy, je t'avise que si ainsi tu le crois,
» que tu le sçaiz mal, et le crois mal :
» car toute sa rue ne parle quasi d'autre
» chose, ne la tienne pareillement :
» mais le plus souvent, en telles choses,
» celuy à qui le faict touche est le der-
» nier qui le sçait. Davantage, ces jeunes
» gens vous desrobent, là où ceux de

» moyen aage vous donnent. Toy doncques qui as sceu mal choysir, demeure à celuy à qui tu te donnas, et quand à moy (duquel tu te mocquas) laisse moy estre à autruy : car j'ay trouvé Dame et amye qui est trop plus de chose que tu n'es, et qui m'a congneu mieux que tu ne fiz. Et à fin que tu puisses porter en l'autre monde plus grande certitude du désir de mes yeux, que tu ne faiz en cestuy par mes parolles, jette-toy en bas le plustost que tu pourras, et ton ame receue desjà (comme je croy) entre les bras du Diable, pourra voir si mes yeux se seront troublez ou non de t'avoir veu rompre le col. Mais pource que je croy que tu ne me voudrois rendre si joyeux, je te dy que si le soleil te commence à eschauffer, souvienne-toy du froid que tu me fiz souffrir, et si tu le sçaiz mesler avecques ce chaut, sans faillir tu en sentiras le soleil plus tempéré. »

La desconsolée Dame, voyant que les parolles de l'escolier ne tendoient que à cruelle fin, commença à plourer et dist : — « Or çà, puis que aucune chose de » moy ne te peut mouvoir à pitié, au

» moins soyes meu par l'amytié que tu
» portes à la femme que tu diz avoir
» trouvé plus sage que moy, et de la-
» quelle tu te diz amy, et pour amour
» d'elle pardonne-moy, et m'apporte mes
» habillemens, à fin que je me puisse
» revestir, et me fay, s'il te plaist, de-
» scendre d'icy. » Lors l'escolier commença à rire. Et voyant que l'heure de tierce estoit longtemps y avoit passée, respondit : — « Or sus, tu m'as prié de
» par telle Dame, que je ne sçay mainte-
» nant dire de non : enseigne-moy où
» sont tes habillemens, et je les iray
» querir, et te feray descendre de là. »
La Dame, croyant cecy, se conforta aucunement, et luy enseigna le lieu où elle les avoit mis, et l'escolier sortit de la tour, et commanda à son serviteur qu'il n'en bougeast, ains qu'il s'en tinst près, et qu'il se gardast tant qu'il pourroit que personne n'entrast dedans jusques à ce qu'il fust retourné. Et cecy dit, il s'en alla à la maison d'un sien amy, où il disna à son bel ayse, et après quand il luy sembla bon se mit à dormir.

Ce pendant la Dame, qui estoit demourée sur la tour et s'estoit réconfortée

d'un peu de sotte espérance, dolente toutesfois outre mesure, se dressa et s'assit, se mettant du costé de la tour où il y avoit un peu d'umbre, et commença avec très-amers pensemens à attendre, maintenant pensant, ores plorant, tantost espérant, et soudainement désespérant du retour de l'escolier, avec ses habillemens; et sautant d'un penser en un autre comme celle qui estoit vaincue de travail, et qui n'avoit reposé de toute la nuict, s'endormit un peu. Mais le soleil, lequel estoit très-chaut, estant desjà l'heure de mydi venue, frappoit à la descouverte avec telle force droit sur son corps délicat, et sur sa teste toute descouverte, de telle sorte, que non seulement il luy brusla autant de chair qu'il en voyoit, mais la luy fit petit à petit toute fendre et ouvrir, et fut la cuysson telle, qu'elle, qui dormoit profondément, fut contrainte de s'esveiller, et sentant qu'il luy cuysoit et se voulant aucunement remuer, il luy sembloit en se tournant que toute la peau cuytte se ouvrist et esclatast, comme nous voyons avenir d'une peau de parchemin bruslée, quand quelqu'un la veut après estendre; et outre tout ce, la teste luy

douloit tellement, qu'il luy sembloit l'avoir en pièces, dont il ne se faut esbahir: car le pavé de la tour estoit si désespérément chaut qu'elle avec les piedz, ne autre chose, n'y pouvoit trouver lieu pour se reposer. Parquoy, sans pouvoir demourer ferme en un lieu, se remuoit ores çà, et maintenant là, en plorant amèrement. Et outre cecy, ne faisant lors brin de vent, y estoient venues en très-grande quantité, force mousches et gros tahons, lesquelz poignans sur la chair ouverte l'esguillonnoient si cruellement, que chacun luy sembloit une poincture d'esguillon : parquoy elle menoit incessamment ses mains à l'entour de son corps, maudissant tousjours soy, sa vie, son amy, et l'escolier. Et estant ainsi et avec telle angoisse poincte, et affligée du chaut inestimable du soleil, des mousches, des tahons, et encores de la faim, mais beaucoup plus de la soif, et pour renfort de mille pensers ennuyeux, elle se leva debout et commença à regarder s'il se pourroit voir ou ouïr là auprès quelque personne, se délibérant du tout, quoy qu'il en deust avenir, de l'appeller, et luy demander aydé. Mais sa malheureuse fortune luy avoit encores

osté tout cecy, car les laboureurs estoient tous partiz des champs pour le chaut: encor que ce jour-là, personne n'estoit allé travailler là environ, par ce que tous battoient leurs bledz alentour de leurs maisons; en manière qu'elle n'oyoit autre chose que des cigalles, et voyoit le fleuve d'Arne, lequel luy apportant le désir de boire de ses eaux, ne luy ostoit la soif, mais au contraire, la luy croissoit; elle voyoit d'avantage en plusieurs lieux des boys et umbrages et maisons, lesquelles ne luy estoient semblablement sinon angoisse en les désirant.

Que dirons-nous plus de la malheureuse Dame? Le soleil de dessus et l'ardeur du pavé de la tour dessouz, avec les morsures des mousches et des tahons, l'avoient par tous les costez de son corps tellement accoustrée que où elle avoit vaincu le soir de devant, avec la blancheur de son corps, l'obscurité de la nuyct, elle estant à ceste heure-là devenue rouge comme rage, et toute tachée de sang, eust semblé à qui l'eust veue la plus layde chose du monde; et demeurant en ceste manière sans espérance ou conseil aucun, attendoit plus la mort qu'autre chose.

L'escolier, après que trois heures après midy furent sonnées de long temps, s'esveilla et, se souvenant de sa Dame, s'en alla à la tour pour voir qu'il estoit d'elle, et envoya disner son serviteur qui encor n'avoit mangé de tout le jour. La Dame, ayant ouy l'escolier, s'en vint ainsi foible et ennuyée qu'elle estoit sur la trappe, et s'estant assise, commença en plourant à dire : « Regnier, tu t'es » bien vengé outre mesure : car si je te » fiz de nuyct geler en ma court, tu m'as » faict rostir de jour sur ceste tour, voire » brusler, et outre ce mourir de faim et » de soif : parquoy je te prie pour Dieu » que tu montes icy-haut, et puis que » mon cueur ne pourroit soufrir que je » me donnasse moy-mesmes la mort, » donne-la moy toy-mesmes : car je la » désire plus qu'autre chose, tant grand » et tel est le torment que je sens. Et si » tu ne me veux faire ceste grace, au » moins fay-moy apporter un verre » d'eau, à fin que je puisse mouiller la » bouche à laquelle ne peuvent suffire » mes larmes, si grande est la sécheresse » et l'arsure que j'ay dedans. » Bien cogneut l'escolier à la voix sa foyblesse, et encore vit-il la pluspart de son corps

tout bruslé du soleil : pour lesquelles choses et par ses humbles prières, il luy vint un peu de compassion d'elle ; non pourtant il luy respondit : — « Mauvaise » femme, tu ne mourras jà de mes mains, » mais des tiennes s'il t'en prend désir, » et autant d'eau auras-tu de moy, pour » le soulagement de ton chaut, comme » j'euz de feu de toy pour l'alègement » de mon froid, et si me deulz grande- » ment, qu'il ayt falu que le mal de mon » froid se soit guéry avec le chaut de un » fiant très-puant, où je fuz mis, là où » celuy de ton chaut se guérira avec le » froid d'une eau rose très-odoriférante ; » et là où je fuz en danger de perdre les » nerfz et la personne, toy ainsi escor- » chée de ce chaut, demoureras ainsi » belle comme faict le serpent quand il » laisse son vieil cuir. — O moy misé- » rable ! » dist la Dame. « Dieu doint à » qui mal me veut ces beautez par telle » manière acquises ; mais toy, plus cruel » que toute autre beste cruelle, com- » ment as-tu peu soufrir de me traicter » si mal en ceste sorte ? Que devoy-je » pis attendre de toy ou de toute autre » personne, quand bien j'eusse tué tout » son parentage avec cruelz tormens ?

» Certes je ne sçay quelle plus grande » cruauté on eust sceu user contre un » traistre qui eust mis à mort toute une » cité, que celle où tu m'as mis de me » faire rostir au soleil, et manger aux » mousches, et outre cecy de ne me vou- » loir pas seulement donner un verre » d'eau, qu'on donne bien aux homicides » condamnez de la justice, quand on les » meine pendre, et le plus souvent du » vin s'ilz en demandent. Maintenant » puis que je te voy demourer ferme en » ta cruauté, et que ma passion ne te » peut aucunement mouvoir, je m'ap- » pareilleray de recevoir la mort patiem- » ment : à fin que Dieu ayt miséricorde » de mon ame, lequel je supplie qu'avec » ses yeux justes il voye ceste tienne » cruauté. » Et ces parolles dictes, elle se tira avec grand peine, vers le mylieu de la terrasse de la tour, se désespérant de devoir eschapper de un si ardant chaut, et non seulement une fois mais mille (outre ses autres douleurs) elle cuyda pasmer de soif, plorant incessamment très-fort, en se complaignant de sa malheurté.

Mais estant presque nuict, et semblant à l'escolier qu'il avoit assez faict, il fit

prendre les habillemens d'elle et les envelopper dedans le manteau de son serviteur, et s'en alla vers la maison de la Dame, où il trouva sur la porte sa chambrière assise toute desconfortée, à laquelle il dist : « Bonne femme, où est ta mai» stresse? » A qui la chambrière respondit : — « Monsieur, je ne sçay, je cuy» doye ce matin la trouver au lict où je » l'avoye veu aller ce me semble hier au » soir : mais je ne l'ay trouvée ne là ne » ailleurs, et ne sçay qu'elle est devenue, » dont je suis en grand douleur : mais » vous, Monsieur, m'en sçauriez-vous » rien dire? » A qui l'escolier respondit : — « Aussi bien t'eussé-je tenue avec elle, » là où je l'ay eue, à fin que je t'eusse » punie de ta coulpe, comme j'ay elle de » la sienne : mais croy fermement que » tu ne m'eschapperas des mains que je » ne te paye tellement de tes mérites, » que tu ne te mocqueras jamais d'homme » qu'il ne te souvienne de moy. » Et cecy dit, il dist à son serviteur : « Baille» luy ses habillemens, et dy-luy qu'elle » aille querir sa maistresse si elle veut. » Le serviteur fit son commandement. Parquoy les ayant la chambrière prins, et iceux recongneuz, oyant ce qu'il luy

avoit dit, douta grandement qu'on ne l'eust tuée, et à peine se peut-elle retenir de cryer; si se mit soudainement à plorer, et estant desjà l'escolier party, s'en alla courant vers la tour avec iceux habillemens.

Ce jour-là de malheur, un laboureur de ceste Dame avoit esgaré deux siens pourceaux, et les allant chercher un peu après que l'escolier fut party, il arriva vers celle tour, regardant partout s'il verroit ses pourceaux; si ouit le misérable plaint que faisoit la malheureuse Dame. Parquoy il se mit tant qu'il peut à crier : « Qui ploure là-hault? » La Dame congneut la voix de son païsant, et le ayant appellé par son nom, luy dist : — « Va, je te prie, appeller ma » chambrière, et faiz tant qu'elle puisse » venir icy-hault. » Le laboureur, congnoissant sa maistresse, luy dist : — « Ho, » ma Dame, et qui vous porta là-hault? » vostre chambrière vous a tant aujourd'huy cherchée : mais qui jamais eust » pensé que vous eussiez deu estre là? » Et ayant prins les bastons de l'eschelle, la commença à dresser comme ilz devoient estre, et la lyer avecques des riottes et bastons au travers. Et en cest

instant arriva sa chambrière : laquelle, aussi tost qu'elle fut entrée en la tour, ne pouvant plus tenir sa voix, se battant les mains, commença à crier : « Hélas, ma douce maistresse, où estes- » vous? » La Dame, oyant sa chambrière, respondit au mieux qu'elle peut : — « Ha, ma sœur, je suis icy-hault, ne » ploure point : mais m'aporte tost mes » habillemens. » Quand la chambrière l'ouyt parler, quasi toute réconfortée, monta par l'eschelle desjà presque racoustrée par le laboureur, et avec son ayde arriva sur la terrasse de ladicte tour. Et voyant sa maistresse ressemblant non un corps humain, mais plustost une busche de boys à demy bruslée, toute lasse, toute seiche, et couchée toute nue en terre, elle se mit les ongles au visage, et commença à plourer sur elle, ne plus ne moins que si elle eust esté morte. Mais la Dame la pria pour Dieu qu'elle se teust, et qu'elle luy aydast à se revestir. Et ayant sceu d'elle que personne n'avoit entendu où elle avoit esté, sinon ceux qui avoient porté ses habillemens, et le laboureur qui y estoit présent, elle se réconforta aucunement, et les pria pour Dieu que jamais

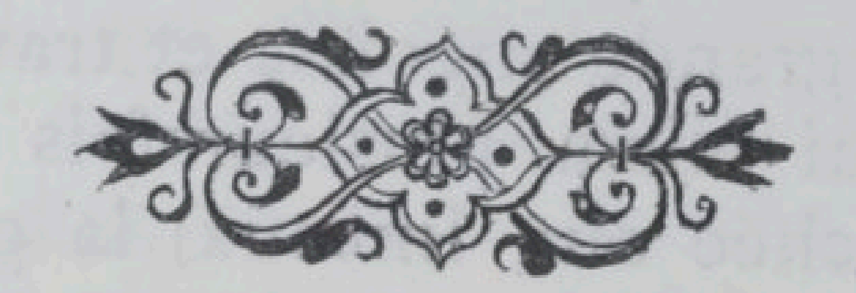
ilz n'en dissent rien à personne. Le laboureur, après plusieurs parolles, et estant la Dame levée, la porta sur son col, parce qu'elle ne pouvoit aller jusques hors de la tour. La povre chambrière (qui estoit demourée derrière) en descendant peu advisément de l'eschelle, le pied luy faillit et tombant en terre se rompit la cuisse, dont pour la douleur qu'elle sentit commença à mugir et crier tellement, qu'il sembloit que ce fust un lyon : parquoy le laboureur, ayant posé la Dame sur un monceau d'herbe, alla voir que avoit la chambrière, et ayant trouvé qu'elle avoit la cuisse rompue, la porta semblablement sur ladite herbe, et la mit auprès de la maistresse, laquelle voyant mal sur mal luy advenir, et que ceste-cy de qui elle espéroit estre aydée plus que de nul autre avoit la cuisse rompue, dolente sans mesure, recommença son pleur si misérablement, que non seulement le laboureur ne la peut consoler, ains luy-mesmes commença à pleurer comme les autres.

Mais estant jà le soleil baissé, la povre désolée voulut, à fin que la nuict ne les surprinst, aller à la maison dudit laboureur : là où ayant prins deux siens frères

et sa femme, ilz retournèrent querir la chambrière sur un aiz, et la portèrent en la maison. Puis reconfortans la Dame avec un peu d'eau fresche, et plusieurs bonnes parolles, le laboureur la porta sur son col en la chambre d'elle; puis sa femme luy donnant du pain lavé, la despouilla, et après la mit au lict, et donnèrent ordre que elle et la chambrière fussent portées la nuict à Florence, et ainsi fut faict. Là où la Dame pleine de mensonge controuva un compte tout hors de l'ordre de ce qui estoit advenu d'elle et de sa chambrière, et fit accroire à ses frères, sœurs et toute autre personne, que par accident de foudre et de mauvais espritz, cecy leur estoit advenu. Puis l'on fit venir les médecins, lesquelz, non sans grande angoisse et travail de la Dame (qui laissa plusieursfois toute la peau attachée aux linceux) la guérirent d'une cruelle fièvre, et des autres accidens qui luy survindrent, et pareillement la chambrière de sa cuisse. Pour laquelle chose la Dame oublia son amoureux, et de là en avant se garda sagement de se mocquer et d'aymer. Et l'escolier, sçachant que la chambrière avoit eu la cuisse rompue, luy estant advis qu'il en

avoit assez entière vengeance, s'en passa joyeusement sans en rien dire autre chose.

Ainsi voylà qu'il advint à la jeune folle de ses mocqueries, pensant qu'elle ne se devoit autrement jouer avecques un escolier qu'elle eust fait avec un autre. Ne sçachant bien qu'ilz sçavent (je ne dy pas tous, mais la pluspart) là où c'est que le diable tient la queue. Et par ainsi gardez vous, mes Dames, de vous mocquer, mesmement des escoliers.





DEUX HOMMES MARIEZ

fréquentantz journellement ensemble, l'un coucha avec la femme de l'autre : lequel, s'en estant apperceu, fit si bien avec la femme de son compagnon, qu'ilz l'enfermèrent dedans un coffre, sur lequel il jouyt de sa femme.

NOUVELLE VIII

Signifiant que, qui a fait villenie à autruy, est subject à la recevoir de luy plus grande.



ES malheurs de ma Dame Héleine avoient esté fascheux et ennuyeux aux Dames à escouter, mais pource qu'elles congnoissoient qu'ilz luy estoient avenuz comme en partie elle avoit mérité, elles les avoient passez avecques compassion modérée : combien qu'elles réputèrent l'escolier non séulement obstiné, ains plustost cruel outre

mesure. Mais quand ma Dame Pampinée fut venue à fin de sa nouvelle, la Royne commanda à ma Dame Fiammette qu'elle suyvist. Laquelle, désirant d'obéir, dist ainsi :

Pource qu'il me semble, mes belles Dames, que la cruauté de l'escolier vous a offencées et quelque peu contristées, il me semble qu'il ne sera mal convenable de récréer voz espritz ennuyez, avec quelque chose plus délectable; et parainsi je délibère vous dire une nouvelle d'un jeune homme, lequel receut plus doucement une injure, et la vengea plus modérément que ne fit l'escolier : par laquelle vous pourrez comprendre qu'il doit assez suffire à un chascun, si on luy faict de tel pain souppe qu'il a fait à autruy, sans vouloir prendre vengeance plus grande que l'injure receue.

Vous devez sçavoir qu'il y eut à Siene (comme j'ay autresfois ouy dire) deux jeunes hommes assez aisez et de bonne parenté bourgeoyse : l'un se nommoit Spinellosse Tavenne, et l'autre Seppe de Myno, et tous deux estoient voysins de maisons en la rue de Camoillie, ne bou-

geantz d'ensemble, et s'aymantz, par les démonstrations qu'ilz faisoient l'un à l'autre, autant ou plus que s'ilz eussent esté frères; et chascun d'eux avoit belle femme. Or advint que fréquentant fort souvent Spinellosse en la maison de Seppe, bien que Spinellosse y fust ou non, il s'apprivoysa par telle manière avec la femme de Seppe, qu'il commença à coucher avec elle; et en cecy ilz continuèrent une bonne pièce de temps avant que personne s'en apperceust. Toutesfois, au long aller, estant un jour Seppe en son logis et sa femme n'en sachant rien, Spinellosse le vint demander, et sa femme luy dist qu'il n'y estoit pas : au moyen de quoy Spinellosse monta soudainement là-haut, et ayant trouvé la femme en la salle, et voyant qu'il n'y avoit autre que eux, en l'embrassant la commença à baiser et elle luy. Seppe, qui vit cecy, ne sonna mot : mais demoura caché pour voir par quel bout finiroit ce jeu. Et, pour abréger, il vit sa femme et Spinellosse qui s'en allèrent ainsi embrassez en sa chambre, et qu'ilz s'enfermèrent dedans, dont il fut fort marry. Mais congnoissant que pour cryer ne autrement son injure ne pourroit

amoindrir, ains que la honte en croistroit plustost, il se mit à penser par quelle manière il pourroit si sagement faire la vengeance de cecy, que sans qu'il fust sceu çà ne là, son esprit en demourast content. Parquoy, après avoir longuement pensé, et ayant (comme il luy sembloit) trouvé le moyen, il demoura caché tout autant que Spinellosse fut avec sa femme. Lequel, aussi tost qu'il s'en fut allé, entra en la chambre, où il trouva sa femme, qui encor' n'avoit achevé de racoustrer son habillement de teste, que Spinellosse en jouant luy avoit fait cheoir, et dist : « Que faiz-tu, ma » femme ? » A qui la femme respondit : — « Ne le vois-tu pas ? — Ouy vray- » ment, » dist Seppe ; « et si ay veu » encor' autre chose, que je voudroye » n'avoir point veu. » Et entra en grandes parolles des choses qui avoient esté faites, et elle, avec une très-grande peur, après plusieurs propos luy ayant confessé l'acointance que elle avoit avec Spinellosse, que malaisément elle luy pouvoit nier, luy commença à requérir pardon en plorant. A qui Seppe dist : — « Vois-tu, ma femme, tu as mal fait ; » duquel si tu veux avoir pardon, déli-

» bère-toy de faire entièrement ce que » je te commanderay, et je le te vay » dire. Je vueil que tu dies à Spinellosse » que demain matin, sur les neuf heures, » il trouve quelque occasion de se partir » d'avec moy, et s'en vienne icy vers » toy; et quand il sera céans je revien- » dray, et aussi tost que tu me orras tu » le feras entrer en ce coffre, et l'enfer- » meras dedans; puis, quand tu auras » faict cecy, je te dirai le demourant de » ce que tu auras à faire, et n'ayes au- » cune doute de le faire : car je te pro- » metz que je ne luy feray point de » mal. » La femme, pour luy satisfaire, dist que elle le feroit, et ainsi le fit.

Quand le lendemain fut venu, estans Seppe et Spinellosse ensemble sur les neuf heures, Spinellosse, qui avoit promis d'aller vers la femme à celle heure, dist à Seppe : « Je doy disner ce matin avec » quelque mien amy que je ne vueil » point faire attendre, et par ainsi à » Dieu te command'. — Il n'est encor' » (dist Seppe) « heure de disner de bonne » pièce. » Spinellosse dist : — « Il n'y a » point de danger, aussi bien ay-je à » parler à luy, d'un mien affaire, telle- » ment qu'il faut que j'y soye de bonne

» heure. » S'estant doncques départy Spinellosse d'avec Seppe, et ayant encor' faict un tour, il fut incontinent en la maison avec la femme de luy; et estans entrez en la chambre, ilz n'y furent guères que Seppe retourna, et aussi tost que la femme l'entendit, elle, faisant fort la paoureuse, fit gaigner ce coffre que son mary luy avoit dit à Spinellosse, et l'enferma dedans, puis sortit de la chambre; et quand Seppe fut en haut, il dist à sa femme : « Est-il temps de » disner, ma femme? — Il sera désor- » mais temps, » respondit-elle. Dit alors Seppe : — « Spinellosse est allé ce matin » disner avec un sien amy, et a laissé sa » femme seule à la maison; boute la » teste à la fenestre, et l'appelle, et luy » dy qu'elle vienne disner avec nous. » La femme, craignant de sa personne mesmes, et devenue pour ceste occasion fort obéissante, fit ce que son mary luy commanda, et pria tant la femme de Spinellosse, qu'elle y vint, oyant que son mary ne devoit disner au logis. Et quand elle fut venue, Seppe luy faisant de grandes caresses, et l'ayant prinse privément par la main, fit signe à sa femme qu'elle s'en allast à la cuysine,

menant luy sa voysine avecques soy en la chambre, en laquelle estans entrez il se tourna en arrière, et ferma l'huys sur eux. Quand la femme se vit enfermée dedans, elle dist : « Nostre Dame!
» Seppe, que veut dire cecy? M'avez-
» vous fait venir icy pour cela? Est-ce
» l'amour que vous portez à Spinellosse,
» et la loyalle compagnie que vous luy
» faites? » A laquelle Seppe s'estant approché du coffre où son mary estoit enfermé dedans, et la tenant bien, luy dist :
— « Mamye, premier que tu te cour-
» rouces, escoute bien ce que je te vueil
» dire : J'ay aymé et ayme Spinellosse
» comme mon frère, et hier (combien
» qu'il ne le sache) je trouvay que la
» fiance que j'ay eue de luy, est venue à
» tant qu'il couche avec ma femme
» comme avecques toy : maintenant
» pour ce que je l'ayme, je n'ay point
» délibéré de prendre autre vengeance
» de luy, sinon telle comme l'offense a
» esté. Il a jouy de ma femme, et j'en-
» tendz jouyr de toy; et là où tu ne le
» voudras, il faudra que je l'attrape
» céans : et pource que je ne délibère
» point de laisser ceste injure impunie,
» je luy joueray un tel jeu, que toy ne

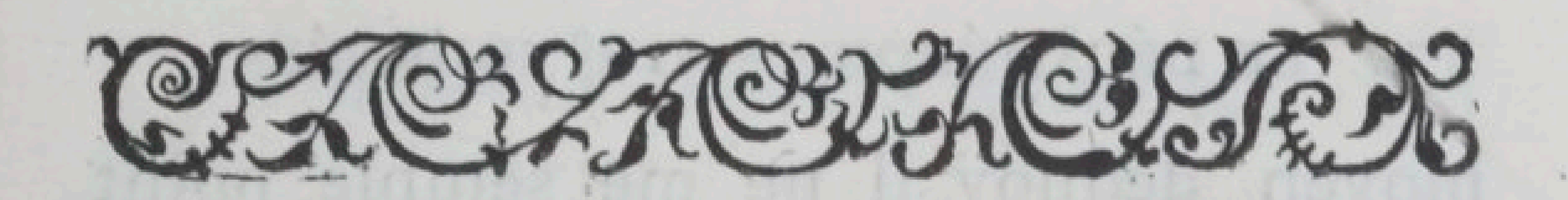
» luy ne serez jamais aises. » La Dame oyant cecy, et après plusieurs reconfirmations que luy fit Seppe, le tenant pour certain, dist : — « Seppe mon » amy : puis qu'il faut que ceste ven- » geance tombe sur moy, j'en suis con- » tente, par un tel si que tu feras ma » paix avec ta femme, de ce que nous » devons faire, comme (nonobstant ce » qu'elle m'a fait) je suis délibérée de » luy pardonner. » A qui Seppe respondit : — « Je le feray asseurément, et » outre ce je te donneray un aussi beau » joyau que pièce que tu en ayes. » Et cecy dist, la baisant et embrassant, l'estendit sur le coffre, dedans lequel le mary estoit enfermé, et là, autant qu'il luy pleut passa le temps avec elle, et elle avec luy.

Spinellosse, qui estoit dedans le coffre, et qui avait ouy toutes les paroles que Seppe avoit dictes, et la response de sa femme, et puis avoit senty la danse de l'ours, qu'on avoit dancé sur sa teste, sentit telle rage une fort grand pièce, qu'il cuida mourir, et ne eust esté qu'il craignoit Seppe, il eust dit toutes les injures du monde à sa femme, ainsi enfermé qu'il estoit : toutesfois pensant à

la fin en soy-mesmes, que l'injure et mauvais tour avoient esté commencez par luy, et que Seppe avoit raison de faire ce qu'il faisoit, et qu'il s'estoit porté envers luy humainement, et comme compagnon, délibéra en soy-mesmes d'estre plus amy de Seppe que jamais, s'il luy plaisoit. Puis, quand Seppe eut demeuré avec la Dame autant qu'il luy pleut, il descendit de dessus le coffre, et demandant la femme le joyau qu'il luy avoit promis, Seppe ouvrit la chambre et fit venir sa femme, laquelle ne dist autre chose sinon : « M'amye, vous » m'avez rendu pain pour fouasse, » et encores, le dist-elle en riant. A qui Seppe dist : — « Ouvre ce coffre. » Et elle le fit, dedans lequel Seppe monstra à la femme Spinellosse son mary. Or il seroit long à dire lequel des deux eut plus de honte, ou Spinellosse voyant Seppe, et sçachant qu'il sçavoit ce qu'il avoit faict, ou la femme voyant son mary, et congnoissant qu'il avoit ouy et senty ce qu'elle lui avoit fait sur la teste. A laquelle Seppe dist : — « Voylà » le joyau que je te donne. » Spinellosse, quand il fut sorty du coffre, sans user trop de parolles, dist : — « Seppe, nous

» sommes quitte à quitte : et par ainsi je » treuve bon comme tu disois tantost à » ma femme, que nous soyons amys » comme nous soulions. Et n'estant » autre chose à partir entre nous deux » que noz femmes, je suis d'advis que » nous le mettions à butin. » Dont Seppe fut content ; et disnèrent tous quatre ensemble en la meilleure paix du monde, et de là en avant chacune de ces femmes eut deux mariz, et chacun d'eux deux femmes, sans que jamais ilz en eussent pour cela autre question ne débat.





MAISTRE SIMON,

Médecin, fut mené de nuict par Brun et Bulfamaque en une fosse à retraictz, croyant le Médecin qu'on le deust mener et faire estre d'une compagnie qui alloit en Corse : et fut laissé en ladicte fosse.

NOUVELLE IX

Pour dire que les titres d'honneur et de doctoreries ne font pas les gens plus sages.





PRÈS que les Dames eurent un peu causé sur la communication des femmes des deux Senois, la Royne, qui estoit la dernière à compter sa nouvelle pour ne faire tort à Dioneo, commença ainsi :

La tromperie que Seppe fit à Spinellosse, luy fut très-bien employée : au

moyen dequoy il ne me semble point qu'on doyve reprendre trop aigrement celuy qui fait quelque tromperie à celuy qui la va cherchant, ou qui l'a méritée : combien que ma Dame Pampinée ait voulu n'aguères monstrer le contraire. Or est-il que Spinellosse mérita bien ce qu'on luy feit, et je me délibère de vous en dire d'un qui l'alla cherchant, et croy que ceux qui le trompèrent n'en sont point à blasmer, ains plustost à louer : et celuy à qui on la fit, fut un Médecin qui vint de Bouloigne à Florence, où il retourna tout couvert de poil de menu-vert, encores qu'il ne fust qu'une pécore.

Comme nous voyons tous les jours, nos citoyens, quand ilz reviennent d'estudier de Bouloigne, l'un est advocat, l'autre médecin, l'autre notaire, avec les robbes longues et larges, et les aucunes d'escarlatte, et avec le chapperon fourré de menu-vert, et plusieurs autres apparences très-grandes, ausquelles comme l'effect en succède nous le voyons encor chacun jour. Entre lesquelz retourna naguères un maistre Simon de Ville, plus riche de biens paternelz que

de sçavoir acquis, vestu d'escarlatte, avec une grande cornette, et docteur en médecine, comme luy-mesmes disoit: et print maison à louage en la rue que nous appelons aujourd'hui la rue du Concombre. Ce maistre Simon nouvellement venu, comme dict est, avoit entre ses autres notables conditions accoustumé de demander à quiconques estoit auprès de luy, qui estoient tous ceux qu'il voyoit passer par la rue: et comme si quasi il eust deu par les gestes des hommes composer des médecines qu'il devoit donner à ses patiens, il prenoit garde à tous, et s'en souvenoit. Et entre tous ceux sur qui il jetta ses yeux plus ententivement, ce fut sur deux peinctres, dont nous avons aujourd'huy parlé deux fois : Brun et Bulfamaque, qui estoient continuellement ensemble, et estoient ses voysins. Et luy estant avis que ceux-cy vivoient plus joyeusement et avec moins de soucy, que personne qu'il eust jamais veu, comme il estoit vray, il demanda à plusieurs, de quel estat et condition ilz estoient: et ayant entendu d'un chacun qu'ilz estoient pauvres gens et peinctres, il luy entra en la teste qu'il devoit estre impossible

qu'ilz vesquissent si joyeusement en leur pauvreté : mais va penser, pour ce qu'il avoit ouy dire qu'ilz estoient fins et avisez, qu'ilz tiroient grand proffit de quelque autre endroit incogneu aux hommes. Au moyen dequoy il luy vint grande volonté de s'accointer et prendre la familiarité de tous deux, ou à tout le moins de l'un d'eux, et de faict il print congnoissance avecques Brun.

Or congnoissant Brun, en bien peu de fois qu'il eut esté avec luy, que ce Médecin estoit une grande beste, il commença à avoir de luy le plus grand passetemps du monde des choses nouvelles qu'il disoit, et le Médecin commença à avoir pareillement de Brun un merveilleux plaisir : et l'ayant invité quelquesfois à disner avec luy, et croyant par cecy pouvoir deviser familièrement ensemble, il luy dist qu'il s'esmerveilloit de luy et de Bulfamaque, de ce que estans pauvres gens, ilz vivoient si joyeusement : si le pria qu'il luy enseignast comment ilz faisoient. Brun oyant le Médecin, et luy estant avis que la demande estoit plus que sotte, commença incontinent à rire en soy-mesmes, et délibéra de luy respondre comme il ap-

partenoit à sa besterie, et dist : — « Nostre maistre, je ne diroye pas à » beaucoup de gens comment nous fai» sons; mais je ne me faindray point de » le vous dire, pource que vous estes » des amys : et si sçay bien que vous ne » le direz à personne. Il est vray que » mon compagnon et moy, vivons ainsi » bien et joyeusement comme vous » voyez, et mieux avecq : et si vous » faut croyre que de nostre mestier ne » autre revenu que nous ayons, nous ne » sçaurions tirer l'eau que nous usons : » ne je ne vueil pour cecy que vous » croyez que nous allions desrober; » mais nous allons en Corse, dont nous » tirons, sans faire tort à autruy, tout » ce qui nous faict besoing, ou que nous » voulons souhaiter : qui est la cause qui » nous fait ainsi vivre joyeusement » comme vous voyez. »

Le Médecin oyant cecy, et le croyant fermement, sans sçavoir que c'estoit, eut le plus grand désir du monde de sçavoir quelle chose c'estoit que d'aller en Corse; et le pria avecques grande instance qu'il luy dist, jurant qu'il ne le diroit jamais à personne. — « Jésus! » nostre maistre » (dist Brun), « qu'est-ce

» que vous me demandez ? C'est un trop
» grand secret celuy que vous voulez
» sçavoir de moy : et chose pour me
» ruyner, et pour me chasser de ce
» monde, voyre pour me faire mettre
» dans la bouche du Lucifer de sainct
» Gal, si quelqu'un autre le sçavoit :
» parquoy je ne le vous diroye jamais. »
Le Médecin dist : — « Brun, asseure-toy
» que jamais personne ne sçaura choses
» que tu me dies, sinon toy et moy. » A
qui Brun, après plusieurs nouvelles,
dist : — « Or voyez, nostre maistre,
» l'amytié que je porte à vostre qualita-
» tive coyonnerie, est si grande, et pa-
» reillement la fiance que j'ay en vous,
» que je ne vous puis esconduyre de
» chose que vous vueillez : et par ainsi
» je le vous diray, par un tel si, que
» vous me jurerez par la croix de Mon-
» teson que jamais (comme vous m'avez
» promis) vous ne le redirez à per-
» sonne. » Le Médecin jura que aussi
non feroit-il.

— « Vous devez sçavoir, mon doux
» maistre » (dist Brun), « qu'il n'y a pas
» encor long temps que nous menasmes
» en ceste ville un homme fort sçavant
» en nigromance, qui se nomma Michel

» l'Escot, par ce qu'il estoit d'Escosse,
» et receut beaucoup d'honneur de plu-
» sieurs gentilzhommes, dont il n'en est
» plus guères demouré de vivans; et
» quand il voulut partir d'icy, il y laissa,
» à leur grande prière et requeste, deux
» de ses disciples fort suffisans : ausquelz
» il commanda qu'ilz fussent prestz, de
» faire tous les plaisirs qu'ilz pourroient
» jamais faire à ces gentilzhommes, qui
» luy avoient tant faict de plaisir. Ceux-cy
» doncques servoient libérallement les-
» dictz gentilzhommes en leurs entre-
» prinses amoureuses, et en plusieurs
» autres choses : puis après, trouvans
» eux que la cité, et les coustumes des
» hommes leur plaisoient, ilz se délibé-
» rèrent d'y vouloir demourer tousjours;
» et prindrent de grandes et estroites
» amytiez avec aucuns, sans regarder
» s'ils estoient gentil'hommes ou non,
» ou plus riches que pauvres : mais que
» ilz fussent seulement conformes à
» leurs complexions; et pour complaire
» à leursdictz amyz, ilz firent une société
» d'environ vint-cinq hommes, lesquelz
» se devoient assembler deux fois le
» mois en quelque lieu député par eux;
» et estans là, chacun disoit à ceux-cy

» ce qu'il désiroit : et eux y satisfai-
» soient incontinent pour celle nuict.
» Avec lesquelz deux Bulfamaque et
» moy, prinsmes une privauté si grande,
» que nous fusmes mis en celle compa-
» gnie, et en sommes; et vous vueil dire
» cecy, que à toutes les fois qu'il avient
» que nous nous assemblons, c'est chose
» merveilleuse de voir les tapisseries
» autour de la salle où nous mangeons,
» et les tables couvertes à la royalle, et
» le grand nombre de nobles et beaux
» serviteurs, tant femmes que hommes,
» au commandement d'un chacun qui
» est de telle compagnie, et les bassins,
» éguières, flascons, couppes, et autre
» vaisselle d'or et d'argent, èsquelz nous
» mangeons et beuvons, et outre tout
» cecy l'abondance et diversité des vian-
» des, selon l'apétit d'un chacun, qu'on
» aporte devant nous, quand il en est
» temps. Je ne vous pourroye deviser en
» mil ans quelz et de combien de sortes
» d'instrumentz et de musiques on y
» oit : ny ne vous sçauroye dire com-
» bien est grande la quantité de la cire
» qu'on brusle à ces festins, ne quelle
» abondance il y a de dragées et confi-
» tures, qui s'y consomment : et comme

» les vins qu'on y boit sont précieux :
» encore ne voudroy-je, mon très-doux
» amy, que vous pensissiez que nous
» fussions là en ces habitz que vous nous
» voyez : il n'y en a pas un si mal vestu,
» qui ne vous semblast un Empereur à
» nous voir ainsi habillez, de riches ha-
» billemens, et de précieuses choses,
» comme nous sommes.

» Mais sur tous les plaisirs qui y sont,
» c'est celuy des belles femmes qu'on y
» amène de toutes les parts du monde,
» pourveu seulement que l'homme les
» désire : vous verriez là la Dame de
» Barbanique, la Royne de Basque, la
» femme du Soudan, l'Impératrice de
» Osbech, la Chanchaufère de Norvègue,
» la Semystante de Berlinsonne, et la
» Scalpèdre de Narsie. Mais à quoy faire
» me romps-je la teste, de vous en
» compter tant? Toutes les Roynes du
» monde y sont, je vous dy, jusques à
» la Squynquynmurre de Prestre Jan,
» qui a les cornes entre les deux fesses.
» Or voyez désormais vous. Depuis
» qu'on a beu là, et mengé force confi-
» tures, et dancé une dance ou deux,
» chacune s'en va en sa chambre avec
» celuy à la requeste de qui elle est

» venue : et faut que vous entendiez
» que ces chambres ressemblent un pa-
» radis à voir, tant belles elles sont, et
» si ne sentent moins fort que font les
» boittes d'espiceries de vostre boutic-
» que, quand vous faictes piller le co-
» myn : et y a des lictz, qui vous sem-
» bleroient trop plus beaux que celuy
» du Duc de Venise, èsquelz se vont re-
» poser. Or si on joue des cymballes, je
» vous le laisse penser. Mais entre les
» autres qui sont mieux pourveuz à mon
» jugement, c'est Bulfamaque et moy,
» par ce qu'il faict venir le plus souvent,
» pour sa personne, la Royne de France,
» et moy celle d'Angleterre pour la
» mienne, qui sont les deux plus belles
» Dames du monde, et si avons tant
» sceu faire qu'elles ne voyent ny ne
» pensent à autres qu'à nous : par quoy
» vous pouvez bien penser en vous-
» mesmes si nous pouvons et devons
» vivre plus joyeusement que les autres,
» considérant que nous avons l'amytié
» de deux telles Roynes : sans ce que,
» quand nous voulons avoir d'elles un
» mil ou deux mil escuz soleil, nous les
» avons incontinent, et cecy s'appelle
» entre nous en bon langage, *Aller en*

» *Corse :* par ce que tout ainsi comme
» les coursaires destroussent et robent
» un chacun, ainsi faisons-nous : sinon
» que nous sommes d'autant plus diffé-
» rentz d'eux, qu'ilz ne rendent jamais
» ce qu'ilz prennent : et nous le rendons
» quand nous en avons faict. Mainte-
» nant avez-vous entendu (nostre maistre
» mon amy) que veut dire, aller en
» Corse? Mais combien cecy doit estre
» tenu secret, vous le pouvez voir de
» vous mesmes : parquoy je ne vous en
» vueil plus rien dire ne vous prier
» d'ainsi le faire. »

Le Médecin, duquel le sçavoir ne s'estendoit paraventure plus outre que de guérir les petitz enfans de la teigne, ajousta tant de foy aux parolles de Brun, comme on devroit faire à la plus grande vérité qu'on sçauroit dire; et entra en un merveilleux désir d'estre receu en ceste compagnie, autant ou plus que de nulle autre chose désirable, dont il eust peu estre enflambé. Au moyen dequoy il respondit à Brun qu'asseurément ce n'estoit merveilles s'ilz vivoient joyeusement : et à peine se peut-il retenir qu'il ne le requist sur l'heure de l'en faire estre : mais il différa, jusques à tant,

que luy ayant faict plus d'honneur, il peust avecques plus de fiance luy faire sa requeste. S'estant doncques retenu le Médecin, il commença à continuer d'estre et avoir tousjours Brun avecques soy à disner et à souper, et à luy monstrer une amytié desmesurée; et en cecy il continuoit de sorte qu'il sembloit que le Médecin n'eust sceu vivre sans Brun. Lequel, se voyant ainsi bien traité, pour ne demourer ingrat de l'honneur que luy faisoit le Médecin, luy peignit en sa salle le caresme, et un *Agnus Dei* à l'entrée de sa chambre, et un urinal sur l'huys de la rue : à fin que ceux qui auroient besoing de son conseil, le sceussent recognoistre d'avec les autres : et aussi luy peignit en une sienne petite gallerie la guerre des ratz et des chatz, chose qui sembloit fort belle au Médecin; et outre tout cecy, quand Brun n'avoit quelquefois soupé avec le Médecin, il luy disoit le lendemain : « J'ay » esté ceste nuict passée à la compagnie » que vous sçavez : là où m'ayant quel» que peu fasché la Royne d'Angleterre, » je me suis faict amener la Gumèdre du » Grand Can de Tartarie. — Que veut » dire » (disoit le Médecin) « Gumèdre ?

» je n'entens point ces noms. — O nostre » maistre mon amy » (disoit Brun), « je » ne m'en esbahy pas : car j'ay bien » ouy dire que le Porc gras, et Vina- » cenne n'en parlent point. » Le Médecin dist alors : — « Tu veux dire » Ypocras et Avicenne. — Voyre, » dist Brun, « j'entens aussi mal voz noms » comme vous faictes les miens : mais » Gumèdre, en celle langue du Grand » Can, veut autant à dire comme em- » perière en la nostre. O qu'elle vous » sembleroit une belle créature! elle » vous feroit bien oublier les méde- » cines, les receptes, et tous voz em- » plastres. »

Et luy tenant quelquefois tous ces propos pour plus l'enflammer en ce désir, il avint qu'estant avis un soir au Médecin (qui tenoit la chandelle à Brun quand il peignoit la bataille des ratz et des chatz) qu'il avoit fort bien obligé Brun, et rendu sien par tant d'honneur qu'il luy avoit faict, il se délibéra de luy ouvrir son cueur : et estant tous seulz luy dist : « Brun, (comme Dieu sçait) il n'y a » aujourd'huy vivante créature pour qui » je fisse tant comme je feroye pour » toy : car pour le moindre mot que tu

» me dirois que j'allasse à deux lieues
» d'icy, comme seroit Peretola, je pense
» que je ne reffuseroye d'y aller : et par
» ainsi, je te prie, ne t'esbahiz point si
» privément je te faiz une requeste. Il
» n'y a guères (comme tu sçaiz) que tu
» m'as parlé des façons de faire de vostre
» joyeuse compagnie, dont il m'est venu
» le plus grand désir d'en estre que de
» chose que je désirasse jamais, et non
» sans occasion, comme tu le verras si
» jamais il avient que j'en soye : et suis
» content que tu te mocques d'oresna-
» vant de moy, si je ne vous fay venir
» la plus belle chambrière que tu viz
» long temps a, laquelle je vy l'an passé
» à Cacavinchilli, à laquelle j'ay donné
» mon amour toute; et par le corps bieu,
» je luy vouluz donner deux gros Bou-
» longnins qu'elle me fist plaisir, mais elle
» ne le voulut faire : et par ainsi je te
» prie tant que je puis, que tu m'ensei-
» gnes ce que j'ay à faire pour en pou-
» voir estre, et non seulement cela, mais
» que tu faces tant que j'en soye; et en
» vérité vous aurez en moy un bon et
» fidelle compagnon, qui vous fera hon-
» neur. Tu vois desjà avant la main
» comment je suis bel homme, et com-

» ment mes jambes sont sur mon corps, » et si ay un visage qui semble une » rose; et oultre ce, je suis docteur de » médecine, dont je pense que vous n'en » avez pas un : et sçay tout plein de » belles choses, et de belles chansons, » dont vrayement je t'en vueil dire » une. » Et sur l'heure commença à chanter. Brun avoit si grand désir de rire qu'il ne pouvoit durer en soy-mesmes, toutesfois il se retint : et quand la chanson fut achevée, le Médecin dist : — « Que t'en semble? » Brun dist : — « Pour certain les violles de Saggenali » le perdroient contre vous, si mirilific-» quement vous archichantez. — Je te » dy » (dist le Médecin) « que tu ne » l'eusses jamais cru, si tu ne l'eusses » ouy. — En bonne foy vous dictes » vray » (dist Brun). — « J'en sçay bien » encor' d'autres » (dist le Médecin); « mais laissons à part cela pour ceste » heure. Je vueil que tu sçaches, que tel » que tu me vois, mon père estoit gen-» tilhomme, encor' qu'il demourast au » village : et moy aussi, suis venu du » costé de ma mère de ceux de Valle-» quio : et comme tu as peu voir, j'ay » les plus beaux livres, les plus belles

» robes que médecin de Florence. Par
» la foy de Dieu, j'ay robe, qui couste
» (en comptant tout) près de cent livres
» de bagatin il y a desjà plus de deux
» ans. Parquoy je te prie le plus qu'il
» m'est possible, que tu faces tant que
» j'en soye : et par ma foy si tu le fais,
» sois hardiment malade quand tu vou-
» dras, car jamais je ne prendray de mon
» mestier denier ne maille de toy. »

Brun oyant cestuy-cy, et le congnoissant comme il l'avoit congneu pieçà un habile homme en court d'église, dist : — « Nostre maistre, esclairez un peu
» plus en çà, et ne vous desplaise jus-
» ques à tant que j'aye faict les queues à
» ces ratz : et puis je vous respondray. »
Quand les queues furent achevées, et Brun faisant semblant que ceste requeste luy faschast fort, dist : — « Nostre
» maistre, les choses que vous feriez
» pour moy sont certes grandes, et je le
» congnoy : mais toutesfois celle que
» vous me demandez, combien qu'elle
» soit petite eu esgard à la grandeur de
» vostre cerveau, si m'est-elle pourtant
» très-grande ; et ne sçay personne au
» monde pour qui je le fisse (s'il estoit
» en ma puissance) si je ne le faisoye

» pour vous : tant pource que je vous
» ayme, comme je doy : que aussi pour
» voz parolles qui sont pleines et com-
» posées de tant de sens, qu'elles feroient
» sortir non seulement moy de ma déli-
» bération, ains les formes hors des hou-
» seaux; et tant plus je suis avecques
» vous, et plus vous me ressemblez sage.
» Et si vous vueil encor' dire ce mot :
» que si je ne vous aymoye pour autre
» chose, si vous aymé-je, pource que je
» voy que vous estes amoureux d'une si
» belle créature, comme vous avez dit :
» mais il faut que je vous dye, je n'ay
» pas tant de puissance en cecy comme
» vous pensez, et par ainsi je ne puis pas
» du tout faire pour vous ce qu'il seroit
» de besoing. Toutesfois, où vous me
» voudrez promettre, sur vostre grande
» et fine foy, me tenir secret, je vous
» donneray le moyen que vous devez
» tenir, et me semble estre asseuré, que
» puis que vous avez de si beaux livres
» et les autres choses que vous m'avez
» dit cy-dessus, que vous en viendrez à
» chef. » A qui le Médecin dist : —
« Dy-le hardiment. Je voy bien que tu
» ne me congnois pas encores : et que
» tu ne sçais comme je suis secret. Mes-

» sire Gasparin de Salicet faisoit bien
» peu de choses, du temps qu'il estoit
» juge de la podestarie de Fornilopoli,
» qu'il ne le m'envoyast dire, par ce
» qu'il ne trouvoit point si bon secré-
» taire comme moy; et si tu veux voir si
» je te dy vray, je fuz le premier homme
» à qui il dist qu'il estoit pour espouser
» la Bergamine. Voys-tu maintenant que
» c'est? — Cela va très-bien » (dist
Brun). « Puis que cestuy-là se fioit de
» vous, je m'y puis doncques bien fier.
» Le moyen que vous aurez à tenir sera
» cestuy-cy : Nous avons tousjours en
» ceste nostre compagnie un capitaine
» avec deux conseillers, qu'on change de
» six moys en six moys; et sans aucune
» faute, à ce Noël prochain, Bulfamaque
» sera capitaine, et moy conseiller, car
» il est desjà ainsi arresté, et qui est ca-
» pitaine peut beaucoup pour y faire
» mettre qui luy plaist, et par ainsi il
» me sembleroit bon que vous prinssiez
» le plus que vous pourriez la congnois-
» sance de Bulfamaque, et que vous luy
» fissiez honneur. Il est homme que
» quand il vous verra si sage, il devien-
» dra incontinent amoureux de vous, et
» quand vous l'aurez avec vostre bon

» sens, et toutes ces autres bonnes choses » que vous avez, un peu accoincté, vous » pourrez faire vostre requeste, et il ne » vous sçaura dire de non : car je luy » ay desjà parlé de vous, et vous ayme » le plus du monde, et quand vous aurez » faict ainsi, laissez-moy puis après faire » avec luy. » Alors le Médecin dist : — « Trop me plaist ce que tu as avisé : car » s'il est homme qui se délecte de gens » sages, et qu'il ait seulement un peu » parlé à moy, je feray bien qu'il courra » après moy, parce que je suis plein de » tant de sçavoir que j'en pourroye four- » nir toute une cité, et si demoureroye » encores très-sage. »

Quand cecy fut ainsi délibéré, Brun compta tout le cas à Bulfamaque, à qui le temps duroit desjà mil ans, qu'il n'estoit à mesmes pour faire ce que nostre maistre alloit cherchant. Le Médecin, qui brusloit de désir d'aller en Corse, ne cessa jamais jusques à ce qu'il devint amy de Bulfamaque. Ce qui luy avint aysément, et commença à luy donner les plus beaux soupers, et les plus beaux disners du monde, et à Brun pareillement ; et eux se rigoloyent comme les frians, lesquelz, sentans les bons vins

et les tables friandes, ne s'en esloignent guères, et sans se faire trop inviter (en disant pourtant qu'ilz ne demoureroient avec un autre) demouroient avec luy. Mais à la fin, quand le Médecin choysit son poinct, il fit la mesme requeste à Bulfamaque qu'il avoit faicte à Brun : dont Bulfamaque fit semblant d'estre marry, et se courroussa grandement contre Brun en disant : — « Je fay veu au » grand Dieu de Pasignan, qu'il ne s'en » faut guères que je ne t'en donne si » grand sur la teste, que le nez te tom- » bera sur les tallons : traistre que tu es, » autre que toy n'a déclairé ces choses » à Monsieur que voicy. » Mais le Médecin l'excusoit fort, disant et jurant qu'il l'avoit sceu d'ailleurs : et après plusieurs siennes sages parolles, il fit tant qu'il appaisa Bulfamaque. Lequel, se retournant vers le Médecin, dist : — « Nostre » maistre, il paroist bien que vous avez » esté à Boulongne et que vous avez ap- » porté la bouche close jusques en ceste » ville. Encor' vous vueil-je dire plus » que vous n'avez pas appris l'A, B, C, » comme plusieurs sots veulent faire : » ains l'avez très-bien appris sur le me- » lon, qui est si long, et si je ne me

» trompe, vous naquistes à un Dimenche.
» Et combien que Brun m'ait dit que
» vous avez estudié en médecine, il me
» semble que vous avez estudié et ap-
» prins à prendre et desrober les cueurs
» des hommes, ce que vous sçavez mieux
» faire qu'homme que je vy jamais, avec
» vostre bon sens et vos belles parolles. »
Le Médecin, luy rompant son propos, se tourna vers Brun et dist : — « Je te prie,
» regarde que c'est, que de parler et
» fréquenter avec gens sages. Qui jamais
» eut si tost peu comprendre toutes les
» particularitez de mon sçavoir, comme
» a faict cest honneste homme ? Tu ne
» t'apperceus pas si tost, toy, de ce que
» je vouloye dire comme il a faict. Mais
» au moins, dy-luy ce que je te dys
» quand tu me comptas que Bulfamaque
» se délectoit de gens de sçavoir. Te
» semble-il que je l'aye faict ? » Dist Brun : — « Trop mieux. » Alors le Médecin dist à Bulfamaque : — « Tu eusses
» bien dit autre chose si tu m'eusses
» veu à Boulongne : là où il n'y avoit
» grand ne petit, ny Docteur ny Esco-
» lier qui ne m'aymast le plus du monde,
» si bien je les sçavoye payer avec mon
» parler et mon grand sçavoir; et si te

» diray bien plus, que je ne dy jamais » parolle, que je ne fisse rire un chacun » tant je leur plaisoye, et quand je m'en » partiz ilz en firent les plus grandes » doléances du monde, et vouloient tous » que j'y demourasse, de sorte que la » chose vint à tant pour m'y faire de- » mourer, qu'on vouloit que je fusse le » seul Lecteur à tous les Escoliers qui » estudioient en médecine : mais je ne » le vouluz faire : car j'estoye tousjours » délibéré de m'en venir icy, jouir des » grands biens et héritages que j'y ay » et qui tousjours ont esté de ceux de » ma maison, et ainsi l'ay-je faict. » Brun dist alors à Bulfamaque : — « Que » t'en semble? Tu ne me croyois pas, » quand je te le disoye : il n'y a Méde- » cin en ceste ville qui se congnoisse en » urine d'asne au pris de cestuy-cy, et » asseurément tu n'en sçaurois trouver » son semblable d'icy aux portes de Pa- » ris. Or va, et te parforce maintenant, » si tu sçais, de l'esconduyre de chose » qu'il veuille. » Lors dist le Médecin : — « Brun dit la vérité : mais on ne me » congnoist point encores en ceste ville. » Vous estes plustost grosses gens qu'au- » trement, mais je voudroye que vous

» me vissiez parmy les Docteurs, comme » j'ay accoustumé d'estre. » Alors dist Bulfamaque : — « Véritablement, nostre » maistre, vous estes trop plus sçavant » que je n'eusse pensé. Au moyen de- » quoy, parlant à vous comme il faut » parler aux sages comme vous estes, je » vous asseure que je pourchasseray sans » aucune faute, que vous serez de nostre » compagnie. »

Les honneurs et grandes chères que le Médecin avoit faict à ceux-cy, multiplièrent grandement, après ceste promesse faicte ; dont eux en prenant leur passetemps, luy faisoient chevaucher la chèvre, des plus grandes sottises du monde, et luy promirent de luy donner à femme la Comtesse de Chevilles, qui estoit la plus belle chose qu'on trouvast en tout le cacatoire de l'humaine génération. Le Médecin demanda qui estoit ceste Comtesse. A qui Bulfamaque dist : — « Hé, » pinne digne qu'on en eust la semence, » mon amy, c'est une très-grande Dame, » et y a bien peu de maisons par le » monde, où elle n'ait quelque jurisdi- » ction, et non seulement ceux-là : mais » les Cordeliers, au son des trompettes » de derrière, luy rendent tribut, et vous

» ose bien dire, que quand elle va çà et
» là, elle se faict bien sentir : combien
» qu'elle se tienne le plus du temps en-
» fermée. Toutesfois il n'y a guères de
» temps qu'elle passa une nuict devant
» vostre huys et s'en alloit en Arne, se
» laver les piedz, et prendre un peu
» d'air, mais sa plus continuelle rési-
» dence est au Royaume de Laterines.
» Bien vont pourtant autour d'elle, le
» plus souvent, plusieurs de ses Officiers :
» lesquelz portent tous (pour démonstra-
» tion de sa grandeur) la verge et le
» plomb. De ses Barons on en voit à
» force par tout, comme vous diriez le
» Tamagnin de la porte, Don Estront,
» le Manche de ballay, le Scaquère,
» et autres, qui sont comme je croy
» voz familiers : mais il ne vous en sou-
» vient pas à ceste heure. Nous vous
» mettrons doncques (si nous ne fail-
» lons à nostre entreprinse) entre les
» bras d'une si grande Dame : et laisse-
» rons celle de Cacavincigli. » Le Mé-
decin, qu'estoit né et nourry à Bo-
loigne, n'entendoit point les vocables de
ceux-cy : parquoy il se tint sur l'heure
tout content de la Dame, et peu de
jours après, les Peinctres luy portèrent

nouvelles qu'il estoit desjà pour tout receu.

Venu doncques le jour, dont la nuict ensuyvant se devoit faire l'assemblée, le Médecin les eut tous deux à disner, et après il leur demanda quel moyen il devoit tenir pour venir en ceste compagnie. A qui Bulfamaque dist : — « Voyez-vous bien, il faut premièrement » que vous soyez fort asseuré : par ce » que si vous ne l'estiez, vous pourriez » recevoir empeschement, et nous faire » un grand dommage, et vous orrez ce » en quoy il vous convient estre fort » asseuré : il faut que vous trouviez » moyen d'estre ce soir, sur l'heure du » premier somme, sur une de ces sépul- » tures relevées qu'on fit n'aguères de- » vant saincte Marie nouvelle, vestu de » l'une de voz plus belles robbes, à fin » que pour la première fois, vous puis- » siez comparoistre plus honnorable- » ment devant la compagnie, et aussi » pour ce que, à ce qu'il nous fut dit » depuis n'y fusmes-nous, la Comtesse, » sçachant que vous estes gentilhomme, » délibère de vous faire Chevalier d'eau » froide à ses propres despens ; et que à » ceste sépulture vous attendiez tant que

» celuy que nous envoyerons vous
» vienne querir. Et à fin que vous soyez
» informé de toute chose : une beste
» noyre et cornue non trop grande, vous
» viendra querir, qui s'en viendra fai-
» sant par la place, devant vous, un
» grand brouhaha, et de grans saux,
» pour vous espouventer : mais après,
» quand elle verra que vous ne vous
» espouventerez point, elle s'approchera
» tout bellement de vous, et quand elle
» se sera approchée, vous descendrez
» alors sans aucune peur, de dessus
» ceste sépulture, et sans appeller ou
» nommer aucunement Dieu ne les
» sainctz, vous monterez dessus, et aussi
» tost que vous y serez, vous mettrez
» voz mains devant l'estomach sans
» plus toucher à la beste, et elle se par-
» tira alors doucement et vous amènera
» en la compagnie. Mais si, durant tout
» cecy, vous réclamez ou Dieu ou les
» saintz, ou que vous ayez peur, je vous
» vueil bien dire qu'elle vous pourroit
» jetter ou vous faire tomber en lieu
» qui vous pueroit, et par ainsi si vous ne
» vous sentez assez fort d'estre asseuré,
» n'y venez point : car vous nous feriez
» dommage, sans vous faire aucun

» proffit. » Alors le Médecin dist : —
« Vous ne me congnoissez pas encor' :
» vous prenez esgard paraventure pource
» que je porte des gantz aux mains, et
» les habillemens longs. Si vous sçaviez
» ce que j'ay faict autresfois à Boulo-
» gne, quand je m'en alloye bien sou-
» vent avec mes compagnons voir les
» garces, vous vous en esmerveilleriez.
» Par la foy de Dieu il fut telle nuict,
» qu'à une qui estoit bonne caignar-
» dière, et qui pis est n'estoit pas plus
» haute que le coulde, pource qu'elle ne
» vouloit venir avecques nous, je luy
» donnay d'entrée de table force coups
» de poing, et après je la souzlevay par
» les cheveux, et croy que je la portay
» plus d'un ject d'arbalestre, et à la fin
» je fiz si bien qu'il falut qu'elle vinst
» avec nous. Et une autrefois, il me
» souvient que ne ayant autre compa-
» gnie avecques moy qu'un mien garçon,
» je passay un peu après que l'*Ave*
» *Maria* fut sonné auprès du cymetière
» des Cordeliers, encor que on y eust
» enterré ce jour mesmes une femme, et
» toutesfois je n'euz point de peur. Par-
» quoy n'ayez aucune défiance de moy :
» car je ne suis que trop hardy, et vous

» vueil bien dire encor' que, pour m'ac-
» coustrer plus honnorablement, je met-
» tray ma robbe d'escarlate avec la-
» quelle je fuz gradué, et vous verrez si
» la compagnie se resjouira pas, quand
» elle me verra, et si je ne seray pas
» faict Capitaine incontinent : vous ver-
» rez comme le cas ira quand j'y auray
» esté, puis que la Comtesse, ne m'ayant
» encores veu, est si fort devenue amou-
» reuse de moy qu'elle me veut faire
» Chevalier d'eau froide. Volontiers que
» la chevallerie me sierra mal, et que je
» ne la sçauray maintenir. Or laissez
» m'en faire. — Vous dictes trop bien »
(dit Bulfamaque) « de par Dieu : mais
» gardez-vous bien de vous mocquer de
» nous de ne venir point : ou qu'on ne
» vous trouvast, quand nous vous en-
» voyerons querir : et je le dy, pource qu'il
» fait froid, et que vous autres mes-
» sieurs les Médecins vous en sçavez
» très-bien garder. — J'à Dieu ne plaise »
(dist le Médecin), « je ne suis point de
» ces frilleux et ne me soucie point du
» froid, et vous asseure que quand il
» faut que je me liève la nuict pour aller
» au retraict, comme il avient quelque
» fois à un chacun, jamais je ne metz

» sur moy que mon pellisson sur le
» pourpoint : et par ainsi j'y seray sans
» faute. »

Quand ceux-cy furent partiz d'avec luy, le Médecin, aussi tost que la nuict s'approcha, trouva ses excuses envers sa femme, et ayant tiré secrettement sa belle robbe, et l'ayant vestue, s'en alla quand il vit l'heure sur une desdictes sépultures, et sur ces marbres; et, faisant fort grand froid, il commença à y attendre la beste. Bulfamaque, qui estoit grand et dispost de sa personne, donna ordre d'avoir un' de ces masques dont on souloit user à certains jeux, qui ne se font plus; et ayant vestu un pellisson fourré de panne noyre à l'envers, s'en estoit acoustré de sorte qu'il ressembloit un ours, sinon que la masque avoit visage de Diable et estoit cornu. Et estant ainsi accoustré, et Brun le suyvant pour voir comme le cas yroit, il s'en alla à la place neufve de saincte Marie nouvelle, et aussi tost qu'il s'apperceut que Monsieur le Médecin y estoit, commença à saulteller, et à faire un très-grand sifflement par la place, et à souffler, à hurler, et à cryer, comme s'il eust esté enragé : lequel quand le Médecin le vit, le

poil luy dressa incontinent par toute la personne, et commença à trembler comme celuy qui estoit plus paoureux qu'une femme, et fut l'heure qu'il eust mieux aymé estre en sa maison que là : mais non pourtant puis qu'il y estoit allé, il se parforça de s'asseurer, tant le vainquoit le désir d'aller voir les merveilles que ceux-cy luy avoient dit. Mais après que Bulfamaque eut quelque temps faict l'enragé (comme dit est), faisant semblant de s'appaiser, il s'approcha de la sépulture sur laquelle estoit le Médecin, et s'arresta. Le Médecin, comme celuy qui trembloit tout de paour, ne sçavoit que faire d'y monter ou de n'y monter point. A la fin, craignant qu'elle ne luy fist mal s'il n'y montoit, il chassa la première paour par la seconde, et estant descendu tout bellement de dessus la sépulture, monta sur la beste en disant : « Dieu me soit en » aide ! » et s'accoustra très-bien le mieux qu'il sceut, et en tremblant tousjours serra ses mains contre son estomach comme on luy avoit dit. Alors Bulfamaque commença tout doucement à dresser son chemin vers saincte Marie de l'eschelle, et cheminant en carpe le

conduysit jusques auprès des Dames de Ripole. Il y avoit pour lors, en ces quartiers-là, des fosses, èsquelles les laboureurs des champs qui sont à l'entour faisoient vuyder la Comtesse de Chevilles, pour engresser leurs terres : ausquelles aussi tost que Bulfamaque fut auprès, et s'estant approché sur le bord de l'une et ayant bien regardé son point, il mit la main souz l'un des piedz du Médecin : et le poussant avec icelle, le jetta dessus son doz tout justement la teste première dedans ladicte fosse, et commença à régimber fort, et à sauter, et à faire l'enragé, et à s'en aller par le long de saincte Marie de l'eschelle vers le pré de Toussaintz, où il trouva Brun, lequel s'y en estoit fuy pour ne se pouvoir tenir de rire. Et tous deux se resjouissans se mirent à regarder que faisoit le Médecin embrené.

Monsieur le Médecin, se sentant en ce lieu si abominable, se parforça de soy relever, et se vouloir ayder pour sortir, et retombant ores icy et tantost là, tout embrené depuis la teste jusques aux piedz, dolent, et chétif, fit tant qu'il en sortit après en avoir avallé quelque dragme, et y laissa son chaperon ; et se despastant

avec les mains, le mieux que il pouvoit, ne sçachant quel autre expédient trouver, s'en retourna à son logis : où il heurta tant qu'on luy ouvrit. Et ne fut pas plustost l'huys fermé après que il y fut entré, que Brun et Bulfamaque y arrivèrent, pour ouyr comment le Médecin seroit recueilly de sa femme. Lesquelz escoutans ouyrent qu'elle luy dist les plus grandes injures qui furent oncques dictes au plus meschant homme du monde, en disant : — « Mon Dieu, que » cecy vous siet bien ! Vous estes allé » voir quelque autre femme : et vouliez » qu'elle vous vist bien en ordre avec » vostre robbe d'escarlate, mais, beau » sire, ne vous dois-je pas suffire ? moy » qui seroye suffisante non seulement » pour vous, ains pour tout un peuple ? » Pleust à Dieu qu'ilz t'eussent aussi » bien estouffé, comme ilz t'ont jetté où » tu as mérité. Voicy un beau Médecin » de merde, qui est marié à une honneste femme, et il s'en va la nuict » chercher celles d'autruy. » Et en telles et semblables parolles elle ne cessa de le tormenter jusques environ minuict : durant lequel temps le Médecin se faisoit laver et nettoyer.

Le lendemain matin, Brun et Bulfamaque se peignirent tout le corps sur la chair de couleur inde, comme s'ilz avoient esté fort battuz : et s'en vindrent à la maison du Médecin, qu'ilz trouvèrent desjà levé, et en entrant par l'huys, ilz sentirent que tout y puoit, par ce qu'on n'avoit encor' tout si bien sceu nettoyer, qu'il n'y puist; et les voyant venir le Médecin, il leur vint au devant, et leur dist : « Dieu vous doint le bon jour. » A qui Brun et Bulfamaque (comme ilz avoient délibéré) respondirent, avec un visage courroussé : — « Cecy ne vous » dirons-nous pas : ains prions Dieu qu'il » vous donne tant mauvais an, que vous » puissiez mourir de froid, comme le » plus traistre et le plus desloyal qui vive » sur terre : car il n'a pas tenu à vous, » lorsque nous nous sommes parforcez de vous faire honneur et plaisir, » que nous n'ayons esté assommez » comme chiens; et avons eu pour vostre » desloyauté tant de coups ceste nuict, » qu'il n'en faudroit pas tant à un asne » pour aller d'icy à Rome, sans que nous » avons esté en danger d'estre chassez » de la compagnie où nous avions donné » ordre que vous seriez receu, et si vous

» ne nous voulez croire, regardez un peu » nostre chair, et vous verrez comment » nous sommes acoustrez. » Et estans un peu à l'escart sans qu'il y eust trop de clarté, ilz ouvrirent leurs habillemens par devant, et luy monstrèrent leurs poictrines toutes peintes, et soudainement les fermèrent. Le Médecin se voulut excuser, et compter ses infortunes, et leur dire où il avoit esté jetté. A qui Bulfamaque dist : — « Je voudroye qu'ilz » vous eussent jetté du pont en la rivière » d'Arne : pourquoy tous les Diables » vous recommandastes-vous à Dieu ne » à ses sainctz? ne vous l'avoit-on pas » dit au paravant? — Par ma foy, » dist le Médecin, « je ne m'y recommanday » point. — Comment » (dist Bulfamaque), « vous ne vous y recommandiez point? » pensez qu'il vous en souvient bien. » Vous vous recommandastes très-fort, » car nostre messager nous dist que vous » trembliez comme la fueille, et ne sça- » viez où vous estiez. Or vous nous en » avez bien baillé : mais jamais plus per- » sonne ne nous en baillera de la sorte, » et si vous en ferons l'honneur qu'il » vous appartient. »

Le Médecin commença à leur requé-

rir pardon, et à leur prier pour Dieu qu'ilz ne le vitupérassent point : et se parforça de les appaiser avec les meilleures parolles qu'il peut, et de paour qu'ilz ne publiassent ce sien vitupère et déshonneur, il faut croire que si au paravant il les avoit honnorez et caressez, il se parforça de les honnorer et caresser de là en avant plus que jamais avecq' force banquetz. Ainsi doncques (comme vous avez ouy) on luy enseigna ce qu'il n'avoit point apris à Boulongne.



UNE SICILIENNE

eut par grand finesse tout l'argent d'un marchant, qu'il avoit à Palerme : lequel depuis, faisant semblant d'y estre retourné avec plus de marchandise qu'il n'avoit faict la première fois, emprunta de l'argent de elle, et ne lui laissa que de l'eau et des estouppes.

NOUVELLE X

Entendant que, qui est affiné de putain, doyt après contrefiner.





OMBIEN la nouvelle de la Royne fit en divers passages rire les Dames, il ne le faut point demander, car il n'en y eut pas une à qui les larmes n'en vinssent aux yeux une bonne douzaine de fois : mais après qu'elle fut

achevée, Dioneo, qui sçavoit que c'estoit à luy à dire, commença ainsi :

Gracieuses Dames, c'est chose toute manifeste que les tromperies sont d'autant plus plaisantes comme par icelles mesmes le plus subtil trompeur est artificiellement trompé. A ceste cause (combien que vous toutes en ayez racompté de belles), je me délibère vous en compter une qui vous devra d'autant plus plaire que pièce qui en ait esté dicte, d'autant que la Dame qui fut trompée estoit plus grande maistresse de tromper autruy, que nul autre qui ait esté trompé par ceux ou celles de qui vous avez racompté.

La coustume souloit estre, et paraventure est encor' telle par toutes les villes maritimes qui ont port, que tous marchans qui y arrivent avec marchandise, les portent toutes quand ilz les font descharger en une fondicque, qu'on nomme en plusieurs lieux : Douanne, que la communauté ou le seigneur de la ville tiennent; et là ilz baillent par escrit à ceux qui en ont la charge toute leur marchandise et les pris d'icelle : puis

ceux-là baillent au marchant un magasin, où il serre sa marchandise, et la ferme avec la clef : et les Douanniers escrivent après sur le registre de la Douanne toute la marchandise pour en rendre compte au marchant, en se faisant puis après payer par le marchant leur droict de ce qui sort de la Douanne et de ce registre. Les corratiers s'informent le plus souvent de la qualité des marchandises qui y sont, et encor' qui sont les marchans à qui elles appartiennent : avec lesquelz après (selon qui leur vient par les mains) ilz devisent des changes, trocques, ventes, et autres dépesches : laquelle coustume estoit (comme elle est en plusieurs autres lieux) à Palerme en Sicile : où semblablement estoient et encor' sont beaucoup de femmes belles de personnage, mais ennemyes d'honnesteté, lesquelles pourtant seroient tenues et réputées par qui ne les congnoistroit, très-honnestes femmes : et estans adonnées du tout, non à raire, mais à escorcher les hommes, aussi tost qu'elles y voyent un marchant estrangier, elles se vont informer du livre de la Douanne de ce qu'il y a, et combien il peut valoir. Et après, avecques leurs

actes amoureux, et avecques leurs doulces parolles, se parforcent de paistre ces marchans, et de les attraire à leur amytié : et de faict elles y en ont piéçà tiré beaucoup, ausquelz elles ont tiré bonne partie de leur marchandise, et à plusieurs toute : et y en a eu aucuns qui y ont laissé la marchandise, le navire, la chair et les os, si doucement la barbière a sceu mener le rasoir.

Or advint, il n'y a pas encor' long temps, qu'un jeune Florentin des nostres que ses maistres y envoyoient, surnommé Nicolas de Chignien (combien qu'il s'appellast Salabet), arriva à Palerme avec si grande quantité de draps de laine qu'il en avoit de demourant de la foyre de Salerne, qui pouvoient bien valoir cinq cens escuz : et après qu'il eut baillé l'inventaire d'iceux draps aux Douanniers, il les mit en un magasin, et sans qu'il monstrast d'avoir trop grande haste d'en faire dépesche, commença à s'en aller quelque fois à l'esbat par la ville. Et estant fort beau jeune homme, advint que une de ces barbières qui se faisoit nommer ma Dame Blanchefleur, ayant entendu quelque chose de ses affaires, jetta l'œil sur luy, dequoy s'appercevant

le jeune filz, estimant qu'elle fust quelque grand' Dame, se va persuader qu'il luy plaisoit pour sa beauté, et délibéra en soy-mesmes de mener fort finement cest amour. Parquoy, sans en dire mot à personne, commença à passer et à repasser devant l'huys de ceste-cy : laquelle s'en estant apperceue, et après qu'elle l'eut quelques jours bien navré des yeux, faisant semblant qu'elle se consommoit toute pour l'amour de luy, luy envoya secrettement une de ses femmes, qui sçavoit parfaitement le mestier de macquerelage. Laquelle, après plusieurs parolles, et avec les larmes quasi sur les yeux, luy dist qu'il avoit avec sa beauté et gracieuseté tellement prins sa maistresse, qu'elle ne pouvoit jour ne nuict trouver lieu où demourer : au moyen dequoy elle désiroit sur toute chose de se trouver secrettement avec luy, s'il luy plaisoit, en unes estuves. Et cecy dict, tira un anneau de sa bourse qu'elle luy donna de la part de sa maistresse.

Salabet, oyant cecy, fut le plus content homme qui fut oncques, et ayant prins l'anneau et regardé de près, le baisa et le meit en son doigt : puis respondit à la bonne messagère, que si ma

Dame Blanchefleur l'aymoyt, qu'elle n'estoit pas trompée, car il l'aymoit plus que sa propre vie, et estoit délibéré d'aller à toute heure où il luy viendroit plus à gré.

Quand la messagère fut de retour vers sa maistresse avec ceste response, elle s'en retourna sur l'heure dire à Salabet en quelles estuves il la devroit attendre le lendemain après vespres. Lequel, sans en dire chose du monde à personne, s'y en alla incontinent que l'heure fut venue, et trouva que les estuves estoient retenues pour la Dame : là où il ne séjourna guères que voicy venir deux femmes esclaves chargées, l'une d'un matelaz de fustaine, beau et grand sur sa teste, et l'autre d'un grand panier plein de besongnes ; et ayans estendu ce matelaz en une chambre des estuves sur un chalict, on meit dessus des draps déliez, bordez de soye, et puis une contre-poincte d'un boucassin Ciprien très-blanc, avec deux oreilliez ouvrez à merveilles : et après cecy, s'estans despouillées et entrées au lieu où l'on se baigne, elles le lavèrent et nettoyèrent tout. Et ne tarda guères que la Dame, avec deux autres femmes esclaves, s'en vint aux

estuves : où aussi tost qu'elle se veit à son privé, elle fit grande chère à Salabet; et après qu'elle eut jetté les plus grans souspirs du monde, et qu'elle l'eut fort embrassé et baisé, luy dist : « Je ne sçay » qui est celuy autre que toy qui m'eust » peu faire venir icy. Tu m'as embrasé » le cueur, Toscan affetté. » Et après tout cecy, ilz entrèrent (comme il pleut à la Dame) tous nudz dedans l'estuve, et les deux esclaves avec eux : et là elle-mesmes, sans souffrir que autre meist la main sur son corps, le lava très-fort par tout avecq' savon musqué et giroflat : et après, elle se fit laver et frotter par les esclaves; et cecy faict, lesdites deux esclaves apportèrent deux draps fort blancs et déliez, desquelz sortoit une si grande odeur de roses, que tout ce qui y estoit sembloit roses : en l'un desquelz l'une d'icelles esclaves enveloppa Salabet, et l'autre la Dame en l'autre : puis, les chargeantz sur leur col, les portèrent tous deux au lict préparé. Et après qu'ilz ne suèrent plus, les deux esclaves les tirèrent hors de ces draps, et demeurèrent sur les autres. Après cela, elles tirèrent du panier certains petits flascons d'argent très-beaux,

et pleins l'un d'eau rose, l'autre de fleur d'orenge, l'autre de fleur de jassemin et l'autre d'eau de naffe, et les arrousèrent tous de ces eaues. Quoy faict, elles tirèrent les boittes de dragée, et apportèrent du vin délicieux, leur faisant faire un peu de collation : dont il sembloit à Salabet qu'il fust en paradis, regardant ceste Dame mille fois, laquelle estoit certainement très-belle : parquoy chacune heure luy duroit cent ans que ces esclaves ne s'en alloyent, désirant de se voir entre ses bras. Lesquelles, après que par commandement de la Dame, elles eurent laissé une bougie allumée en la chambre, et qu'elles en furent sorties, elle embrassa Salabet, et luy elle, demourantz une grande heure ensemble, avecq' grand plaisir et contentement du jeune filz, qui croyoit qu'elle transissoit toute pour son amour.

Mais quand il sembla à la Dame qu'il estoit temps de se lever, ayans fait venir les esclaves, ils se revestirent : et beuvans encores un coup, et prenans des confitures, reconfortèrent leurs espritz, et se lavèrent le visage et les mains de ces eaues odoriférantes. Et quand ilz voulurent partir, la Dame dist : « Sa-

» labet, quand il te plairoit, je répute-
» roye à une grande grace que tu vinsses
» souper et coucher ce soir avec moy. »
Salabet, qui desjà estoit prins de la beauté et artificielle gracieuseté de ceste-cy, croyant fermement estre aymé d'elle autant comme le cueur doit estre aymé du corps, respondit : — Ma Dame, tout
» ce qu'il vous plaist m'est grandement
» aggréable : et par ainsi je délibère de
» faire non seulement ce soir, mais
» toute ma vie, ce qu'il vous plaira, et
» que vous me voudrez commander. »
Ouye laquelle responce, elle s'en retourna à sa maison, où elle fit bien parer et accoustrer sa chambre de ce qu'elle avoit et apprester très-bien et opulentement à souper, attendant Salabet. Lequel, aussi tost qu'il fut nuict obscure, s'y en alla, et receu qu'il fut, soupa joyeusement, et fit grand'chère avec elle : puis quand ilz furent entrez en la chambre, où il sentit une merveilleuse odeur, d'un boys d'aloës et d'oyseletz de Chipre, il veit le lict très-riche, et plusieurs beaux meubles sur les bancs. Lesquelles choses ensemblement et chacune à part soy, luy firent estimer que ceste-cy devoit estre une grande et riche Dame ; et

combien qu'il eust ouy murmurer quelque chose de sa façon de faire, si est-ce qu'il ne le vouloit croire pour chose du monde : et encor qu'il creust aucunement qu'elle eust trompé quelqu'un, il ne pouvoit toutesfois penser que cecy luy sceust avenir : et coucha ce soir en grand plaisir avec elle, s'embrasant tousjours de plus en plus. Puis, le matin venu, elle luy ceignit une belle ceinture d'argent, avec une belle bource, et luy dist : « Salabet mon amy, je me recom-
» mande à toy, et te prie croire que
» tout ainsi comme ma personne est à
» ton bon plaisir, aussi ce qui est céans
» et en ma puissance est à ton comman-
» dement. » Lequel, tout joyeux, après l'avoir embrassée et baisée, sortit de la maison, et s'en alla à la place, où les marchans ont accoustumé de fréquenter : jouissant par après de ceste Dame par plusieurs fois sans qu'il luy coustast aucune chose.

Parquoy se prenant de plus en plus en ses filetz, avint qu'il vendit tous ses draps à deniers comptans, et y gaigna très-bien, ce que la Dame sceut incontinent, non de luy, mais d'autruy. Et estant Salabet venu un soir souper avec

elle, elle commença à jaser et à se jouer avec luy, et à le baiser et embrasser, se monstrant si fort prise de luy, qu'il sembloit qu'elle devoit mourir entre ses bras : et de faict luy vouloit donner deux très - belles couppes d'argent qu'elle avoit , lesquelles Salabet ne vouloit point prendre, comme celuy qui desjà avoit eu d'elle à plusieurs fois la valeur de plus de trente bons escuz, sans que jamais il eust sceu faire qu'elle prinst de luy chose qui valust un sol. A la fin quand elle l'eut bien prins par se monstrer bien prise et libéralle, une de ses esclaves (comme elle avoit donné ordre) l'appella, au moyen dequoy elle sortit de la chambre; et quand elle eut demouré quelque peu, s'en retourna dedans en plorant ; et s'estant jettée sur le lict à bouchons, commença à faire les plus grandes lamentations que fit oncques femme : dequoy s'esmerveillant Salabet, il la print entre ses bras, et commença à plourer avec elle : et à dire : — « Hélas, » m'amye, qu'avez-vous, si soudaine- » ment? quelle est l'occasion de ce deuil ? » m'amye, dites le moy. » Après que la Dame se fut fait prier bien fort, elle dist : — « Hélas, mon doux amy, je ne

» sçay que je doy faire, ne que je doy
» dire. J'ay tout à ceste heure receu let-
» tres de Messine, par lesquelles un
» mien frère m'escrit que si je devoye
» vendre et engager tout ce qui est cé-
» ans, qu'il faut que je luy envoye
» dedans huict jours sans aucune faute,
» mille escuz d'or au soleil, ou sinon
» qu'il aura la teste tranchée, et je ne
» sçay que je doy faire pour les avoir
» sitost : car au moins si j'avoye quinze
» jours de terme, je trouveroye façon
» d'en chevir de quelque lieu dont j'en
» doy avoir beaucoup plus, ou bien je
» vendroye quelqu'une de noz terres :
» mais n'estant possible de le faire si
» tost, je voudroye estre morte premier
» que d'ouïr ceste nouvelle. » Et cecy
dit, se monstrant fort tourmentée, elle ne
cessoit de plorer.

Salabet, à qui les amoureuses flammes avoient osté grand partie de la deue congnoissance, croyant ces larmes estre très-véritables, et les parolles encor'plus vrayes, dist : — « Ma Dame, je ne vous
» pourroye pas servir de mil escuz :
» mais si feray bien de cinq cens, si
» vous pensez me les pouvoir rendre
» d'icy à quinze jours; encor' devez-vous

» bien louer la fortune de ce que je ven-
» diz seulement hier mes draps : car si
» ainsi n'eust esté, je ne vous eusse
» sceu prester un sol. — Comment, » dist
la Dame, « tu t'es doncques laissé en
» nécessité d'argent ? mais que ne m'en
» demandois-tu ? car, encor' que je n'en
» aye mille, j'en avoye bien cent et deux
» cens pour te bailler. Tu m'as osté la
» hardiesse de devoir recevoir de toy le
» plaisir que tu m'offres. » Salabet, plus
pris que devant de toutes ces parolles,
dist : — « Je ne vueil pour cecy que vous
» laissiez à les prendre : parce que, si
» j'en avoye eu besoing comme vous, je
» vous en eusse bien priée. — O mon
» Dieu, » dist la Dame, « je congnoy
» bien, Salabet mon amy, que l'amour
» que tu me portes est vraye et parfaicte,
» quand sans attendre d'estre requis tu
» me faiz secours à un tel besoing,
» d'une si grosse somme d'argent ; et
» pour certain j'estoye assez tienne sans
» cecy : mais je le seray encor' d'avan-
» tage, et ne sera jamais que je ne re-
» congnoisse tenir de toy la teste de
» mon frère, et Dieu me soit à tes-
» moing comme mal volontiers je le
» prens, considérant que tu es marchant,

» et que les marchans font tous leurs
» affaires avec argent : mais pource que
» la nécessité me contraint, et que j'ay
» ferme espérance de les te rendre bien
» tost, je les prendray, et pour ne faillir
» t'engageray, si je ne treuve autre plus
» prompt moyen, toutes ces maisons
» qui sont miennes. » Et cecy dist, se laissa tomber en plorant sur le visage de Salabet, qui la commença à conforter, et ayant couché celle nuict avec elle pour se monstrer son serviteur très-libéral, sans plus attendre qu'elle luy en fist autre requeste, luy porta le lendemain cinq cens beaux escuz, qu'elle print en riant du cueur et plorant des yeux, n'en demandant Salabet autre seureté que sa simple promesse.

Aussi tost que la Dame eut l'argent, incontinent l'indiction commença à changer, et là où au paravant Salabet pouvoit à toute heure qu'il vouloit l'aller voir, plusieurs occasions survindrent, par lesquelles de sept fois l'une il n'y pouvoit entrer, et ne luy faisoit-lon ce visage, ne les caresses et grande chère qu'on faisoit au commencement. Et quand le terme auquel on luy devoit rendre son argent fut passé d'un moys

ou deux, et qu'il le demandoit, on luy bailloit parolles en payement. Au moyen dequoy s'apercevant Salabet de l'art et finesse de ceste meschante femme, et de son peu de sens, et congnoissant qu'il ne pouvoit prouver aucune chose de cecy, sinon autant qu'elle en voudroit dire, comme celuy qui n'en avoit ne enseignement ny tesmoings, il eut honte de s'en plaindre à personne, tant par ce qu'on l'en avoit averty avant la main, que pour les mocqueries qu'il attendoit à bon droit de sa besterie: dont il estoit dolent outre mesure en soymesmes, et plouroit sa sottise. Parquoy ayant receu de ses maistres plusieurs lettres, pour leur envoyer par la voye de la banque les dictz cinq cens escuz, il délibéra, à fin que sa faute ne fust descouverte, de partir de là, et s'en vint sur un petit vaisseau, non à Pise comme il devoit, mais à Naples, où il y avoit en ce temps nostre compère Pierre Canigian, trésorier de l'Impératrice de Constantinoble, homme de grand entendement, et de bon esprit, fort grand amy de Salabet, et des siens: auquel, comme à un homme sage, plaignant après quelques jours Salabet son misérable acci-

dent, et racomptant tout ce qu'il avoit fait, luy requit ayde et conseil, pour faire tant qu'il peust gaigner là sa vie, disant qu'il ne vouloit plus jamais retourner à Florence.

Le Canigian, desplaisant de toutes ces choses, luy dist : — « Tu as mal fait, tu » ne t'es pas bien porté, et as très-mal » servy tes maistres. Tu as trop de» spendu d'argent à la fois, en plaisirs : » mais quoy ? c'est fait, il y faut pour» voir d'ailleurs. » Et, comme homme avisé qu'il estoit, pensa incontinent ce qui estoit de faire, et le dist à Salabet, qui le trouva très-bon, et se mit à l'aventure de vouloir suyvre son conseil. Parquoy, ayant encor quelque escu, et le Canigian qui luy en presta une quantité, il fit plusieurs balles bien troussées, et bien marquées, et ayant acheté environ vingt bottes d'huille, et les ayant emplies, et le tout chargé, s'en retourna à Palerme : là où, ayant baillé l'inventaire aux Douanniers, et pareillement le pris des bottes, et faict escrire le tout en son nom, pour luy en estre tenu compte et raison, il meit toute sa marchandise en magasins, disant qu'il n'y vouloit toucher jusques à ce que

d'autre marchandise qu'il attendoit fust arrivée.

Blanchefleur, ayant sceu cecy, et oyant dire que ce qu'il avoit apporté valloit bien deux mil escuz ou plus, sans ce qu'il attendoit qui en valoit plus de trois mil, luy estant avis qu'elle avoit tiré pour trop peu, va penser de luy rendre les cinq centz escuz pour pouvoir avoir plus grande portion des cinq mil, et l'envoya querir. Salabet, devenu malicieux, y alla : auquel elle, faisant semblant de ne sçavoir rien de ce qu'il avoit apporté, fit très-grande chère, et dist : — « Or sus, que seroit-ce si tu te » fusses courroucé contre moy de ce » que je ne te rendy tes deniers, au » terme que t'avoye promis ? » Salabet commença à rire, et dist : — « Sans » point de faute, ma Dame, j'en fuz un » peu marry, comme celuy qui me ar» racherois le cueur pour vous le donner, » si je pensoye vous en faire plaisir : » mais je vous vueil faire congnoistre » comment je suis courroucé contre » vous : l'amytié que je vous porte est » telle et si grande que j'ay fait vendre » la plus grande partie de mon bien, et » ay dès ceste heure faict apporter icy de

» la marchandise qui vaut plus de deux » mil escuz, et si en attendz d'autre qui » doit venir de Ponant qui en vaut plus » de trois mil, délibérant de faire un » fondique en ceste ville, et d'y demou- » rer pour estre tousjours près de vous, » m'estant avis estre mieux édifié en » vostre amytié que nul autre amoureux » de la sienne. » A qui la Dame dist : — « Voy-tu, Salabet mon amy, tout ce qui » te viendra à commodité me plaist » très-fort, comme à celuy que j'ayme » plus que ma propre vie, et suis très- » joyeuse que tu soyes revenu avec » ceste intention de demourer icy, par » ce que j'espère me donner encor' du » bon temps avecques toy. Mais je me » vueil un peu excuser envers toy, de » ce qu'au temps que tu t'en allas, tu vou- » luz venir quelquesfois céans, et n'y » peuz entrer : et aucune fois que tu y » entrois, tu n'y fuz aussi joyeusement » receu comme tu soulois : et outre tout » cecy de ce que je ne te rendy ton ar- » gent, au terme que je t'avoye promis. » Mais tu doiz sçavoir, que j'estoye » alors en très-grande fascherie et af- » fliction, et qui est ainsi (combien » qu'il ayme grandement autruy) on ne

» luy peut faire si bonne chère, comme
» il voudroit. Après ce, tu dois entendre
» qu'il est fort malaisé à une femme
» de pouvoir trouver mil escuz d'or soleil,
» et ne faict-l'on journellement que
» dire des mensonges sans tenir rien de
» ce qu'on promet : parquoy il nous est
» force que nous mentions pareillement
» à autruy, et de là est venu, et non
» d'autre faute, que je ne te rendy ton
» argent. Mais je les euz peu après que
» tu fuz party, et si j'eusse sceu où te
» les envoyer, asseure-toy que je te les
» eusse envoyez. Mais pource que je ne
» l'ay sceu faire, je te les ay gardez. »
Et faisant apporter une bourse, où estoient ceux-là mesmes qu'il luy avoit baillez, elle les luy mit au poing, et dist : — « Compte s'il y en a cinq cens. »

Salabet ne fut jamais si ayse, et les ayant comptez, et trouvé qu'ilz y estoient tous cinq cens, les serra soubz son esselle. Puis dist : — « Ma Dame, je congnoy très-bien que tout ce que vous
» avez dit est vray : mais n'en parlons
» plus, vous avez très-bien faict vostre
» devoir, et vous vueil bien dire que
» tant pour cecy, que pour l'amytié que
» je vous porte, vous ne m'en sçauriez

» demander si grande quantité pour
» quelque besoing que vous en eussiez,
» que je ne vous en secourusse, s'il
» estoit en ma puissance : dont vous en
» pourrez faire l'essay, si une fois j'ay
» dressé mon mesnage en ceste ville. »
Et en ceste manière ayant réintégré avec elle leur amytié par parolle, Salabet recommença finement à fréquenter avec elle, et elle à luy faire plus grans plaisirs, et les plus grans honneurs du monde, et à luy monstrer plus grande amytié que jamais.

Mais voulant Salabet punir par sa tromperie celle qu'elle luy avoit faict, luy ayant la Dame envoyé dire un jour qu'il vinst le soir souper et coucher avec elle, il y alla tant triste et tant mélancolicque qu'il sembloit qu'il voulust mourir. Blanchefleur, l'embrassant et baisant, luy commença à demander, d'où procédoit ceste mélancolie : lequel, après qu'il se fut faict prier une bonne pièce de temps, dist : — « M'amye, je
» suis destruit, par ce que le vaisseau sur
» lequel estoit la marchandise que je at-
» tendoye a esté prins des Corsaires de
» Monègue, et est mis à rançon de dix
» mil escuz, dont il faut que j'en paye

» mil pour ma part, et je n'ay pas à pré-
» sent un denier : car j'envoyay inconti-
» nent les cinq cens escuz que vous me
» rendistes l'autre jour à Naples, pour
» employer en toilles, à fin de les faire
» venir icy. Et si je vouloye mainte-
» nant vendre la marchandise que j'ay
» en ceste ville, à peine (pource que sa
» vente n'est encores venue) en pour-
» roye-je avoir des deux denrées un
» denier, et de malheur je ne suis encor'
» si congneu que je trouvasse qui me
» secourust de cecy : parquoy je ne sçay
» que faire ne que dire. Encor' si je
» n'envoie bien tost l'argent, la mar-
» chandise sera portée à Monègue, dont
» jamais je ne recouvreray rien. »

La Dame, fort courroucée de cecy comme celle à qui il estoit avis que c'estoit autant perdu pour elle, pensant en soy-mesmes quel moyen elle devoit tenir pour faire que la marchandise ne fust portée à Monègue, dist : — « Dieu
» sçait, mon amy, combien j'en suis
» marrie pour l'amour de toy : au fort,
» dequoy sert de s'en tormenter si fort ?
» si j'avoye l'argent, Dieu me soit tes-
» moing si je ne le bailleroie inconti-
» nent : mais je ne l'ay pas. Il est bien

» vray qu'il y a quelque personnage
» qui m'en presta l'autre jour cinq cens,
» pour parfaire les mil dont j'avoie be-
» soing ; mais il en demande grand
» usure : car il n'en veut rien moins que
» de trente pour cent, et si tu les vou-
» lois avoir de ce personnage, il luy
» faudroit bailler seureté de quelque bon
» gaige, et quant à moy je suis toute
» preste d'engager pour toy tout ce qui
» est céans, et la personne s'il en est
» besoing, pour autant qu'il voudra
» prester dessus pour te secourir. Mais
» du demourant, quelle seureté luy en
» bailleras-tu ? »

Salabet congneut incontinent l'occasion qui mouvoit ceste-cy à luy faire ce plaisir, et s'apperceut bien que ce devoit estre elle-mesmes qui presteroit les deniers, dont il fut très-ayse, et la remercia premièrement : puis dist qu'il ne laisseroit à les prendre, quelque usure desraisonnable qu'il en deust payer, estant si contrainct de la nécessité comme il estoit. Et après il dist qu'il bailleroit pour seureté la marchandise qu'il avoit en la Douanne, et feroit qu'elle seroit escripte au nom de celuy qui presteroit les deniers, voulant toutesfois garder

les clefz du Magasin, tant pour pouvoir monstrer sa marchandise si quelqu'un la luy demandoit, que aussi à fin qu'on n'y peust toucher, la transporter, ou y changer quelque chose. La Dame dist qu'il disoit très-bien, et que la seureté estoit bonne. Parquoy, aussi tost qu'il fut jour, elle envoya querir un corratier de qui elle se fioit grandement, et après qu'ilz eurent parlé ensemble de cest affaire, elle luy bailla mil escuz d'or : lesquelz le corratier porta sur l'heure à Salabet, et fit incontinent escrire et mettre en son nom, ce que Salabet avoit dans la Douanne; et ayant faict leurs promesses et contrepromesses, et demourez d'acord ensemble, chacun entendit à ses autres affaires. Mais Salabet, le plustost qu'il luy fut possible, monta sur un vaisseau et s'en retourna à Naples vers Pierre Canigian, avec quinze cens escuz, et de là il envoya très-bien la raison à Florence, à ses maistres qui l'avoient envoyé à Palerme, avec des draps; et payant ledit Canigian et tout autre à qui il devoit, se donna bon temps plusieurs jours avecques luy par le moyen du bon tour faict à la Sicilienne. Puis de là, ne

voulant plus estre marchant, s'en vint à Florence.

Mais Blanchefleur, ne voyant plus Salabet en Palerme, commença à s'en esbahir, et entra presqu'en soupçon. Puis après qu'elle l'eut bien attendu deux moys, et voyant qu'il ne venoit point, elle fit que le corratier fit crocheter les serrures du Magasin, et ayant tasté premièrement les bottes qu'on pensoit estre pleines d'huylle, trouvèrent qu'elles estoient pleines d'eau de la mer, y ayant en chacune seulement environ un baril d'huylle au dessus près du bondon. Puis, desliant les balles, on les trouva toutes pleines d'estouppes, excepté deux qui estoient de draps, tellement que à le faire court, tout ce qui y estoit ne valloit point plus de deux cens escuz : dont Blanchefleur, se voyant ainsi volée, ploura longuement les cinq cens escuz renduz, et beaucoup plus les mille prestez : disant plusieurs fois, qui a affaire avec un Toscan il ne faut point estre borgne. Et estant ainsi demourée avec sa perte et la mocquerie, elle trouva que autant sceut l'un comme l'autre.

Aussi tost que Dioneo eut achevé sa nou-

velle, ma Dame Laurette, congnoissant que l'heure estoit venue qu'elle ne devoit plus régenter, et après qu'on eut loué le conseil de Pierre Canigian, qui sembla par son effect très-bon, et non moins la sagesse de Salabet de l'avoir très-bien sceu mettre à exécution, elle s'osta la couronne de laurier de dessus sa teste, et la mit sur celle de ma Dame Émilie, en disant de bonne grace : « Ma Dame, je ne sçay quelle plaisante Royne nous aurons en vous : mais pour le moins nous l'aurons belle; faictes doncques que voz œuvres correspondent à voz beautez. » Puis se tourna asseoir. Ma Dame Émilie devint un peu honteuse, non pas tant d'avoir esté faicte Royne comme de se voir louer ains en public, de ce que plus les femmes désirent; et en devint son visage tel comme sont les roses qui espanouyssent à la poincte du jour. Mais à la fin, après qu'elle eut un peu tenu les yeux baissez, et que la rougeur de son visage fut passée, ayant avec le maistre d'hostel donné ordre de ce qui estoit besoing pour la compagnie, elle commença à dire ainsi :

« Gracieuses Dames, nous voyons assez manifestement que après que les beufz ont travaillé soubz le joug quelque partie du jour, qu'on les héberge et deslie-l'on, les laissantz aller en liberté où il leur plaist paistre par les bois : et voyons encores que les jardins et vergers plantez de diverses sortes d'arbres ne sont moins beaux, mais

beaucoup plus que les bois et forestz, où l'on ne voit seulement que des chesnes : au moyen dequoy je seroye d'opinion, considérant combien de journées nous avons devisé contrainctz soubz certaine loy, qu'il nous seroit non seulement utile, mais opportun, comme à gens qui en ont besoing, de prendre quelque peu plus de liberté, et puis reprendre noz forces pour rentrer sous le joug. Parquoy, de ce qu'on devra demain deviser pour suyvre nostre passetemps accoustumé, je n'ay point délibéré de vous restraindre à aucune particularité : mais vueil que chacun devise et parle comme il luy plaira, croyant fermement que la variété des choses qu'on dira ne soit moins plaisante que de n'avoir par cy-devant parlé que d'une seule; et cela faict, celuy qui succèdera après moy au royaume, nous pourra (comme plus fort, et avec plus grande asseurance) restraindre aux loix accoustumées. »

Et cecy dist, elle donna congé à chacun, jusques à l'heure de souper. Chacun loua la Royne comme sage, des choses qu'elle avoit dictes, et s'estans levez debout, l'un s'adonna à un plaisir, et un autre à un autre : les Dames à faire chappeletz et bouquetz de fleurs, et à s'esbatre, et les hommes à jouer et chanter; et ainsi passèrent le temps jusques à ce qu'il fut heure de souper. Laquelle venue, on soupa en grand plaisir autour de la belle fontaine. Et après souper, à la manière accoustumée on s'esbatit à chanter et à baller.

A la fin la Royne, pour suyvre l'ordre de ses prédécesseurs, commanda à Pamphile que nonobstant les chansons que plusieurs d'entre eux avoient volontairement dictes, qu'il en chantast une, lequel franchement commença ainsi :

Amour, j'ay receu tant de bien
Et si grand joye en ton lien,
Que je me tiens heureux
En ton feu amoureux.

Le grand plaisir d'une joye si forte
Auquel, Amour, tu m'as faict parvenir
Est en mon cueur en si grande abondance,
Qu'impossible est que dehors il ne sorte,
Ne pouvant tout dedans moy se tenir.
Aussi mes yeux portent signifiance
Du bien que j'ay de ma resjouyssance :
Et je suis pris en lieu tant honnorable,
Qu'il rend ma peine et flamme tolérable.

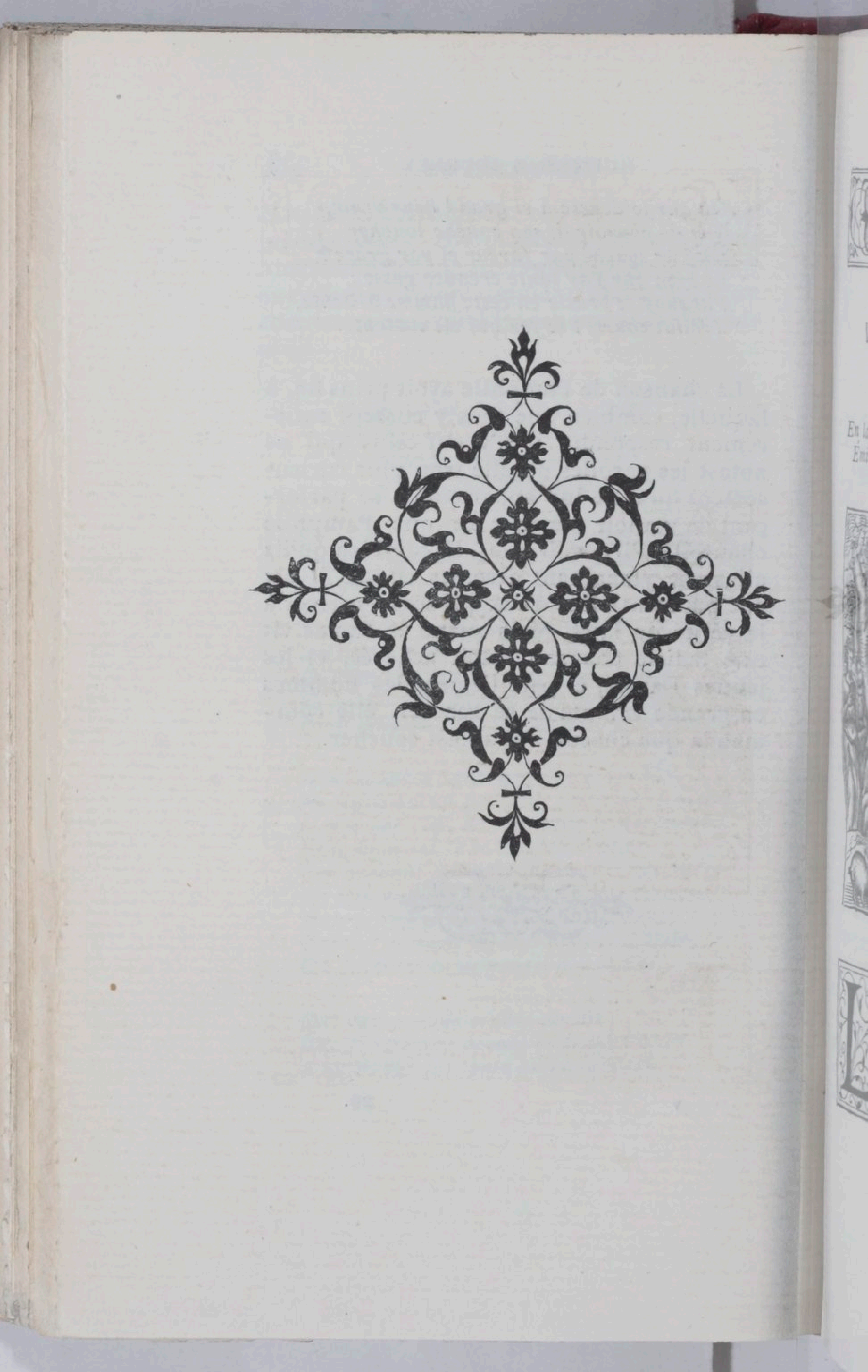
Je ne sçauroye par mon chant révéler,
Ne signe aucun pourroit faire apparoistre
L'ayse que j'ay, de ton doux traictement :
Et le pouvant je le voudroye celer :
Car avenant qu'autre le peust congnoistre,
Au lieu du bien, je n'auroye que torment :
Mais je reçoy si grand contentement,
Que si j'en vueil un seul propos déduire,
Ma foyble voix ne pourroit y suffire.

Qui eust jamais espéré avenir
Que j'eusse peu de mes bras approcher
A la beauté qui toute autre surpasse?

Ou que je deusse à si grand heur venir,
Que de pouvoir de ma bouche toucher
Où j'ay touché par faveur et par grace?
Le bien que j'ay toute créance passe :
Parquoy je brusle en ceste flamme ardente,
Tenant couvert le feu qui me contente.

La chanson de Pamphile avoit prins fin, à laquelle, combien que tous y eussent entièrement respondu, il n'y eut celuy qui ne notast les parolles d'icelle trop plus curieusement qu'il ne luy appartenoit, se parforçant de vouloir deviner ce que Pamphile chantoit qu'il devoit celer. Et combien qu'ilz allassent ymaginant diverses choses, il n'y eut pourtant pièce d'eux qui sceust arriver à la vérité du faict. Mais quand la Royne vit que ladicte chanson estoit achevée, et les jeunes Dames, et pareillement les hommes en grande volonté de se reposer, elle commanda que chacun s'en allast coucher.







LA NEUFIESME JOURNÉE
DU DÉCAMÉRON

En laquelle, soubz le gouvernement de ma Dame Émilie, chacun devise de ce que plus luy plaist.



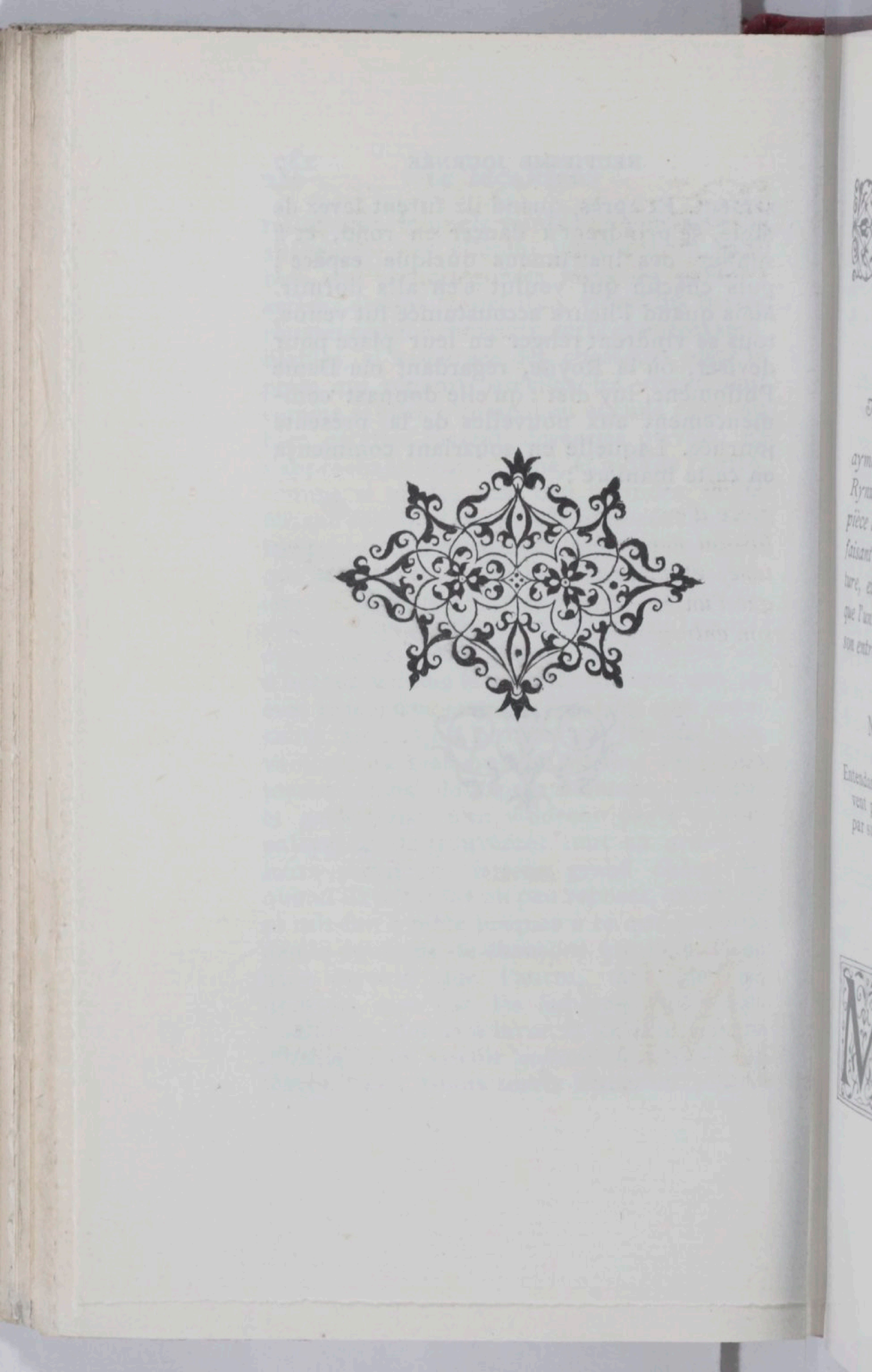


Le jour estoit desjà clair, et les fleurettes commençoient à s'espanouir par les prez, quand ma Dame Émilie se leva, et fit appeller ses compagnes, et les hommes pa-

reillement, lesquelz venuz et s'acheminantz après elle, s'en allèrent jusques à un petit bois, qui n'estoit guères loing du palays : arrivez dedans lequel ilz y virent les bestes rousses comme chevreux, cerfz et autres semblables, si asseurées des chasseurs pour la peste qui régnoit, qu'elles les attendoient comme si elles n'eussent eu aucune peur, ou bien qu'elles fussent devenues privées. Et s'approchans ores de l'une, et puis de l'autre, comme si on les eust deu ataindre, et les faisans courir et sauter, ilz passèrent là leur temps quelque espace. Mais quand ilz virent que le soleil commençoit à se hausser, chacun fut d'avis de s'en retourner, et se couvrirent tous de branches de chesne, ayantz oultre ce les mains pleines ou de fleurs, ou d'herbes sentans bon, tellement que qui les eust rencontrez on n'en eust sceu dire autre chose, sinon que la mort ne les eust sceu vaincre, ou bien qu'elle les eust tuez tous joyeux. Ainsi doncques chantans, causans et gaudissans, s'en vindrent pas à pas au palays, où ilz trouvèrent tout en ordre, et leurs serviteurs faisans grand chère. Et quand ilz se furent un peu reposez, encor' ne se mit-lon à table jusques à ce que la petite demie douzaine de chansons fut dicte, l'une plus joyeuse que l'autre, tant par les hommes que par les femmes. Après lesquelles on donna à laver, et les fit le maistre d'hostel tous asseoir comme il pleut à la Royne; puis estans serviz disnèrent joyeu-

sement. Et après, quand ilz furent levez de table, se prindrent à dancer en rond, et à sonner des instrumens quelque espace ; puis chacun qui voulut s'en alla dormir. Mais quand l'heure accoustumée fut venue, tous se vindrent renger en leur place pour deviser, où la Royne, regardant ma Dame Philomène, luy dist : qu'elle donnast commencement aux nouvelles de la présente journée. Laquelle en souzriant commença en ceste manière :





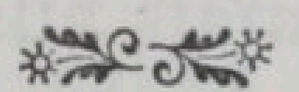


MA DAME FRANÇOYSE,

aymée de deux hommes, l'un qu'on nommoit Rynuce, et l'autre Alexandre, n'en aymant pièce d'eux, s'en despestra fort finement, en faisant entrer l'un pour mort en une sépulture, et l'autre en tirer cestuy-là. Par ce que l'un ne l'autre ne peut venir à chef de son entreprinse.

NOUVELLE PREMIÈRE

Entendant que les Dames honnestes et chastes doyvent plustost esconduire leurs importuns amans par subtils moyens que par aucun esclandre.





A Dame, il m'est fort aggréable (puis qu'il vous plaist) que je soie celle qui aura l'honneur de rompre le premier boys en ceste

grande compagnie de liberté, où vostre majesté nous a mis, pour parler de ce qu'il nous plaira, ne faisant aucune doute (si je fay bien) que ceux qui viendront après, ne facent encores mieux. Or me souvient-il, gracieuses Dames, que par plusieurs fois il a esté démonstré en noz propoz, combien et quelles sont les forces d'amour, et si ne croy pour cela, qu'on en ait dit tout ce qui en est, ny ne le sçauroit-l'on dire encores, quand bien l'on ne parleroit d'autre chose, d'icy à un an. Et pource qu'il conduit les amoureux, non seulement à divers accidentz au danger de mourir : mais aussi (qui plus est) à les faire entrer en la maison des morts, et en tirer les amoureux pour morts, je suis contente vous en compter une nouvelle, outre celles qui ont esté dictes : en laquelle vous comprendrez, non seulement la puissance d'amour, mais aussi vous congnoistrez la sagesse dont usa une fort honneste femme, en se despestrant de deux hommes qui l'aymoient malgré qu'elle en eust.

Je dy doncques qu'en la cité de Pistoye y eut jadis une très-belle femme vefve,

laquelle deux de noz Florentins, nommez l'un Rynuce Palermin, et l'autre Alexandre Clermontois (lesquelz banniz de Florence, s'estoient retirez audict Pistoye), aymoient désespérément, sans que l'un s'apperceust de l'autre, faisant chacun secrettement tout ce qu'il pouvoit pour acquérir son amytié. Et estant ceste gentilfemme (qui se nommoit ma Dame Françoise des Lazares) fort souvent solicitée par les messages, et par les prières de chacun d'eux, elle leur presta enfin l'oreille, moins sagement toutesfois qu'elle ne devoit : dont désirant se retirer, et ne le pouvant aysément faire, elle va penser un moyen pour se despestrer de leur importunité, qui fut de les requérir d'un plaisir qu'elle pensoit que pièce d'eux ne luy eust voulu faire, combien qu'il fust possible : à fin que eux ne le faisant point, elle eust honneste et colourée occasion de ne vouloir plus ouyr leurs messages; et le moyen fut cestuy-cy :

Le propre jour que la Dame s'estoit avisée de ceste invention et moyen, il estoit mort à Pistoye, et enterré hors l'église des Cordeliers, un homme, lequel, encor que ses prédécesseurs fussent

nobles, estoit toutesfois réputé le plus meschant et malheureux homme qui fust, non seulement à Pistoye, mais en tout le monde; et outre ce, quand il vivoit estoit si contrefaict, et le visage si desguisé, que qui ne l'eust congneu, en eust eu paour de prime face : parquoy elle pensa en soy-mesmes, que cela luy pourroit grandement venir à propos, pour faire ce qu'elle délibéroit. Et pource elle dist à une sienne chambrière : « Tu » sçais (m'amye) l'ennuy et fascherie que » j'ay tous les jours des messagers de » ces deux Florentins Rynuce et Alexan- » dre, à quoy je ne suis délibérée en façon » que ce soit d'entendre aucunement, » ne faire rien pour eux de ce qu'ilz » désirent; et pour m'en despescher, j'ay » mis en mon entendement (veu les » grandes offres qu'ilz me font) de les » vouloir esprouver en une chose, la- » quelle je suis certaine qu'ilz ne feront » jamais : et ainsi ceste fascherie s'en ira, » et oy comment. Tu sçais que ce matin » Estrangledieu a esté enterré aux Cor- » deliers » (ainsi se nommoit ce meschant homme, dont cy-dessus est parlé), « du- » quel non seulement ores qu'il est mort, » mais quand il estoit en vie, il n'y avoit

» homme si asseuré en ceste ville qui
» n'en eust paour quand il le voyoit. Par
» ainsi tu t'en iras premièrement vers
» Alexandre, et luy diras : Ma Dame
» Françoyse t'envoye dire, que mainte-
» nant est venu le temps que tu peux
» avoir son amytié, que tu as tant dési-
» rée, et que tu coucheras avec elle si
» tu veux, par la façon et manière que
» je te diray. Un sien parent luy doit
» ceste nuict faire apporter, pour quel-
» que occasion que tu sçauras après,
» le corps d'Estrangledieu, qui a esté ce
» matin enterré, et elle qui a paour de
» luy (ainsi mort comme il est) ne vou-
» droit point qu'on le luy apportast :
» parquoy elle te prie, pour le plus grand
» plaisir et service que tu luy désires
» faire, qu'il te plaise d'aller ce soir sur
» l'heure du premier somme en la sépul-
» ture où Estrangledieu est enterré, et
» te vestir des habillemens qu'il a, et là
» demourer comme si tu estois luy-mes-
» mes, jusques à tant qu'on te vienne
» querir, et que, sans dire ou sonner
» mot du monde, tu te laisses tirer de
» ceste sépulture et apporter en sa mai-
» son, où elle te recevra : et puis tu
» pourras coucher avec elle, et t'en partir

» quand il te plaira, laissant faire à elle
» le demourant. Et s'il te dit qu'il est
» content de le faire, en la bonne heure.
» Et là où il diroit de non, tu luy diras
» de ma part, qu'il ne se trouve jamais
» en lieu où je soye, et qu'il se garde sur
» sa vie de m'envoyer plus message ne
» ambassade. Et après cecy, tu t'en iras
» à Rynuce Palermin, et luy diras : Ma
» Dame Françoyse est preste de faire
» tout ce qu'il te plaira, pourveu que tu
» luy faces un grand plaisir. C'est à sça-
» voir que tu t'en voyses ce soir sur
» l'heure de mynuict, en la sépulture où
» Estrangledieu a esté ce matin enterré,
» et que sans sonner mot pour chose
» que tu oyes ou sentes, tu le tires tout
» bellement dehors, et le luy apportes
» en sa maison, et là tu sçauras pour-
» quoy elle le veut, et auras ton plaisir
» d'elle. Et là où il ne te plairoit faire
» cecy, elle te mande que tu n'ayes
» d'oresnavant à luy envoyer message
» ne ambassade. »

La chambrière s'en alla vers tous deux, et dist à chacun par ordre ce que sa maistresse luy avoit commandé. A laquelle un chacun d'eux respondit qu'il iroit non seulement en une sépulture,

mais en enfer s'il luy plaisoit. La chambrière fit la responce à sa maistresse : laquelle attendit pour voir s'ilz seroient si folz qu'ilz le fissent.

Quand la nuict fut venue, Alexandre Clarmontois s'estant despouillé en pourpoint, sortit de son logis sur l'heure du premier somme, pour s'aller mettre au lieu d'Estrangledieu en la sépulture; toutesfois y allant, il luy vint une grande peur en l'entendement, et commença à dire en soy-mesmes : Mon Dieu, où est-ce que je vay ? Quelle beste suis-je ? Que sçay-je si les parens de ceste femme, s'estans paraventure apperceuz que je l'ayme, et croyans ce qui n'est pas, luy font faire cecy pour me tuer en ceste sépulture ? ce qu'avenant ce seroit mon dam : et n'en sçauroit-on jamais autre chose, qui leur portast dommage : ou que sçay-je si quelque mon ennemy m'a pourchassé cecy ? lequel estant paraventure aymé d'elle luy veut faire ce plaisir ? Puis il disoit : Mais prenons le cas qu'il ne soit rien de tout cecy, et que ses parens me doyvent porter en sa maison, si faut-il que je croye qu'ilz ne désirent pas le corps d'Estrangledieu, pour le tenir entre leurs bras, ou pour le

mettre entre ceux d'elle : ains faut croire que ilz en veullent faire quelque massacre, comme de celuy qui paraventure leur a faict autresfois quelque desplaisir. Ceste-cy m'a dit, que pour chose que je sente, que je ne sonne mot : ho, et s'ilz me crevoient les yeux? ou qu'ilz m'arrachassent les dentz, ou bien qu'ilz me coupassent les mains? ou qu'ilz me fissent quelque autre pareil tour? où en seroy-je? comment pourroy-je estre sans sonner mot? et si je parle, ilz me congnoistront, et me feront paraventure desplaisir; et quand bien ilz ne m'en eront point, je n'auray rien faict : car ilz ne me laisseront point avec elle, et elle me reprochera après que j'auray rompu son commandement, et ne fera jamais ce que je voudray. Et en parlant ainsi il fut presque tout prest de retourner chez soy. Toutesfois la grande amour le poussa en avant, avec argumens contraires et d'une si grande force, que ilz le firent aller jusques à la sépulture, qu'il ouvrit : où quand il fut entré, et qu'il eust despouillé Estrangledieu, et vestu ses habillemens, il ferma la sépulture sur soy, et se mit au lieu dudict Estrangledieu. Mais il n'y demoura

guères, qu'il commença à penser en soy-mesmes quel homme avoit esté cestuy-cy, et les choses qu'il avoit autresfois ouy dire qui avenoient de nuict non ès sépultures des mortz seulement, mais aussi ailleurs, de sorte que tout le poil de sa personne commença à se hérisser : et luy estoit avis à toute heure que Estrangledieu se deust lever debout et l'estrangler là : mais estant supporté de fervent amour, il vainquit toutes ces peurs; et se tenant comme s'il eust esté luy-mesmes le mort, commença à attendre ce qu'il devoit avenir de soy.

De l'autre part, quand mynuict s'approcha, Rynuce sortit de sa maison, pour faire ce que la Dame luy avoit envoyé dire; et en allant il entra en plusieurs et divers pensemens, des choses possibles à avenir, comme de pouvoir tomber en mains de justice avecques le corps d'Estrangledieu sur ses espaulles, et estre condamné comme malicieux à estre bruslé : ou bien de venir en haine de ses parens si on le sçavoit, et plusieurs autres semblables considérations, dont il fut presque tout arresté; puis changeant de propos, il dist : Mon Dieu, diray-je de non, pour la première chose dont

ceste gentilfemme que j'ay tant aymée m'a requis, et mesmement ayant par cecy à acquérir sa bonne grace? certes si j'en devoye mourir, je m'essayeray de faire ce que je luy ay promis. Et s'en alla droit à la sépulture, qu'il ouvrit légèrement. Alexandre, la sentant ouvrir (encores qu'il eust grand paour), ne sonna mot. Et Rynuce, quand il fut dedans, croyant prendre le corps d'Estrangledieu, print Alexandre par les piedz, et le tira dehors le chargeant sur ses espaulles, et commença à prendre son chemin vers la maison de la Dame. Et allant ainsi par les rues, et n'y regardant autrement, il le heurtoit plusieurs fois, maintenant à un coing de rue, et tantost à un de ces bancz qu'estoient au travers les rues : par ce que la nuyct estoit si noyre et obscure qu'il ne pouvoit voir où il alloit. Et estant desjà Rynuce auprès l'huys de la Dame, qu'estoit à la fenestre avec sa chambrière, pour voir si Rynuce apporteroit Alexandre, et desjà armée d'excuse pour les en envoyer tous deux, il avint que les gens du guet, qui se estoient cachez en celle rue, attendans de prendre un banny, oyantz le marchement des piedz de Rynuce,

tirèrent soudainement leur lanterne de dessouz leurs habitz, pour voir où ilz iroyent, et ce qu'ilz devoyent faire; et remuantz leurs rondelles et javelines, crièrent : « Qui est là? » Rynuce les congneut incontinent : parquoy n'ayant lors loysir de trop songer à ce qu'il devoit faire, laissa cheoir Alexandre, et s'enfuyt tant que les jambes le peurent porter. Alexandre s'estant levé (combien qu'il eust les habillemens d'Estrangledieu sur son doz, qu'estoient fort longs), s'enfuyt pareillement comme Rynuce. Ce que la Dame, au moyen de la clarté de la lanterne du guet, avoit veu aysément : et comme Rynuce portoit Alexandre chargé sur son doz : et pareillement avoit bien sceu descouvrir qu'Alexandre estoit vestu des habillemens de Estrangledieu, dont elle s'esmerveilla grandement, mesmes de la grande hardiesse de tous deux. Mais avec son esmerveillement, elle ryt très-fort, quand elle veit jetter ainsi par terre Alexandre, et puis de les voir fuyr. Et estant d'un tel accident fort joyeuse, et louant Dieu qui l'avoit ostée de l'empeschement de ceux-cy, rentra au logis et s'en alla à sa chambre, affermant avec sa chambrière,

que sans aucune doute chacun d'eux l'aymoit fort, puis qu'ilz avoient faict (comme il estoit vray) ce qu'elle leur avoit enchargé.

Rynuce, dolent et maudissant son malheur, ne s'en retourna pas au logis pour tout cecy : ains quand le guet fut party de celle rue, il s'en retourna au propre lieu où il avoit jetté Alexandre, pour achever son entreprinse : mais ne le trouvant et faisant son compte que le guet l'en avoit emporté, s'en retourna tout marry chez soy.

Alexandre, ne sachant autre chose que faire, desplaisant de son malheur, s'en retourna pareillement fort dolent en sa maison, sans avoir congneu qui l'avoit porté. Et venu le matin que on trouva la sépulture d'Estrangledieu ouverte, et qu'on ne l'y voyoit point, par ce qu'Alexandre l'avoit jetté au fons de la fosse, toute la ville de Pistoye en parla en diverses manières : estimans ceux qu'estoient sotz, que le Diable l'avoit emporté. Néantmoins chacun des deux amantz fit entendre à la Dame ce qu'ilz avoient fait, et ce qu'estoit intervenu ; et s'excusans avec tout cecy de ce qu'ilz n'avoient accomply entièrement son

commandement, demandèrent son amour et sa grace. Laquelle, faisant semblant à l'un et à l'autre de n'en croyre rien, s'en despescha honnestement, avec une trenchée responce de ne vouloir jamais rien faire pour eux, puis qu'ilz ne avoient faict pour elle ce qu'elle avoit demandé.





UNE ABBESSE,

se levant en haste sans chandelle pour trouver une sienne Nonnain couchée avec son amy, ainsi qu'elle avoit esté avertie : et estant elle-mesme couchée lors avecq' un Prestre, pensant avoir mis sur sa teste son voylle plié, y avoit mis les brayes du Prestre. Ce que voyant la Nonnain, et faisant que l'Abbesse s'en apperceut, elle fut absoute, et eut plus grande commodité d'estre avec son amy qu'auparavant.

NOUVELLE II

Pour monstrer que, qui veut reprendre autruy d'aucun péché, en doyt luy-mesme estre exempt.





ESJA se taisoit ma Dame Philomène, et le bon sens de la Dame, de s'estre peu despestrer de ceux qu'elle ne vouloit point aymer, avoit esté loué de tous, et au contraire

la hardie présumption des deux amantz réputée non amour, mais folie, quand la Royne dist gracieusement à ma Dame Élise : « Suyvez. » Laquelle incontinent commença ainsi :

Mes très-chères Dames, ma Dame Françoise se sceut despescher sagement, comme dessus est dict, de sa fascherie : mais une jeune Nonnain, à qui la fortune fut favorable, se délivra (en parlant gracieusement) d'un inconvénient qui luy avint tout soudain. Et comme vous sçavez, il en est assez, qui plus que folz veulent estre maistres et chastier autruy, lesquelz, comme vous pourrez comprendre par ma nouvelle, la fortune vitupère quelque fois et à bon droict : comme il avint à l'Abbesse, sous l'obéissance de laquelle estoit la Nonnain dont je vueil parler.

Vous devez doncques sçavoir qu'il y a en Lombardie un monastère très-renommé de saincteté et religion, auquel entre les autres Nonnains qui y estoient, il y avoit une jeune gentilfemme douée de merveilleuse beauté, qui se nommoit Ysabeau : laquelle un jour qu'un sien

parent la vint voir par le treillis, devint amoureuse d'un beau jeune filz qu'estoit avecques luy : et luy, la voyant très-belle, et ayant desjà conceu avec les yeux ce qu'elle désiroit, s'enamoura pareillement d'elle : lesquelz soustindrent un long temps cest amour sans aucun fruict, non sans grande peine de tous deux. A la fin estans chacun d'eux soigneux de cecy, le jeune homme trouva un moyen, pour pouvoir aller voir secrettement sa Nonnain : dequoy elle très-contente, il la visita non seulement une fois, mais aussi par plusieurs, avec leur grand contentement.

Toutesfois avint à la longue, qu'il fut veu une nuict par l'une des femmes de léans ainsi qu'il sortoit, sans que luy ne Ysabeau s'en apperceussent. La dicte femme avec quelques autres prindrent conseil d'entrée de table, de l'accuser envers l'Abbesse, qui se nommoit ma Dame Usinbalde, bonne et sainte Dame selon l'opinion des Nonnains et de quiconques la congnoissoit. Puis s'avisèrent (à fin que sœur Ysabeau ne le sceust nier) de vouloir faire que l'Abbesse la trouvast couchée avec le jeune homme. Et s'estans ainsi tenues, elles se mirent par bandes

pour faire le guet et les escoutes, à fin de surprendre ceste pauvre Ysabeau, dont elle ne se donnoit garde : et n'en sachant aucune chose, il avint qu'elle fit venir une nuict son amy, ce que celles qui faisoient le guet sceurent incontinent. Lesquelles, quand bon leur sembla, après qu'une partie de la nuict fut passée, se mirent en deux bendes : l'une pour garder l'huys de la chambre d'Ysabeau, et l'autre s'en alla courant à la chambre de l'Abbesse, et heurtant à son huys, luy disoit : « Sus, ma Dame, levez- » vous tost : car nous avons trouvé que » sœur Ysabeau a un jeune homme en » sa chambre. »

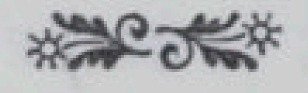
L'Abbesse estoit celle nuict accompagnée d'un Prestre qu'elle faisoit souventesfois venir en un coffre : laquelle oyant cecy, craignant que paraventure les Nonnains, par trop grande haste, ou trop volontaires, poussassent si fort l'huys qu'il s'ouvrist, se dépescha de se lever debout, le mieux qu'elle peut, et pensant prendre certains voylles pliez qu'elles portent en la teste, qu'on appelle le psautier, il luy avint de prendre les brayes du Prestre : si se hasta si fort qu'elle les jetta sur sa teste, au lieu du

psautier, et sortit dehors : puis serra soudainement l'huys après elle, en disant : « Où est ceste maudicte de Dieu ? » Et avec les autres qu'estoient si eschauffées et ententives à faire trouver la pauvre garce en faute, qu'elles ne s'apperceurent de chose que l'Abbesse portast en la teste, elle arriva à l'huys de la chambre, qu'elle mit avec l'ayde des autres par terre. Et quand elles furent entrées dedans, trouvèrent les deux amantz embrassez, lesquelz, estonnez d'une telle surprinse, ne sçachans que faire, ne bougèrent. La jeune Nonnain fut incontinent enlevée par les autres Nonnains et menée au chapitre par commandement de l'Abbesse ; et le jeune homme demoura en la chambre, où il se revestit, attendant de voir quelle fin ceste chose prendroit, avec intention de faire mauvais party à toutes celles qu'il pourroit attraper, si elles faisoient quelque mauvais tour à s'amye : et puis de l'en emmener avec soy.

L'Abbesse, s'estant assise en chapitre en la présence de toutes les Nonnains, qui ne regardoient que la pauvre coulpable, commença à luy dire les plus grandes injures qui furent oncques dictes

à femme, comme à celle qui avoit (si on l'eust sceu hors du couvent) contaminé par ses meschantz et vitupérables œuvres, la saincteté, et bonne renommée du monastère : et encor' ajousta-elle aux injures de très-grandes menasses. La jeune fille, honteuse et timide comme coulpable qu'elle estoit, ne sçavoit que respondre; ains en se taisant rendoit compassion de soy-mesmes aux autres. Et continuant tousjours l'Abbesse de crier, il avint à la jeune fille de haulser sa veue : et vit ce que l'Abbesse portoit en sa teste, et les lassetz des brayes qui pendoient des deux costez. Parquoy s'appercevant que c'estoit, se r'asseura du tout, et dist : — « Ma Dame, si Dieu » vous soit en ayde, attachez vostre » coiffe : et puis dictes-moy ce qu'il » vous plaira. » L'Abbesse, qui n'entendoit point ce qu'elle vouloit dire, dist : — « Quelle coiffe, meschante garce? » As-tu bien la hardiesse de te gaudir » maintenant? Te semble-il avoir fait » chose qui mérite gaudisserie? » Alors la jeune fille luy dist encores une autre fois : — « Ma Dame, je vous prie que » vous attachiez vostre coiffe, et puis » dites-moy ce qu'il vous plaira. » Qui

fut cause que plusieurs des Nonnains haulsèrent leur veue sur la teste de l'Abbesse, et elle pareillement mit la main dessus. Au moyen dequoy elles s'apperceurent très-bien, pourquoy Ysabeau parloit ainsi : aussi fit l'Abbesse de sa propre faute. Laquelle toutes les autres voyoient, sans qu'elle y sceust trouver aucune couverture : dont elle changea de langage, et commença à parler d'une autre sorte qu'elle n'avoit fait au commencement : venant à conclurre, qu'il est impossible se défendre des tentations de la chair. Et par ainsi elle dist, que chacune se donnast (comme on avoit fait jusques à ce jour) secrettement du bon temps quand elle pourroit. Puis ayant absoulte la jeune fille, s'en retourna coucher avec son prestre, et Ysabeau avec son amy. Lequel elle fit depuis venir plusieurs fois en despit de celles qui en avoient envie. Et quant aux autres qui estoient sans amy, elles cherchèrent secrettement leur aventure le mieux qu'elles sceurent.

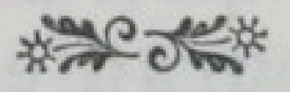


MAISTRE SIMON

le Médecin, à la prière de Brun et de Bulfamaque, et pareillement de Nello, fit accroire à Calandrin, qu'il estoit gros d'enfant : lequel, pour toute médecine, donna aux dessusdictz des chapons et de l'argent, et il fut guéry sans enfanter.

NOUVELLE III

Dénotant la simplicité de quelques sots, et combien est facile de les tromper.





APRÈS que ma Dame Élise eut achevé sa nouvelle, et que toutes eurent rendu graces à Dieu, de ce qu'il avoit tiré ceste pauvre jeune Nonnain des poignantes parolles et reproches de ses envieuses compagnes, la Royne commanda à Philostrate qu'il suy-

vist. Lequel, sans attendre autre commandement, commença ainsi :

Mes belles Dames, le maussade Juge Marquisan dont je vous fis hier un compte, m'osta de la bouche une nouvelle de Calandrin que je vous vouloye compter. Et pource que tout cela que l'on parle de luy ne sçauroit estre que plaisant, jaçoit ce que de luy et de ses compagnons on ait assez parlé, si vous diray-je encor' celle que j'avoye hier délibéré vous dire.

On a par cy-devant assez fait congnoistre qui estoit Calandrin, et pareillement les autres dont je doy parler en ceste nouvelle; et par ainsi, sans vous en parler d'avantage, je dy qu'il avint qu'une tante de Calandrin mourut, et luy laissa deux cens livres petites en deniers comptans. Au moyen dequoy Calandrin commença à dire, qu'il vouloit acheter une métairie; et comme s'il eust eu à employer dix mil escuz, il n'y avoit corratier à Florence à qui il n'en eust propos : mais la pitié estoit quand on venoit au prix qu'on demandoit. Brun et Bulfamaque qui sçavoient tout cecy, luy avoient dit

plusieursfois, qu'il feroit trop mieux d'en faire bonne chère entre eux, que de les employer en terre comme s'il avoit à faire des jalletz : mais ilz ne l'avoient sceu conduyre à cecy qu'il leur donnast seullement une fois à disner. Parquoy s'en plaignans un jour, et estant survenu en ces entrefaittes un leur compagnon, qui se nommoit Nello, tous trois délibérèrent de trouver façon de se torcher le bec aux despens de Calandrin : et sans y songer plus avant, ayans conclud entre eux ce qu'ilz avoient délibéré de faire, s'attiltrèrent le lendemain matin ainsi que Calandrin sortoit de sa maison : de laquelle luy n'estant encores guères loing, Nello le vint rencontrer et luy dist : « Bon jour, Calandrin. » Et Calandrin luy respondit que Dieu luy donnast le bon jour, et le bon an. Après cecy, Nello s'arresta un peu, et commença à le regarder au visage. A qui Calandrin dist : « Que regardes tu ? » Nello luy dist : — « As-tu senty quelque chose » ceste nuict? Tu me sembles un autre » homme que tu n'es. » Calandrin commença incontinent à douter, et dist : — « O, comment, que te semble-il que » j'aye? » Nello dist : — « En bonne

» foy, je ne le dy pas pour cela : mais » tu me sembles tout changé, Dieu » vueille que ce soit paravanture autre » chose. » Et l'en laissa aller.

Calandrin, tout soupçonneux, ne sentant pour cecy chose du monde, suyvit son chemin : mais Bulfamaque, qui n'estoit guères loing, le voyant party d'avec Nello, le va rencontrer ; et l'ayant salué, luy demanda s'il sentoit rien. Calandrin respondit : — « Je ne sçay : » toutesfois Nello m'a tout à ceste heure » dit, que je luy sembloye tout changé : » seroit-il bien possible que j'eusse quel» que chose ? » Bulfamaque dist : — « Voire dea que tu pourrois bien avoir » quelque chose et non pas rien. Tu » sembles demy mort. » Calandrin cuydoit desjà avoir la fièvre. Et voycy Brun qui survint : lequel, avant que dire autre chose, dist : « Calandrin, quel visage est » cela ? il semble que tu soys mort. Com» ment te sens-tu ? » Calandrin, oyant que chacun de ceux-cy disoit ainsi, creut pour certain en soy-mesmes, qu'il estoit malade, et tout soucié luy demanda : — « Que feray-je ? — Il me semble » (dist Brun) « que tu t'en dois retourner à la » maison, et te mettre sur le lict, puis

» que tu te faces bien couvrir, et que tu
» envoyes de ton eau à maistre Simon
» le Médecin, qui est tout nostre
» comme tu sçaiz : il te dira incontinent
» ce que tu auras à faire; et nous nous
» en irons avecq' toy; et s'il est besoing
» de faire quelque chose, nous la ferons. »
Et s'estant joinct avec eux Nello, ilz s'en retournèrent tous avec Calandrin en sa maison, où quand il fut entré tout fasché qu'il estoit, dist à sa femme : « Vien et
» me couvre bien : car je sens un grand
» mal. » Estant doncques couché sur le lict, il envoya de son eau par une petite garce à maistre Simon, qui se tenoit lors au vieil marché à l'enseigne du mellon, et Brun dist incontinent à ses compagnons : « Demourez icy vous autres avec-
» ques luy, et je m'en iray sçavoir ce que
» le Médecin dira, et l'amèneray icy s'il
» en est besoing. » Calandrin dist alors :
— « Ha, compagnon mon amy, va t'y
» en, et me sçaches dire comment va
» le cas : car je me sens je ne sçay quoy
» icy dedans. »

Brun, s'en estant allé vers le Médecin, y arriva premier que la garce, qui portoit de son eau, et informa maistre Simon de tout le cas : parquoy quand la

garce fut venue et qu'il eust regardée l'urine, il luy dist : — « Retourne t'en, » et dy à Calandrin, qu'il se tienne » chauldement, et que je l'yray voir tout » à ceste heure, et luy diray ce qu'il a, » et ce qu'il devra faire. » La garce en fit ainsi le rapport; et n'arresta guères après, que le Médecin vint, et Brun avecques luy, et s'estant assis auprès de Calandrin il commença à luy taster le poulx; et quelque peu après, estant là sa femme, il dist : « Voys-tu Calandrin, à te parler » en amy, tu n'as point d'autre mal, sinon » que tu es gros d'enfant. » Aussi tost que Calandrin ouyt cecy, il commença désespérément à crier et à dire : « Hélas, » ma femme, c'est toy qui m'as fait cecy : » par ce que tu ne veux jamais faire autre » chose qu'estre sur moy; je te le disoye » bien. » La femme, qui estoit fort honneste femme, oyant parler ainsi son mary, rougit toute de honte, et baissant le visage, sans respondre autre chose, s'en sortit de la chambre. Calandrin, continuant son courroux, disoit : — « Hé, » malheureux que je suis, comment » feray-je? comment enfanteray-je cest » enfant? par où sortira-il? je voy » bien que je suis mort par la rage de

» ceste mienne femme, que Dieu luy
» doint autant de mal, comme je désire
» d'ayse, et si j'estoye aussi sain comme
» je ne le suis pas, je me lèveroye, et
» luy donneroye tant de coups, que je
» la mettroye en pièces : combien qu'à
» dire le vray il me soit bien employé :
» car je ne la devoye jamais laisser
» monter sur moy : mais qu'elle s'as-
» seure, si je puis une foys guérir de
» ceste-cy, qu'elle en pourroit mourir
» de désir, premier que de la laisser plus
» monter dessus. »

Brun, Bulfamaque et Nello, oyans les parolles de Calandrin, avoient si grand désir de rire qu'ilz crevoyent, toutesfois ilz s'en abstenoient : mais le Médecin esclatoit si fort de rire, qu'on luy eust peu arracher toutes les dentz. A la fin au long aller, se recommandant Calandrin à luy, et le priant qu'il luy donnast conseil et ayde en cecy, le Médecin luy dist : — « Calandrin, je ne vueil point
» que tu te tormentes ainsi : pource que
» la Dieu grace, nous nous sommes si
» tost apperceuz du faict, que avecques
» peu de peine et en peu de jours, tu
» seras guéry : mais il est besoing d'y
» despendre un peu. » Calandrin dist

alors : — « Hélas, monsieur, ouy, pour
» l'amour de Dieu, j'ay icy deux cens
» livres, dont je vouloye acheter une
» métairie : prenez-les tout s'il en est
» besoing, pourveu qu'il ne me faille
» point accoucher : par ce que je ne sçay
» comment je feroye : car j'ay ouy si
» fort crier les femmes quand elles ac-
» couchent, encor' que toutes (Dieu
» mercy) ont le passage assez grand pour
» le faire, que je croy, s'il me falloit
» avoir telle douleur, que je mourroye
» plustost que d'accoucher. » Le Méde-
cin luy dist : — « Ne t'en soucie, je te
» feray faire un certain breuvage distillé
» très-bon, et fort plaisant à boyre, qui
» résouldra tout en trois matinées, et
» demoureras plus sain qu'un guerdon :
» mais donne-toy soing d'estre puis
» après sage, et que tu ne tumbes plus
» en ces follies. Or ça, il faut avoir pour
» faire ceste eau, demye douzaine de
» chapons bons et gras, et pour les au-
» tres choses qu'il y faut parmy, tu bail-
» leras à un de ceux-cy cinq livres pe-
» tites, à fin qu'il les achète, et qu'il
» me face tout porter à la bouticque, et
» je t'envoyeray si plaist à Dieu demain
» matin ce breuvage distillé, dont tu

» bevras un grand plein verre à chacune » fois. » Calandrin, quand il ouyt cecy, dist : — « Monsieur, je vous en laisse » faire. » Et ayant baillé cinq livres à Brun, et d'autre argent pour acheter demye douzaine de chapons, le pria que pour l'amour de luy, il voulust prendre ceste peine.

Le Médecin, quand il fut party, luy fit faire un peu de clairé, et luy en envoya; puis, ayant Brun acheté les chapons et leur suyte, il les mangea avec le Médecin et ses autres compagnons.

Cependant Calandrin beut par trois matins du clairé, et après, le Médecin le vint voir et ses compagnons pareillement, et luy ayant touché le poulx, le Médecin dist : « Calandrin, tu es tout » guéry sans faute, et par ainsi tu feras » désormais tout ce que tu voudras, et » ne garde plus la maison pour cecy. » Calandrin se leva tout joyeux, et s'en alla par la ville faire ce qu'il avoit à faire, louant grandement par tout où il s'abordoit, pour parler à quelqu'un, la belle cure que maistre Simon avoit faite de luy : de l'avoir en trois jours fait dégrossir, sans aucune peine. Et Brun, Bulfamaque et Nello furent très-contens de

s'estre peu mocquer de l'avarice de Calandrin : combien que sa femme, s'en appercevant, en grommelast fort avecques son mary.



FRANCOYS FORTARIGUE

joua à Boncouvent tout ce qu'il avoit, et pareillement l'argent de Francoys Anjollier, son maistre : puis courant après luy en chemise, et disant qu'il l'avoit desrobé, le fit prendre par des païsans, vestit ses habillements, monta sur le cheval de sondit maistre, et s'en vint à Sienne, laissant l'Anjollier en chemise et à pied.

NOUVELLE IV

Avertissant que l'on se doit garder de prendre en service yvroignes et joueurs.





ES parolles que Calandrin avoit dites de sa femme furent escoutées de toute la compagnie, avec grandes risées; mais se taisant Philostrate, ma Dame Néiphile

(comme il pleut à la Royne) commença à dire :

Vertueuses Dames, s'il n'estoit plus mal aysé aux hommes de faire congnoistre leur sens et vertu que leur sottise ou leur vice, plusieurs se travailleroient en vain à mettre frain à leurs parolles, et cecy vous a assez manifesté la folie de Calandrin. Auquel n'estoit de besoing, pour vouloir guérir du mal que sa simplicité luy faisoit croyre, qu'il eust à déclarer en public les plaisirs secretz de sa femme : ce qui m'a fait souvenir d'une nouvelle à celle-là toute contraire. C'est à sçavoir comment la malice d'un homme surpassa le sens d'un autre, avec grief, dommage et mocquerie du surpassé : laquelle il me plaist de vous compter.

Il y avoit à Sienne, n'y a pas encores beaucoup d'ans, deux hommes d'aage complect, appellez chacun Françoys : mais l'un estoit des Anjolliers, et l'autre de Fortarigues ; lesquelz, combien qu'en plusieurs autres choses ilz fussent différens de complexions, néantmoins ilz s'accordoient tellement en une (c'est à sçavoir, que tous deux hayssoient leurs

pères), qu'ilz en estoient devenuz amys, et fréquentoient plusieursfois ensemble : mais estant avis à Anjollier (qui estoit beau et bien conditionné jeune homme) qu'il ne pouvoit s'entretenir guères honnestement à Sienne, de la pension que son père luy donnoit, et ayant ouy dire qu'en la marque d'Ancone, estoit venu pour légat du Pape un Cardinal fort son seigneur et amy, délibéra de s'en aller vers luy, espérant augmenter d'estat et de condition. Et ayant fait sçavoir cecy à son père, il conclud avec luy d'avoir en une heure, ce qu'il avoit à luy fournir en six moys, à fin de se pouvoir habiller et monter plus honorablement. Et cherchant s'il trouveroit quelque serviteur pour mener avec soy, il avint que Fortarigue en ouyt parler : lequel sur l'heure vint devers Anjollier, et commença le mieux qu'il peut à le prier qu'il le menast avec soy, et qu'il luy serviroit de page, de serviteur, et de tout ce qu'il voudroit, sans vouloir autre salaire que ses despens. A qui Anjollier respondit, qu'il ne le vouloit point mener, non pource qu'il ne le congneust suffisant pour tout faire, mais parce qu'il jouoyt, et outre ce, il s'enyvroit quelquefois. A quoy

Fortarigue respondit, qu'il s'abstiendroit de l'un et de l'autre, sans aucune faute, et le luy asseura, par tant de sermens accompagnez de tant de prières, que Anjollier, comme vaincu, dist qu'il en estoit content. Et s'estans mis à chemin, ils s'en vindrent disner une matinée à Boncouvent : où, quand Anjollier eut disné, voyant qu'il faisoit grand chault, il fit apprester un lict au logis, et s'estant despouillé avec l'ayde de Fortarigue, il s'en alla dormir, et luy dist qu'aussi tost qu'il orroit sonner midy, il l'appellast.

Fortarigue, ce pendant qu'Anjollier dormoit, s'en alla à la taverne, et là ayant beu quelque peu, commença à jouer avec aucuns de ceux qui y estoient : lesquelz en peu d'heure luy gaignèrent non seulement quelque argent qu'il pouvoit avoir, mais tous les habillemens qu'il avoit sur soy. Parquoy, désirant de se recouvrer, s'en alla ainsi en chemise comme il estoit, là où Anjollier dormoit, et voyant qu'il dormoit très-fort, il luy print tout l'argent qui estoit en sa bourse, et s'en retourna au jeu : où il perdit aussi bien comme il avoit fait l'autre. Anjollier, quand il se fut esveillé,

se leva et se vestit, et demandant Fortarigue et ne le trouvant point, va penser qu'il dormoit yvre en quelque lieu, comme il avoit autresfois accoustumé de faire : parquoy délibérant de le laisser, il fit mettre la selle et sa malle sur son cheval, pensant de se pourvoir d'un autre serviteur à Corsignan. Et voulant payer son hoste, il ne trouva en sa bourse denier ne maille : dont il mena grand bruit et en fut toute la maison de l'hoste troublée, disant Anjollier qu'il avoit esté desrobé léans, et les menassant de les faire tous mener prisonniers à Sienne. Et lors voicy venir Fortarigue nud en chemise, qui venoit pour desrober les habillemens d'Anjollier, comme il avoit fait l'argent de sa bourse, et le voyant ainsi prest de monter à cheval, il luy dist : « Qu'est cecy, Anjollier? nous en » voulons-nous aller desjà? Je te prie, » attends un peu : tout à ceste heure » doit venir icy un homme qui a mon » pourpoint en gage pour trente-huict » solz, et je suis certain qu'il le rendra » pour trente-cinq, qui le voudra payer » maintenant. » Et durant ces parolles survint un autre qui asseura Anjollier, que Fortarigue avoit esté celuy qui luy

avoit desrobé son argent, en luy monstrant la quantité de ce qu'il en avoit perdu : parquoy Anjollier, très-courroussé, dist une batellée d'injures à Fortarigue, et s'il n'eust craint autre que Dieu, il l'eust oultragé, et le menassant de le faire pendre par la gorge, ou de le faire bannir de Sienne sur peine de la hart, monta à cheval. Fortarigue, faisant semblant qu'Anjollier menassoit un autre et non luy, disoit : — « Hé, Anjollier, je » te prie, laissons en paix toutes ces » follies, car elles ne valent pas un bou» ton, et entendons à cecy : nous l'au» rons pour trente-cinq en le payant » tout à ceste heure, là où si nous » attendons jusques à demain, il en vou» dra paraventure trente-huict comme » il me les presta, et il me fait ce plaisir » parce que je m'en suis remis à son » bon plaisir; je te prie, dy-moy pour» quoy nous ne gaignons ces trois solz ? » Anjollier, l'oyant ainsi parler, se désespéroit, et mesmes que ceux qui estoient là autour le regardoient, croyans comme il sembloit que ce ne fust Fortarigue qui eust joué l'argent d'Anjollier, ains qu'Anjollier eust encor' du sien; et luy disoit : — « Quel diable ay-je affaire de

» ton pourpoint? que tu fusses pendu
» par la gorge, qui ne m'as pas seule-
» ment joué mon argent : mais tu m'as
» retardé mon partement, et encores tu
» te mocques de moy. » Fortarigue ne s'esmouvoit point pour cela, comme si ce n'eust esté à luy qu'il parloit et disoit : — « Hé, pourquoy ne me veux-tu faire
» proffit de ces trois solz? penses-tu que
» je ne te les puisse rendre? je te prie,
» fay-le pour l'amour de moy; pourquoy
» as-tu si grand haste? nous arriverons
» encor' ce soir de bonne heure à la
» Tourrenière. Or sus, tire à la bourse.
» Je te promectz que je pourroie cher-
» cher par toute Sienne, avant que j'en
» trouvasse un qui me fust si bien
» comme cestuy-là, et de dire que je le
» laissasse où il est, pour trente-huyct,
» il en vaut encor' quarante ou plus,
» tellement que tu me ferois dommage
» en deux sortes. »

Anjollier, qui enrageoit de deuil se voyant desrobé de cestuy-cy, et maintenant estre amusé de parolles, sans plus luy vouloir respondre, tourna la teste de son cheval et print son chemin vers Tournier. Au moyen dequoy Fortarigue estant entré en une malice subtile, com-

mença à trotter, ainsi en chemise comme il estoit, après luy, et l'ayant desjà suyvy bien une lieue tousjours le priant de ce pourpoint, et Anjollier picquant fort pour s'oster ceste facherie des oreilles, il avint que Fortarigue vit des laboureux en un champ sur le chemin qui estoient au devant d'Anjollier : auxquelz Fortarigue, en cryant tant qu'il peut, commença à dire : « Prenez-le, » prenez-le. » Parquoy ceux-cy, l'un avec sa houe, l'autre avec une besche, vont couper chemin à Anjollier : croyans qu'il avoit desrobé celuy qui couroit après luy en chemise, et le prindrent et arrestèrent. Auquel par leur dire qui il estoit, et comme le cas alloit, il ne servoit de guères : mais quand Fortarigue fut là arrivé, il dist à l'Anjollier avec un visage courroussé : « Je ne sçay à quoy » il tient que je ne te tue, traistre lar» ron, qui t'en fuys avec le mien. » Puis se tourna vers les païsans, et leur dist : — « Voyez-vous, messieurs, comment il » m'avoit laissé en ordre au logis, après » qu'il a eu joué tout ce qu'il avoit ? Je » puis bien dire que la grace de Dieu, » et à vous, j'ay autant recouvré : dont » je vous seray tenu toute ma vie. »

Anjollier en disoit autant de son costé, mais on ne le vouloit point escouter. Fortarigue, avec l'ayde des villains, le descendit de cheval, et l'ayant despouillé de tous ses habillemens, s'en revestit, puis monta à cheval, et vous laissa là Anjollier en chemise et piedz nudz, et s'en retourna à Sienne, disant partout qu'il avoit gaigné à Anjollier le cheval, et tous ses habillemens.

Anjollier, qui pensoit bien s'en aller richement vers le Cardinal, en la marque d'Ancone, s'en retourna pauvre et en chemise à Boncouvent, et n'osa de honte retourner pour lors à Sienne. A la fin on luy presta quelques habillemens sur le cheval qu'avoit chevauché Fortarigue, qui estoit demouré à l'hostelerie, et s'en alla à Corsignan, devers quelques parens qu'il y avoit : avecques lesquelz il demoura tant qu'il fut secouru par son père. Et ainsi la malice et meschanceté de Fortarigue empescha la bonne volonté et entreprinse d'Anjollier, combien qu'en temps et lieu il ne laissa pas la chose impunie.

FIN

DU TOME CINQUIÈME

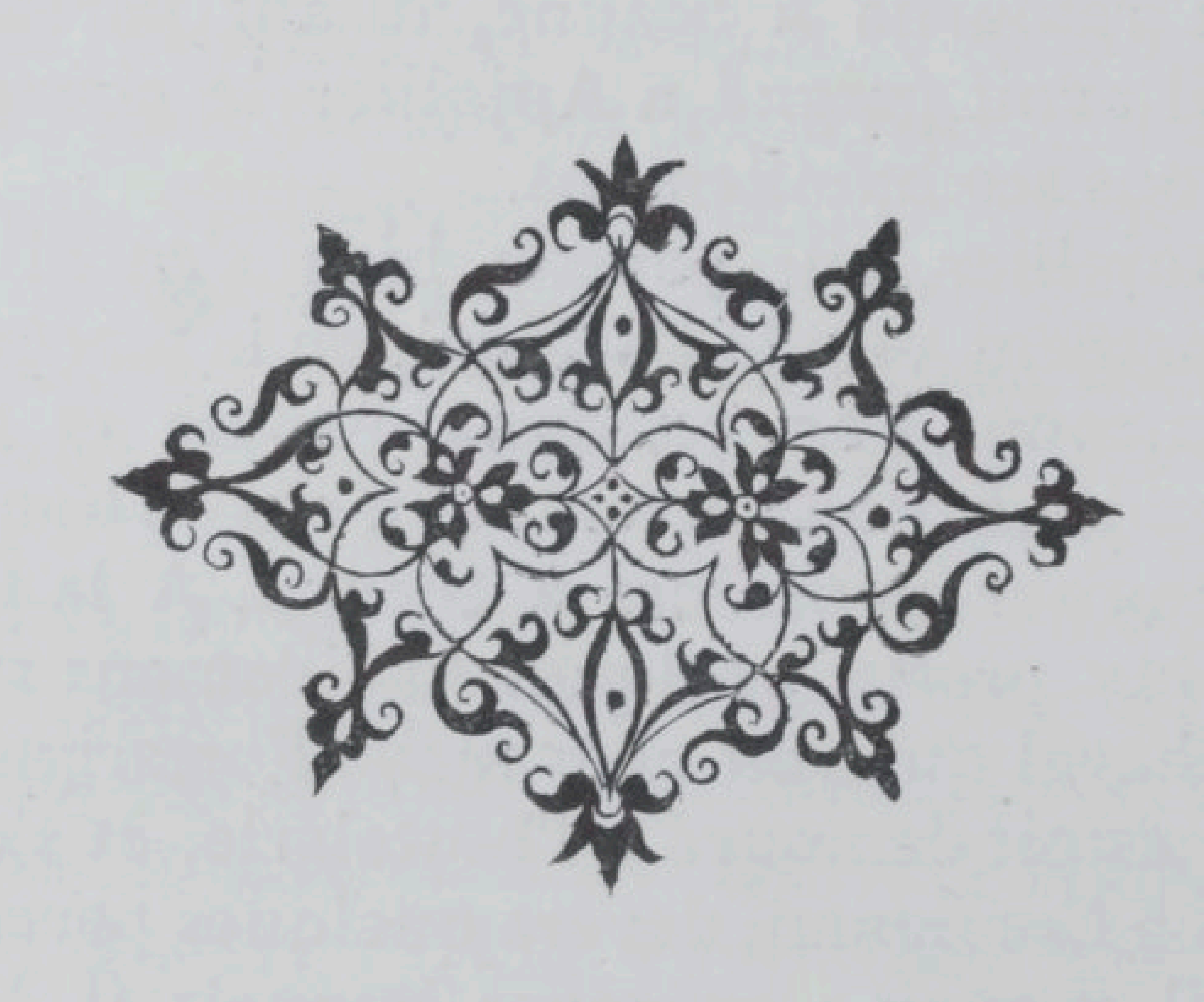




TABLE DES MATIÈRES

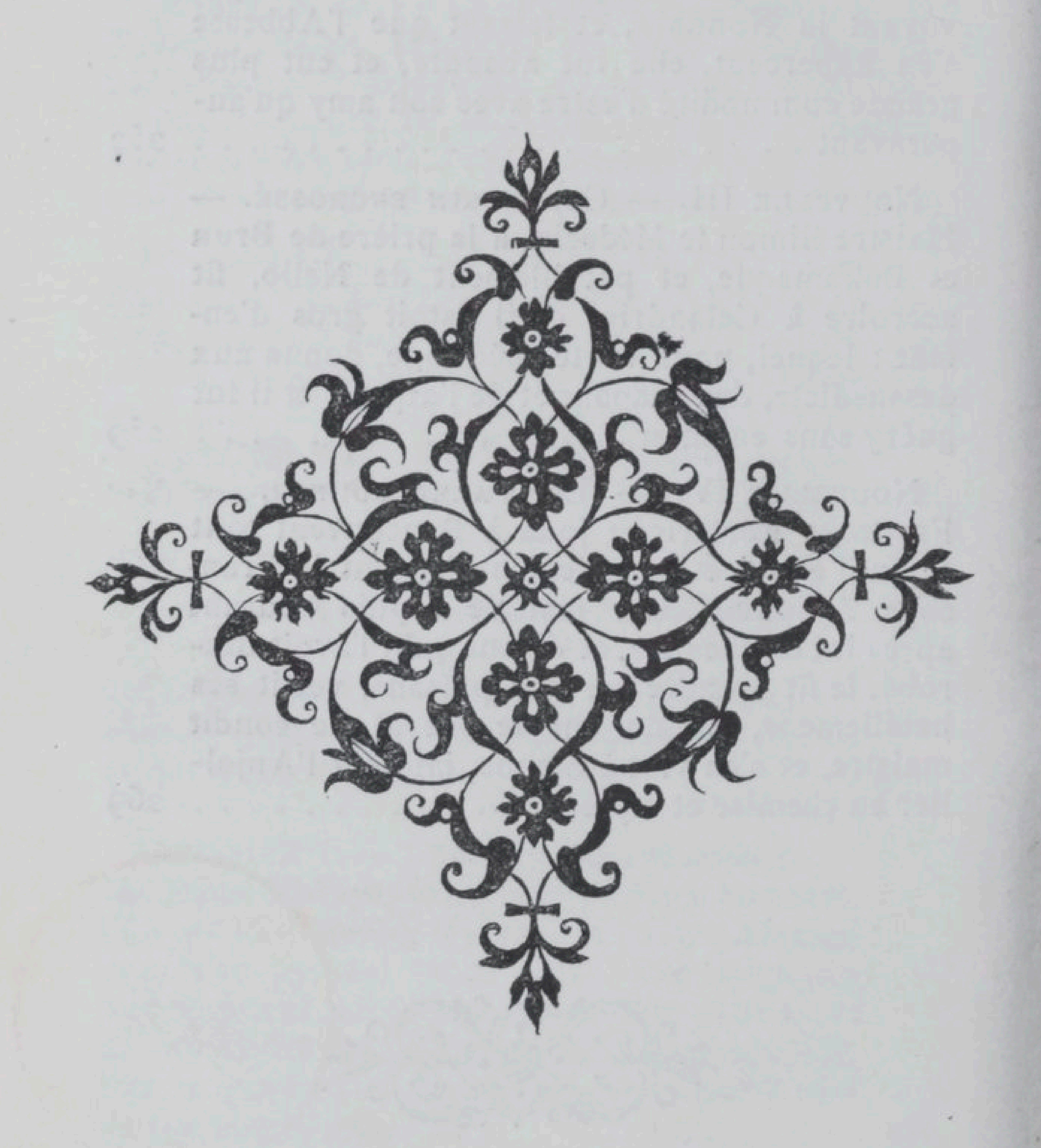
DU TOME CINQUIÈME



Pages



Paris. — Typ. Motteroz, 31, rue du Dragon.





ISIDORE LISEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, rue Bonaparte, Paris

Le Décaméron de Boccace formera 6 volumes de notre *Petite Collection Elzevirienne*, à paraître successivement de deux en deux mois.

Les volumes seront adressés aux Souscripteurs *franco* et *recommandés*, au fur et à mesure de leur publication.

Les Souscriptions sont payables comptant et doivent être accompagnées d'un mandat de Poste de 30 francs.

Tirage spécial sur papier de Chine : 25 exemplaires, à 20 fr. le volume.

Paris. — Imp. Motteroz, 31, rue du Dragon.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03327806 1